

Guy Otis

Moi Jim... Anglais ?

Table des matières

<i>Maudit Anglais</i>	7
<i>Préface</i>	9
<i>Avant-propos</i>	11
Cap-Chat	13
James Richardson Co. Ltd, J.R.Co.	45
Les moulins-scieries	73
L'industrie du bois à Cap-Chat	99
Rivière Cap-Chat	121
Familles de Cap-Chat et quelques types	139
Jim Russell, un vrai Québécois	159
Déclin de la J.R.Co.	225
Autres Russell	251
Annexe I	
Centre d'interprétation mer et monde	265
Annexe II	
Historique de St-Octave-de-l'Avenir	273
Annexe III	
James Richardson Co. Ltd	281
Annexe IV	
Photos	287

Maudit Anglais

Lors d'une convention de l'Association des producteurs de bois, Jim était au Château Frontenac accompagné de son épouse et de ses proches collaborateurs.

Comme il aimait prendre un verre et accoster les jolies femmes, il s'était rendu au bar pour rencontrer des gens. Alors qu'il coltinait la compagne d'un Québécois, celui-ci lui lance l'anathème qui le mettait toujours hors de lui : « Maudit Anglais ». Après avoir été bousculé tant et plus, Jim, qui avait sûrement appris la boxe lors de ses études à Lennoxville, lui applique un *uppercut* qui l'étend pour le compte. L'autre finit par se relever, alors empoignée, et on fait venir la police. Comme son grand ami Vasseur, en charge de la réception au Château, était absent, on ne pouvait intervenir. Jim dut se résoudre à suivre les policiers. Suite à l'intervention d'un de ses nombreux amis canadiens-français à Québec, il fut cependant libéré sur le champ.

Le lendemain, son entourage étant parvenu à reconstituer les événements, se mit à sa recherche et finit par le localiser à Montréal dans un de ses refuges. Comme il était très discret, personne n'a jamais rien su des événements de la nuit. Il faut dire que ses fugues n'étaient plus un sujet d'inquiétude, car on connaissait les endroits où il aimait se retirer. À la suite de cet incident, une carte d'identité avec photo lui fut remise pour le mettre à l'abri des personnages trop zélés.

Comme il parlait avec un très léger accent anglais, à ceux qui l'interrogeaient sur sa nationalité, Jim déclarait invariablement : « Je suis Québécois et appelez-moi pas Anglais ». Jim, c'était James Gordon Russell, président-gérant de la compagnie James Richardson Co. Ltd de Cap-Chat, le Jim de notre histoire.

Moi Jim... Anglais ?

Préface

Évocation d'une époque faste, d'un développement constant et continu...

Période mono-industrielle à la sécurité trompeuse, qui mélange, à la fois, et d'une façon un peu magique, assurance et faiblesse, travail et conformité, critiques et résignation.

L'incendie, et tout s'écroule...

Nous nous retrouvons impuissants, prisonniers de la nostalgie, incapables de sortir de l'ornière.

On nous dit que le milieu attend beaucoup des êtres qui se préparent dans cette sorte de prison. Pour une prise en main, nous pouvons fournir la pâte, de la pâte pétrie et repétrie. Mais, de grâce, qu'on nous envoie le levain ! Si on ne veut pas que notre appétit d'espérance se tarisse, qu'on nous envoie des raisons de croire. Nous avons besoin de croire...

Mais à y réfléchir honnêtement, je me demande si ce besoin de croire n'est pas aussi un besoin de luxe, c'est-à-dire un besoin pour quelques-uns. Je me demande si la plupart d'entre nous ne sommes pas dépourvus de cette utile inquiétude. Je pense à tous ceux qui sont tranquilles, habités par l'hiver, endormis au bercement des jours, à tous ceux que la nostalgie a cristallisés dans leur résignation et qu'il faudra réadapter à une vie de travail, brutalement peut-être. J'en envie de leur crier : « Attention ! Nous ne vivons ici que l'illusion de l'immobilité. Nous nous croyons amarrés hors du temps, hors de la vie. Mais le temps coule pour les autres et la vie du monde du travail continue sans nous. Un jour viendra où nous débarquerons dans un monde qui aura pris un autre visage et où nous ne nous reconnaitrons plus. On fera un effort pour nous sourire. Mais si nous rentrons dans ce monde sans autre bagage que nos visages vieillissants et le seul souvenir de nos épreuves, nous ne serons bons à rien, si ce n'est à traîner nos amertumes et notre nostalgie, ce qui fera qu'on pourra nous

Avant-propos

Cet ouvrage sans prétention se veut d'abord un hommage à la famille Russell, qui par sa compagnie, la James Richardson Co. Ltd, a imposé son leadership sur cent milles de côte au nord de la Gaspésie, de Matane à Mont-Louis, cela pendant tout près d'un siècle, soit de 1878 à 1976. Propriété entière des Russell et gérée par eux, la J.R.Co. a étendu son activité village par village au point de devenir, dans les années cinquante, la plus grosse industrie en Gaspésie. Ce résultat remarquable est la conséquence du travail acharné de trois générations de Russell.

À travers le récit de l'évolution de la J.R.Co., nous avons abordé l'histoire du village de Cap-Chat, plus particulièrement de 1901 à 1976, années où la compagnie y a exercé des activités. Nous avons également analysé la situation de Cap-Chat, ses déboires et ses perspectives d'avenir, pendant les quinze ans qui ont suivi la fermeture de la compagnie en 1976.

Afin d'évoquer l'ambiance qui régnait pendant toutes ces années d'opérations de la J.R.Co., nous avons choisi de présenter différents personnages qui ont marqué la région à différentes époques. Mais, au centre de notre récit, il y a Jim, James Gordon Russell, qui a œuvré près de soixante ans à la compagnie, dont quarante-deux, de 1934 à 1976, au poste de président-directeur général. Cet homme de descendance écossaise s'était si bien intégré dans sa communauté qu'il se considérait avant tout comme Gaspésien, d'où sa phobie du mot « Anglais ».

On a souvent présenté le patron anglophone comme un exploiteur des Canadiens français, on n'a qu'à penser aux Robins qui ont tenu les pêcheurs sous leurs bottes au point de les révolter. Les événements tragiques de Paspébiac en font foi. Dans le cas de J.R.Co., les premiers Russell, et Jim par la suite ont maintenu tout le long de leur règne une entente réussie avec leurs employés. Jim, par son influence, a fait

Cap-Chat

Topographie

Nous ne sommes pas qualifiés pour trancher le débat si Cap-Chat doit son nom au rocher ressemblant à un chat accroupi ou au lieutenant Aymar de Chaste qui aurait découvert cet endroit en 1608 lors du voyage de Champlain. De toute façon, le nom de Cap-Chat ne peut être contesté.

Dès 1612, les relations écrites de certains missionnaires font état de quelques familles d'Amérindiens vivant surtout de la pêche au saumon. De 1814 à 1836, on n'y compte que six familles de Blancs, dont celle des Roy qui feront leur marque et imposeront leur leadership. Érection civile en 1865 avec une population de six cents âmes alors que la paroisse est détachée de Ste-Anne-des-Monts et obtint enfin le statut de ville avec la réunion des deux municipalités, village et paroisse.

Situé à l'entrée du golfe Saint-Laurent, Cap-Chat s'étend sur une dizaine de milles depuis la Fonderie à l'ouest jusqu'à la pointe aux Goémons vers l'est. Avec comme toile de fond la chaîne des Shick-Shocks et le mont Logan qui s'y détache, Cap-Chat est construit sur l'ancien lit du fleuve qui y a laissé pendant des millénaires les alluvions qui expliquent la fertilité des terres arables.

Arrivant de l'ouest, la route suit une série de vallons pour arriver à la Fonderie puis au cap proprement dit, où on a une première vue sur le chat accroupi et le phare, avec en surplomb la fameuse éole érigée au-dessus des côtes menant au village du Cap, rang parallèle à la route nationale. Puis on débouche sur le centre-ville qui groupe les commerces principaux, du moins ceux qui ont survécu. Le centre est construit par étages à même un coteau, ce qui lui confère un aspect particulier la nuit avec ses lampes de rue piquées irrégulièrement.

Avant de traverser le pont qui enjambe la rivière Cap-Chat, commence la route qui mène aux Fonds. Nous y voyons d'abord ce qui reste des activités de J.R.Co., soit le moulin de

glissade, sport d'autant plus intéressant que défendu par les parents.

Cette structure de la ville, avec son réseau de rues étroites souvent à flanc de coteau, est un cauchemar pour le déneigement l'hiver. Si l'on considère les nombreux milles de route, les fortes chutes de neige avec les poudreries journalières qui obligent à passer et repasser l'équipement, il ne faut pas se surprendre que l'entretien des chemins d'hiver est un item qui grève fortement le budget de la municipalité. Les rares travailleurs qui doivent se déplacer semblent satisfaits du service de déneigement. Il ne faut donc pas s'étonner que les taxes municipales soient si élevées, près de 900 dollars pour une résidence de 50 000 dollars, soit le taux d'imposition d'une moyenne ville.

Il faut être éloigné de Cap-Chat pour avoir la nostalgie des odeurs du temps. Toujours cette odeur saline iodée combinée avec la senteur de résine venant du moulin, arôme qui, selon la direction du vent, atteignait soit le village, soit l'anse. Après l'installation d'un brûleur, ce fut une odeur d'écorce brûlée et de résine embaumante semblable à celle des chauffages d'antan avec les résineux.

Au point de vue sonore, vous avez toujours cette vague qui frappe inlassablement le rivage, plus ou moins accentuée selon la force des vents. Par temps de brume, la corne du phare égrène ses avertissements aux navires selon une séquence établie. L'ancienne corne était beaucoup moins lugubre que l'actuelle automatique qui sonne la désolation.

Le paysage nous gêne, mais que dire du soleil qui n'en finit pas de varier ses spectacles. D'abord les chemins sur la mer, produits par l'ombre des nuages sous le soleil, présagent à coup sûr de la pluie. À Cap-Chat, les levers de soleil se font au-dessus des montagnes et signifient le calme : vents légers, activités lentes et vie au ralenti. Mais que dire des couchers, et qui n'a pas vu de couchers de soleil en Gaspésie a manqué cette féerie de couleurs. Aussi beaux à Carleton où, à l'inverse de Cap-Chat, il se lève dans l'eau et se couche dans

Mentalité

Les Cap-Chatains, comme on le verra plus loin, ont hérité dès le début d'une réputation de flibustiers et de pilliers suite à la médisance d'un évêque bien connu. Au contraire, à l'exemple des Russell, ils ont été et sont toujours très généreux, comme l'ont prouvé les nombreuses collectes lors des incendies qui ont dévasté le village. Cette entraide s'est souvent manifestée pour les sinistrés de 1867, de 1936 et enfin de 1942 où quarante maisons ont été incendiées. On ne compte plus les bénévoles qui œuvrent dans tous les domaines ; sports, promotions, clubs sociaux et autres.

Un bel exemple de cet esprit de solidarité, la reprise en main de la colonie de St-Octave-de-l'Avenir, rachetée en 1971 par la ligne navale de Cap-Chat après la fermeture de ce village. La réfection des bâtiments laissés à l'abandon a nécessité un travail de géant, en plus de la quête de meubles et autres nécessités pour accueillir les premiers soixante-quinze cadets de l'armée. L'endroit continue toujours à se développer grâce encore au bénévolat et à l'argent que rapporte le loyer du site au gouvernement fédéral. Le centre peut recevoir aujourd'hui sept cents cadets avec des installations complètes : terrain de jeux, piscine intérieure chauffée, bibliothèque, deux cafétérias, champ de tir, salle de spectacle, etc. Ce développement a amené la construction d'une route large, ce qui facilite l'accès pour toutes sortes d'activités. Pour apprécier la valeur de ce travail, il faut savoir que l'établissement est situé à une dizaine de milles de Cap-Chat et que les bénévoles devaient y voyager à leurs frais.

De nombreux pêcheurs novices pris soudainement dans la tempête ont été secourus par des marins expérimentés, parfois au risque de leur vie. On n'a pas hésité à faire partir un caboteur, en plein chargement à quai, secourir des aventuriers peu au courant des humeurs de Dame Température. Le clergé gaspésien a pu s'enrichir d'un membre quand un étudiant,

Les Cap-Chatains, comme tous les Gaspésiens d'ailleurs, sont bien accueillants et vous vous en faites des amis pour la vie si vous n'abusez pas de leur bonne foi (comme ont fait trop souvent certaines crapules qui ont monté à leur profit des affaires louches financées par les Gaspésiens). On connaît l'histoire d'un escroc qui, avec de belles paroles et des projets faramineux, avait réussi à escroquer de Mgr Ross plusieurs dollars ainsi qu'une montre en or. On ignore le nombre incroyable de documents et d'archives qui ont disparus au profit de pseudo-chercheurs exploitant la bonne foi et souvent la naïveté.

De nos jours on se voisine un peu moins, mais on profite de toutes les occasions pour festoyer, avec comme menu le fameux ci-pâtes à la viande de bois. C'est une tradition tenace malgré un nombre moindre d'invités, les gens émigrant pour gagner leur subsistance. Vous pouvez encore vous mêler à une réunion de famille sans invitation. En autant que votre conduite n'est pas répréhensible, vous êtes servi avec la même bienveillance qu'un invité. La Saint-Jean-Baptiste reste encore la fête commune de l'année, quoique célébrée avec moins de faste. La J.R.Co. est la grande absente. Aussi disparu, le festival du folklore attirait beaucoup d'anciens, ce qui donnait un piment supplémentaire à la fête, une tradition remontant à 1904, quatre ans avant l'institution de Saint-Jean-Baptiste comme patron des Canadiens français. Une coutume est restée, le dîner au saumon (malgré les difficultés d'approvisionnement et le coût prohibitif de ce poisson).

Les gens de Cap-Chat ont une renommée bien à eux de plaisantins, presque de hâbleurs. Après plus d'un siècle on a souvenance d'un Gosselin, aïeul d'Euclide, qui jouissait d'une réputation de joueur de tours. On raconte qu'en 1863, lors du creusage d'un canal pour dévier la rivière, qu'il ne manquait pas une occasion de rigoler. Malheur à celui qui s'endormait lors de la pause du midi, le réveil était parfois nauséabond. Gosselin oubliait parfois sa pipe et celui qui voulait goûter à son tabac trouvait qu'il avait très mauvais goût.

Enfin je garde beaucoup de souvenirs heureux de mes séjours sporadiques à Cap-Chat pendant ma jeunesse. Ma première expérience de l'école chez les bonnes Sœurs au couvent. Les pique-niques organisés par ma grand-mère au cap, au Baum ou dans les camps rustiques au bord de la rivière. Le Tea Room de ma tante Mollie à l'autre bout du vieux pont couvert et le frisson de terreur qu'on a senti en traversant à pied à cause du bruit des véhicules. Monsieur Gagnon, le maréchal forgeron au bout du jardin de ma grand-mère qui me laisse jouer avec le fer rouge dans son atelier. Les voyages à bord du remorqueur Mollie pour visiter un steam se chargeant au large, souvent avec Antonio, ton père.

Sortant très tôt le matin avec les pêcheurs de cobillauds qui m'ont toujours toléré avec beaucoup de gentillesse. De faire la pêche au petit quai pour les éperlans ou, clandestinement au bord de la rivière, pour les truites qui aimaient beaucoup plus les vers que les mouches à mon avis, mais je n'osais pas dire ça à mon oncle Jim ni à mon père qui étaient de grands pêcheurs à mouche tous les deux.

Les jeux de cache-cache avec tous les jeunes du village de mon âge. Le début de la guerre et le torpillage de plusieurs bateaux par les sous-marins allemands pendant l'été de 1940. De corder des slabs, bâtir des cages (empiler du bois), soigner les chevaux, voyager à la Pineau pour charger le bois, les messes de minuit la veille de Noël à l'église de St-Norbert, les réveillons, les navigations dangereuses et délicieuses en canoë sur les rivières de Cap-Chat et de Ste-Anne. Et surtout les gens chaleureux en même temps que idiosyncrasiques.

On ne peut pas mieux décrire le sens d'hospitalité et le désir de faire plaisir. Heureusement les gens de Cap-Chat, du moins ceux qui restent, ont gardé cette mentalité de vive la joie et de support mutuel. Ça atténue un peu l'amertume de voir leur patelin dépérir. N'allez surtout pas leur parler des politiciens, vous allez en entendre des vertes et des pas mûres. En dépit de tous les avatars, Cap-Chat reste optimiste, sa devise en fait foi : *Cap sur l'avenir !*

avec quelques compatriotes réussirent à sauver passagers et équipage et leur prodiguèrent nourriture et soins avant leur rapatriement sur d'autres bateaux. On est loin de la piraterie évoquée par Mgr Plessis, alors que la petite communauté de Cap-Chat s'était dépouillée pour sustenter quatre cents personnes.

Le naufrage du *Delta* en 1873 donna encore l'occasion aux gens de prouver leur solidarité et leur entraide. Le 12 novembre, malgré une belle température, le navire s'est échoué suite à une erreur de navigation. L'équipage fut sauvé au complet. Le lendemain une tempête de plusieurs jours empêche tout transbordement de la cargaison sur d'autres embarcations, cargaison qui dut passer l'hiver dans la cale. Louis Roy, maire du temps et fils de l'autre, héberge les trente-sept passagers et matelots et s'occupe de les faire reconduire sur des charrettes à la gare de Métis. Le capitaine cependant demeure à Cap-Chat comme invité de M. Roy pour récupérer la cargaison. Pendant l'hiver, malgré la présence d'un gardien sur les lieux, il y eut quelques larcins, très minimes si on considère que Louis Roy retira un pécule de 7 000 dollars, grâce à un pourcentage de 7 % sur le montant des biens récupérés. En récompense de ses services, Louis Roy fut major et quant à cette somme considérable, il la perdit dans diverses aventures, tel son expérience de moulin à farine érigé aux Grands-Fonds, à l'endroit dit des Crans Serrés.

Un dernier épisode. En 1942, le navire *Pointe Brava* venant de la Jamaïque avec une cargaison de mélasse et de rhum s'échoue à la pointe aux Goémons. Là encore, l'entraide s'est révélée à la hauteur. Les caboteurs de la J.R.Co., soit le *M.V. Cap-Chat* et le *Lancing* ont été utilisés pour transborder la marchandise, sans aucune perte pour les assureurs.

Il faut donc conclure que cette réputation de flibustiers est un mythe qui ne résiste pas à l'analyse des faits. Au contraire, la solidarité des gens de Cap-Chat s'est manifesté dans tous les désastres, comme les incendies qui ont ravagé le village en trois occasions.

Puis Lamontagne, marié à Angélique Roy, ayant cessé ses activités à Cap-Chat à cause de revers de fortune (entre autre le naufrage de bateaux), vend son immense territoire à Louis Roy son beau-frère et poursuit son négoce à Ste-Anne-des-Monts. Les bâtiments, situés à l'emplacement de la halte routière, ont servi d'abord à Lamontagne comme magasin et entrepôts, puis par la suite à J.R.Co. pour plusieurs emplois : cuisine, dortoir, atelier pour le chantier maritime, etc. Des marchands de Québec avaient pris la succession de Lamontagne pour le commerce qui se développait rapidement avec l'expansion du village qui comptait déjà mille habitants en 1900.

L'arrivée des Russel en 1901 a donné un nouveau souffle avec la production et l'expédition de bois de fuseau. Un bout d'embarcadère simplifiait le transport au voilier, le bois chargé sur des embarcations à rame effectuait le transfert. Puis J.R.Co. fit construire ses premiers chalands à Ste-Anne-des-Monts, chalands tirés par des remorqueurs. Puis avec l'essor de la compagnie, Russell ouvre un chantier maritime pour construire lui-même ses chalands, beaucoup plus gros que les premiers. Ce chantier, à l'estuaire de la rivière, a servi à la construction d'un nombre impressionnant de goélettes et de caboteurs : en 1920, *M.V. Lina Gagné*, du capitaine Jean-Baptiste Gagné ; en 1927, le *M.V. Cap-Chat* de Cap-Chat Transportation, filiale de J.R.Co. ; en 1920, la *M.V. la Vigie* du capitaine Edgar Jourdain ; en 1931, le *Matane Trailer* ; en 1932, le *Métis* du capitaine Gagné ; et en 1935, le *Sept-Îles Trader* du capitaine Jourdain. Soit une quinzaine d'années d'activité intense au chantier. Le radoub était toujours occupé aux constructions, réparations ou améliorations des bateaux.

On doit rendre hommage à ces constructeurs, les Gagné, les Bernatchez, et tous les autres qui, n'ayant aucune formation spéciale, levaient eux-même les plans et déterminaient à l'avance les matériaux nécessaires. Ces gens parcouraient d'abord la forêt pour choisir les arbres pouvant servir à des pièces comme les étraves. Par la suite, un dur travail à la plane

deux jours, suite à l'écrasement d'un avion en face de Rimouski le 23 décembre. Une expédition soigneusement minutés et exécutée leur avait permis de rejoindre, à plusieurs milles du rivage, le bûcheron Lévesque à la dérive à deux cents milles de son point de chute.

Il serait trop long d'énumérer toutes les familles de marins : Gagné, Jourdain, Côté, Fournier, Boivin, Vallée. L'expédition du bois employait la plupart des caboteurs, ce qui causait une circulation intense et leur arrivée signifiait une course vers le quai. On reconnaissait chacun d'assez loin à cause de sa forme. Ainsi on appelait Pansu la *Fleur de mai* des Fournier.

La construction du quai en eau profonde a encore activé le trafic. On chargeait parfois en même temps un navire pour outremer et deux goélettes. C'était à qui aurait le passage, surtout dans le cas du passage d'une barge de pulpe parce que les camions approchant les billes étaient payés à forfait. S'en suivaient des engueulades et parfois des accrochages passant près de dégénérer en bagarres.

On était loin de la période plus tranquille où les cargos restaient à l'ancre. C'était un plaisir de voir les remorqueurs tirer les barges chargées à ras bord et ramener les vides ; un privilège de faire la navette sur un des remorqueurs : *La Lou-tre*, *Ronaele*, *Over the Waves*, *Mollie*. Il va sans dire que Mollie, la sœur de Jim, était une passagère assidue sur le remorqueur portant son nom, où son ami Michel Lemieux la faisait passer par toute la gamme de son caractère.

La construction navale se continue à Méchins grâce à Verreault Navigation qui, avec l'aide du sénateur Léopold Langlois, a développé une technique et une main-d'œuvre qualifiée pouvant construire des bateaux en métal de moyen tonnage. Méchins jouit d'un havre naturel où les caboteurs se réfugiaient à la veille d'une tempête.

Cap-Chat Maritime est en perte de vitesse ainsi que toute la partie nord de la Gaspésie. Sur une distance de deux cents milles, soit de Matane à Gaspé, on ne compte aucun port de

Jean-Baptiste Gagné était un être sensible qui aimait sa famille. Il a offert aux siens un train de vie hors de la moyenne dans cette immense résidence où lui-même passait peu de temps. Ses filles ont été les premières promotrices de la vie culturelle de Cap-Chat, les séances annuelles qu'elles organisaient de longue main, étaient l'événement de l'année. Non contentes de leur vie à l'abri du besoin, elles s'activaient l'été à leur boutique de souvenirs, attirant les touristes américains par leur amour des belles choses surtout originaires de la Gaspésie.

Combien de marins lui doivent leur carrière et leur amour de la navigation, à commencer par son neveu Edgar Jourdain et son fils adoptif Romain Bouchard ? Rendons hommage à ce pionnier amoureux de la mer, qui a laissé un exemple aux générations suivantes.

Edgar Jourdain

Natif de l'île-aux-Caribous, comté de Saguenay, Edgar Jourdain a commencé très jeune à naviguer avec son oncle le capitaine Jean-Baptiste Gagné. Comme tous deux trafiquaient surtout sur la Côte-Nord avec les Amérindiens, ils ont acquis à leur contact une certaine rudesse, leur caractéristique à tous deux ; ce qui ne les empêchait pas d'être des pères de famille exemplaires.

Capitaine à son tour, Edgar fit construire son premier caboteur en 1929, *la Vigie*, puis un plus gros en 1935 le *Sept-Îles Trader*. Avec l'ouverture du minerai de fer sur la Côte-Nord, il fonde Ungava Transport qui transporte à Sept-Îles voyageurs, marchandises et même des automobiles. Comme le bateau tanguait beaucoup, rares étaient les passagers qui n'avaient pas le mal de mer. Au débarquement le matin à

Cap-Chat et le tourisme

La Gaspésie, un centre touristique sous-développé, commence à recevoir de plus en plus de touristes canadiens et québécois alors qu'autrefois seuls les américains s'y aventurent pour contempler les sites admirables de la montagne et de la mer en plus d'une flore et d'une faune exceptionnelles. Avec leur accueil proverbial et leur sens de l'hospitalité, les Gaspésiens ont tous les atouts pour promouvoir leur coin de pays, mais ne semblent pas se rendre compte des possibilités de cette industrie de plus en plus prometteuse avec l'augmentation des loisirs.

Cap-Chat est un site unique en Gaspésie qui mérite d'être plus exploité. En arrivant de l'ouest, on ne peut manquer d'apercevoir dès Capucins la fameuse *Éole*, dernier cri en fait de génératrice électrique actionnée par le vent. En 1978, on cherchait un site idéal pour l'érection d'une éolienne : vent constant et facilité d'accès, et Cap-Chat a été retenu comme l'endroit parfait, la proximité du golfe Saint-Laurent et l'élévation rapide de la pente permettant de combiner à la fois les vents soufflant du golfe et ceux dus à l'élévation rapide de la montée. *Éole* c'est un mât cylindrique de plus de trois cents pieds avec deux pales recourbées et reliées à chaque bout de la colonne. Grâce à un projet fédéral, la construction a débuté en 1984 sous la surveillance du promoteur, Hydro-Québec. Les budgets défoncés, l'entreprise fut remise à une filiale de Lavalin qui la termina en 1987 et s'en sert surtout comme démonstrateur pour vendre la technologie aux pays privés de ressources hydrauliques. Ce système d'énergie renouvelable, propre et économique intéresse de nombreux états qui y délèguent ingénieurs et fonctionnaires. L'éolienne la plus puissante au monde fonctionne automatiquement grâce à des logiciels contenus dans des ordinateurs permettant de la faire tourner à une vitesse constante pour donner une rotation de quatorze tours et un quart minutes à la génératrice. Dans la

En bifurquant pour St-Octave par la route des Fonds, on ne manque pas d'apercevoir l'entrée de la fameuse allée des Érables de la famille Roy. Elle figure sur nombre de cartes postales, mais elle dépérit de plus en plus, plusieurs érables ayant dû être abattus. Le transport du bois avec les mastodontes modernes n'a sûrement pas aidé à la conservation de ce patrimoine. On parle depuis des temps immémoriaux de passer le chemin en-dehors de l'allée. Mais il est trop tard et le mal est fait. Par cette fameuse allée, on peut se rendre jusqu'aux sources de la rivière Cap-Chat, soit un trajet de vingt milles en passant devant ce qu'on appelle le centre de ski (très fréquenté l'hiver depuis qu'on y a installé un remonte-pente).

Plusieurs vacanciers viennent régulièrement à la pêche en haute-mer, certains emmenant leurs propres embarcations. On ne peut les blâmer car la plupart des guides conduisant les amateurs surchargent leurs clients, écourtent les randonnées, s'accrochent à leur tangon trop près des rives et n'ont aucun appareil pour détecter les fonds poissonneux. Deux pêcheurs de la région de Maskinongé, Jacques Pichette et Marcellin Dupuis, retournent à Cap-Chat plusieurs fois par année avec leur propre barque, surtout depuis que Dupuis a sorti une morue de vingt-huit livres, exploit qu'il raconte à tout venant. Une photographie ancienne montre un pêcheur avec une prise de cinquante-deux livres. C'est un domaine qui mérite d'être mieux exploité et surtout contrôlé pour attirer une plus nombreuse clientèle.

La pêche est un domaine ayant beaucoup d'autres attractions que la morue, on peut penser à l'arrivée du caplan au printemps et à l'automne pour le frai, c'est tout un spectacle que de voir la vague qui déferle sur le rivage avec autant de caplans que d'eau. Pensons aussi à la venue des maquereaux en juillet, on peut les suivre à la trace avec le bouillonnement qui escorte leur route. La pêche à l'éperlan n'est plus possible depuis la démolition du quai à eau profonde, mais pourrait sûrement être revalorisée.

danses folkloriques étant peu propices à des rapprochements serrés.

Les rencontres à l'occasion des Fêtes se prolongeaient jusqu'au Mardi gras, le samedi et le dimanche soir seulement à cause du travail de six jours par semaine. Pendant le Carême et l'Avent, on se limitait à des parties de carte, boisson et friandises défendues.

Les funérailles et les mariages donnaient lieu à des rassemblements importants, les familles étant alliées par le jeu de nombreux descendants. Les noces avaient lieu à la maison, avec autant d'invités à l'intérieur qu'à l'extérieur. Les parents de la mariée se faisaient un devoir de recevoir avec tout le faste que leurs moyens financiers permettaient. Les veillées funéraires dans la résidence du défunt ne manquaient pas de compassants. C'était souvent une occasion de tuer le cochon gras pour nourrir cette affluence de parents et d'amis. C'est la vieille coutume française qui se maintenait.

Que dire des réunions politiques et des assemblées contradictoires entre les deux candidats, qui donnaient souvent lieu à des batailles rangées. Il n'y avait pas de salle assez grande pour contenir les souteneurs des deux clans, c'est pourquoi les élections se faisaient l'été, saison propice aux grands rassemblements à l'extérieur. La boisson coulait et surchauffait les esprits. On sait que durant les années du règne Duplessis, l'alcool saisi tant chez les *bootleggers* que chez les fabricants de *baboche* était distribuée chez les partisans par les comités de paroisse. L'auteur en a été témoin, ayant agi comme transporteur alors que son patron militait pour l'Union nationale et servait de dispensateur des faveurs du parti. À cause de certains bienfaits comme l'asphaltage autour des églises et presbytères, Duplessis avait l'appui du clergé. Il est facile de deviner que certains curés, Cassivi entre autres, opposés à son régime étaient défavorisés au dépens de soi-disant bienpensants.

professeur qui prédisait ce succès. Il est cependant malheureux que certaines de ces voix naturelles soient transformées par des impresarios en quête de succès facile et d'argent vite gagné.

Cap-Chat a déjà eu son Festival du folklore malheureusement disparu pour une solution plus facile qui s'éloigne de plus en plus du vrai folklore québécois, dont des spécialistes originaires de Cap-Chat se sont faits les conservateurs et les promoteurs. D'abord Carmen Roy dont les œuvres ont été léguées au musée du gouvernement à Ottawa. Et surtout le père Germain Lemieux qui a consacré sa vie à recueillir chants et contes légués par les ancêtres. On devrait être heureux de souligner les quarante-deux volumes publiés par le père Lemieux qui jouit d'une réputation mondiale. À un colloque — tenu en Ontario s'il-vous-plaît — à l'automne 1991, des sommités folkloriques du monde entier lui ont rendu un hommage tout particulier. L'Ontario y avait ses représentants, des membres du gouvernement et de nombreux experts, le Québec aucun sauf le maire de Cap-Chat et des membres de la famille Lemieux, alors que de partout on prône le français. Quoi de plus français que cet héritage venu de toutes les régions de la France ?

À cette réunion en Ontario, on a réalisé que les chansons recueillies par le père Lemieux concordent mot pour mot avec celles de la France des quinzième et seizième siècles. Tout un travail de moine pour Lemieux qui y consacrait même ses vacances. On songe à un musée Lemieux à Cap-Chat et le projet est sérieux, on sait que Radio-Canada est en train de faire une copie de toutes les entrevues réalisées par le père Lemieux. Il faut souhaiter que ce projet de musée se réalise au plus tôt pour attirer les gens à Cap-Chat. Ce serait une belle occasion pour le gouvernement du Québec de faire oublier son absence à la réunion de l'Ontario et également un bon moyen de promouvoir la culture française dont on nous rabat les oreilles. Un autre atout pour Cap-Chat qui recherche tous les moyens pour redevenir le village prospère de jadis.

parc de la Gaspésie et la traverse vers la Baie-des-Chaleurs ; ceci amena beaucoup de gens à y séjourner pour des repas ou un coucher. Enfin l'ouverture de Mine Madeleine, dont les frais d'exploration avaient été financés principalement par Jim Russell et Louis Landry, a donné un rebondissement à l'économie.

On ne peut taire l'apport de J.R.Co. dans l'expansion de Ste-Anne-des-Monts. Les nombreux moulins de bois de fusseau établis au cours de cinquante ans dépendaient de Russell pour le financement et la vente. On a vu l'aventure du moulin du magasin général établi sur la route du parc, où Russell et Landry ont failli y laisser leur chemise. Les scieries de bois mou vendaient leur production à J.R.Co qui les finançait. Certains propriétaires avaient si peu de liquidité que la compagnie devait avancer de l'argent pour qu'ils puissent commencer leurs opérations. On verra le sauvetage du moulin de Bellevue et la modernisation de la machinerie.

Ste-Anne-des-Monts s'est imposé dès le début comme centre administratif entre Matane et Mont-Louis, centre renforcé au cours des ans par l'installation de tous les services publics : hôpital, justice, police, écoles polyvalentes à tel point que les gens de Cap-Chat doivent s'y rendre souvent plusieurs fois par semaine pour des services gouvernementaux ou un magasinage plus complet. Les assistés sociaux — on les appelle les « bien heureux » — profitent d'un examen d'un des leurs à l'hôpital pour s'entasser dans un taxi et voyager aux frais de la princesse pour y faire leurs emplettes. Comme dans toutes les villes administratives, les gens se sont retrouvés avec un certain snobisme tout en gardant leur mentalité gaspésienne.

Tous les commerces importants ont déserté Cap-Chat au profit du village voisin. Ainsi la pharmacie est une succursale de celle de Ste-Anne. Le commerce automobile, après avoir été très prospère à Cap-Chat, a déménagé à Ste-Anne-des-Monts. Les hôtels gastronomiques, disparus à Cap-Chat, ont pris de l'expansion chez les voisins, on peut citer l'Hôtel Beaurivage.

Cette rivalité n'empêcha pas les garçons de Cap-Chat de fréquenter les filles de Ste-Anne-des-Monts et vice-versa. Les mariages qui en découlèrent n'en sont pas plus malheureux.

Il est arrivé beaucoup d'aventures lors des navettes entre les deux villages où on se mettait à plusieurs pour aller fréquenter les filles. Ainsi lors d'une tempête de neige, alors que le taxi avait dû passer à côté de la route pour éviter une congère, les passagers durent pousser le taxi et un malheureux tomba dans un puisard. Inutile de préciser que le chauffeur ne voulait plus le laisser monter à l'intérieur, et le pauvre dut finir le trajet dans le coffre de l'automobile.

Ste-Anne-des-Monts doit beaucoup de son essor à J.R.Co. qui achetait et finançait les moulins de la région et achetait leur production. Certains propriétaires de scierie, pensons à la guerre des coupes, se résignaient à vendre à J.R.Co. le surplus de production qu'ils ne pouvaient écouler eux-mêmes. On verra J.R.Co. exploiter des limites dans le parc de la Gaspésie et ouvrir à ses frais la route nationale entre les deux municipalités. Après la reprise en 1940 du moulin près de l'estuaire de la rivière, on verra aussi le sauvetage en 1970 du moulin de Bellevue en sérieuses difficultés financières.

La rivalité continue plus forte que jamais au sujet des nouveaux investissements, même si c'est de bonne guerre. Aussitôt un projet annoncé à Cap-Chat, Ste-Anne-des-Monts se lance dans la bataille en souhaitant lui souffler l'affaire sous les pieds.

Conclusion : la J.R.Co. a été un des moteurs de la réussite de Ste-Anne-des-Monts et n'eût été le dynamisme de Jim Russell (qui ne s'occupait pas des conflits de clochers quand il s'agissait de conclure des affaires), Ste-Anne-des-Monts ne jouirait pas aujourd'hui d'un semblant de prospérité qui ne peut que s'accroître tandis que la progression de Cap-Chat est arrêtée.

Une amélioration des conditions matérielles ne peut être que bénéfique pour les deux villages. Souhaitons qu'une union vienne à se conclure pour augmenter leur force de négociation

James Richardson Co. Ltd
J.R.Co.

Cap-Chat avant J.R.Co.

Avant 1900, Cap-Chat vivait des produits de la terre et de la pêche pratiquée en été seulement, la morue désertant le golfe dès le mois de septembre. Le commerce se faisait avec les acheteurs de poisson qui ramenaient de Québec les denrées qu'ils revendaient aux villageois. D'où un risque de domination, ce qui n'a pas manqué de se produire. On l'a vu par les événements de Paspébiac, où il semble qu'il y ait eu mort d'homme.

Même si la région de Cap-Chat n'a pas trop eu à s'en plaindre — les Lamontagne étaient moins avides que certaines compagnies établies plus bas ainsi que sur la Baie-des-Chaleurs — il n'en demeurerait pas moins que l'amélioration des conditions de vie était presque une utopie à cause de l'éloignement des centres industriels. Le chanoine Cassivi, curé de Cap-Chat qui avait connu comme pêcheur lui-même les abus de ces profiteurs, avait dénoncé vigoureusement dans les journaux ces gens imposant leur diktat à une population qui n'avait pas le choix de transiger ailleurs.

En 1901, quand J.R.Co. fondée par les Russell et sous la conduite de Johnie Russell vint s'établir à Cap-Chat, nul ne pouvait prévoir que l'essor de cette compagnie serait le moteur économique pour une région de cent milles et qu'elle serait considérée dans les années cinquante comme la plus grosse industrie en Gaspésie. Il faut en donner le crédit au grand-père James jusqu'à son petit-fils James Gordon, notre Jim. Pour comprendre le cheminement des Russell, il faut donner un aperçu sommaire des Écossais, dont les Russell.

Leur tempérament adaptable à toutes les situations en a fait les meilleurs colons partout où ils ont émigré. Ce sont les gens les plus sympathiques aux Canadiens français, probablement suite à leur longue lutte aux Anglais dans leur pays d'origine. On sait que 80% des effectifs des compagnies du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson étaient Écossais et on les appelait les seigneurs des lacs et des forêts, car en plus d'être bien vus des tribus amérindiennes, ils avaient le don d'apprendre leur langue.

Au Québec, ils se sont aussi imposés et on leur doit l'Université McGill, l'hôpital Royal Victoria et combien d'autres fondations humanitaires. Ils ont fait de Métis (en Gaspésie) leur centre de villégiature et s'entendent au mieux avec les Canadiens français du village. Nombre de noms français originent de patronymes écossais : Melançon pour MacLelland, Langlois et Langlais pour English, etc. La descendance Otis vient d'une famille norvégienne venue en Écosse au quinzième siècle. Même des sites historiques doivent leur appellation aux Écossais, ainsi les plaines d'Abraham du nom d'un pilote Abraham Martin, dit « l'Écossais ».

Les Écossais ont donc gardé de leur patrie : la fierté — un Écossais ne lève son bonnet que devant son laird (seigneur) — la générosité — malgré leur renommée de grippe-sous — l'attachement à la religion presbytérienne et le respect des autres croyances, la simplicité dans le contact avec leurs concitoyens, leur fidélité sans limite à leurs amis, le sens profond de l'hospitalité, leur esprit de clan et surtout leur ténacité comme le prouve l'odyssée du Grand-Nord canadien où ils ont ouvert et maintenu les postes de traite en dépit du climat, de la langue et de la négligence des compagnies à les approvisionner.

Cette mentalité s'apparente beaucoup à celle des gaspésiens que les écrits des premiers visiteurs décrivent comme « des êtres simples, purs, heureux de vivre, joviaux, amateurs de mots pour rire, débrouillards, capables aussi de s'émouvoir et d'avoir pitié ». On connaît aussi l'hospitalité proverbiale des Gaspésiens, leur ténacité dans leurs entreprises et leur

sûrement favorisé par la solidarité entre Écossais). On peut présumer que les noms de Coates et Russell avaient beaucoup en commun si l'on en juge par le cimetière de Mears en Écosse, patrie de James Russell, où la majorité des monuments portaient ces deux noms.

Les relations établies et des échantillons fournis, un premier contrat est octroyé en 1878 par J. & P. Coats qui s'approvisionnait en bois auparavant en Finlande et en Suède, J. & P. Coats décide donc de faire confiance à des compatriotes. Cette union fut profitable pour les deux pendant soixante-quinze ans, jusqu'en 1954. Puis la maladie détruisit le bouleau au Québec et la matière plastique arriva sur le marché. J. & P. Coats demeure encore une compagnie internationale et opère sous le nom de Coats Vinyela, s'étant spécialisé aussi dans les fibres synthétiques.

Il est certain que James Richardson a fourni les fonds pour les modestes débuts de la compagnie, son gendre venant d'essuyer une faillite à Montréal. Cependant il a laissé la direction des affaires à James Russell qui avait acquis une certaine expérience en commerce.

La première scierie fut construite à Matane au bas de la côte, dite *de la Facterie*, qui marquait alors la fin du village d'une population d'environ mille âmes en 1878. Le bouleau coupé en billes de quatre pieds de longueur était acheté des gens de la région et transformé par des machines que Russell avait fait adapter ou construire spécialement. Comme il n'existait pas encore de banque et que l'entreprise naissante ne jouissait pas de ressources suffisantes pour financer l'opération sur la période d'un an, on a instauré un système de bons-pitons. Cela permettait aux fournisseurs et employés de s'approvisionner chez les marchands et Russell avait même établi son propre magasin général.

Ces pitons, une pratique courante dans l'industrie débutante, consistaient en une rondelle avec l'estampille J.R.Co. et la valeur du bon. Ils ont duré jusque vers 1900 avec l'arrivée d'une banque à Matane. Ces pitons étaient remboursés en

certains vieux outils ; ce que confirment certains employés témoins des larcins.

Entre 1940 et 1950, J.R.Co. était considéré comme le plus gros complexe de scieries en Gaspésie, finançant alors tous les moulins d'alentour, bois de fuseau et bois mou. En 1946 par exemple, la compagnie a expédié quatre millions de pieds de bois de fuseau, quarante millions de pieds d'épinette et trente mille cordes de pulpe, soit une vingtaine de cargos.

Tout allait pour le mieux lorsqu'en 1967, le gouvernement dans une crise de nationalisme oblige la compagnie à lui revendre ses limites et impose aux scieries de nouvelles exigences plus farfelues les unes que les autres. Ce fut le début du déclin de la compagnie et plusieurs autres raisons y ont contribué : engagement obligatoire d'ingénieurs forestiers en début de carrière, machinerie mal adaptée au terrain montagneux, dirigeants vieillissants souvent mal conseillés par des contremaîtres incompetents et plus ou moins honnêtes, coupes de bois de plus en plus éloignées (donc plus dispendieuses), incompréhension du syndicat et enfin couverture inadéquate de l'assurance-incendie. L'incendie des deux usines de Cap-Chat à une semaine d'intervalle a sonné le glas après quatre-vingt-dix-huit années d'existence.

Il faut citer en exemple la conduite de J.R.Co. pendant la dépression des années trente. Si la compagnie avait produit uniquement du bois de fuseau, elle aurait réalisé de gros profits avec un bénéfice assuré pour la livraison annuelle de quatre millions de pieds de bois. Mais pour conserver les emplois, elle a continué le sciage du bois mou dont la majeure partie s'accumulait dans les cours. On avait même dû aménager un terrain supplémentaire pour les rebuts du moulin. On se souvient de cette cour aménagée à même la rivière, un calvaire pour les chevaux qui devaient y remonter des charges sur des wagons à roues de bois. Les conducteurs devaient parfois se servir du fouet, mais à l'insu d'un membre de la famille Russell, qui ne tolérait pas les mauvais traitements aux

une grande amie de celle-ci le 28 août 1876, soit Margaret Richardson, la fille de James Richardson, qui fut une vraie mère pour les orphelins qui l'ont toujours considérée comme leur maman.

C'est ainsi qu'il vint s'établir à Matane, à la demande de son beau-père qui prévoyait un avenir pour son gendre dans l'exploitation de cette immense forêt de bouleau. James Richardson ne s'est pas trompé dans ses prévisions, on constate le succès de la J.R.Co. pendant quatre-vingt-dix-huit ans. Déjà âgé et à la retraite, Richardson laisse la direction des affaires à son gendre qui avait acquis une certaine expérience avec ses emplois précédents et son commerce de Montréal.

James fut sûrement un très bon administrateur si on considère la croissance de la compagnie et son expansion vers les villages environnants. Il avait conçu ou fait modifier les machines à refendre, spécialement pour le bois de fuseau. Il avait veillé à donner une instruction poussée à ses deux fils devant lui succéder, tout en les initiant au travail de la compagnie. On croit qu'il s'est retiré vers 1900, sachant que J.R.Co. était entre bonnes mains et que ses deux fils Johnie et Wellie sauraient le remplacer avantageusement.

À la fin de sa vie, James Russell ressemblait à un Père Noël, rôle qu'il devait accomplir pendant les fêtes, alors qu'il avait institué dans sa demeure de Hill Crest son banquet avec table ouverte pour tous les miséreux à qui il distribuait de menus cadeaux.

Nous donnons la liste des dix enfants de James pour situer ceux qui nous intéressent particulièrement, soit John Stewart, Johnie, et William (Wellie).

- 1 Agnes McMaster, madame King, née à Mearns, Écosse le 24 février 1857 et décédée le 18 décembre 1934.
- 2 James, né à Montréal (comme les suivants) le 20 septembre 1858 et décédé le lendemain.
- 3 Isabella Reid, madame Shearer, née le 18 novembre 1859 et décédée le 6 avril 1928.

construire en 1904 sa magnifique résidence « Blink Bonnie » sur un promontoire, avec une vue splendide sur le golfe et les installations originales de la compagnie. Johnie avait un sens aigu de la planification et s'est révélé aussi bon administrateur que son frère. À tel point qu'on lui a laissé le plein contrôle des opérations de Cap-Chat et des scieries des villages voisins, Wellie s'occupant de finance et de vente.

Née le 10 décembre 1876, l'épouse de Johnie, Gertrude Grace Gordon, n'était pas moins vive la joie que son mari. Ceux qui ont connu son frère Jos et son neveu Allen ont pu constater que ces gens aimaient la vie, et que leur jovialité était contagieuse. On sait qu'à leur début à Cap-Chat, Gurtie et Johnie ne refusaient aucune invitation à festoyer. On sait aussi qu'au début de 1900 les festivités de Noël duraient jusqu'au Mardi gras. C'était un couple qui s'entendait bien, Gertrude déridait Johnie quand il ruminait certains problèmes inévitables dans une industrie. Elle lui a servi aussi d'ambassadrice pour régler certaines situations où une femme, avec son tact, avait plus d'influence.

Gertrude aimait la vie et les plaisirs de la table. Lors d'un séjour à l'hôpital de Ste-Anne-des-Monts pour soigner son diabète, elle profitait de l'après-midi pour visiter les autres malades qui lui offraient sucreries et friandises. Constatant le peu de progrès de la cure, les médecins lui avaient strictement interdit ses rondes aux différents étages. Ce qui a dû la chagriner beaucoup, car elle aimait beaucoup rencontrer les gens. Revenue à Cap-Chat, elle s'invitait chez ses amies pour avoir le plaisir de déguster les mets défendus. Ces accrocs à son régime ne l'ont pas empêché de vivre jusqu'à quatre-vingt ans. Elle avait toujours soutenu que les privations empoisonnaient l'existence. On ne saura jamais combien de nécessiteux ont eu recours aux bons offices de Gertrude, sachant qu'ils ne feraient pas appel en vain à sa générosité. C'est pourquoi son décès en 1956 a amené spontanément un concours général d'éloges de toute la population.

n'avait pas froid aux yeux et que personne ne pouvait l'intimider.

- 4 Mary Maud, dite Mollie, née le 29 juin 1912 et vivant à Montréal. Nous lui consacrerons un chapitre.

Johnie est décédé le 27 février 1934 à l'âge de soixante-quatre ans seulement, laissant à son fils Jim la direction d'une entreprise bien rodée et de bon rapport, mais lui confiant aussi la lourde tâche de survivre pendant la crise économique, alors à son plus fort.

Wellie Russell

Connu par tous sous le nom de Wellie, William Russell était né à Montréal le 14 août 1872. Son père le destinait à lui succéder à la direction de la compagnie, c'est pourquoi il lui avait payé des études plus poussées qu'à Johnie, l'Université McGill. Il lui laissait aussi la liberté de fréquenter tous les clubs selects de Montréal et de Québec, tout en lui pardonnant certaines frasques et incartades. En un mot c'était le préféré.

On le disait plus sérieux que son frère Johnie, parce que plus expansif. Johnie était plus réservé et mûrissait ses projets de longue date. Wellie avec ses études supérieures a fait une réussite de la compagnie. À preuve, l'expansion qu'elle a prise sur une distance de cent milles le long de la côte gaspésienne.

Homme d'avant-garde, Wellie s'était impliqué dans l'amélioration de son milieu. On verra l'achat du réseau de téléphone qu'il étendit de plus en plus loin avant de le vendre à Jules Brillant. On lui doit aussi la construction d'un hôtel prestigieux à Matane, soit le *Belle Plage* qui attirait les gastronomes de la région en plus des touristes américains y séjournant parfois plusieurs semaines. Cet hôtel demeure encore un haut lieu de la bonne cuisine à Matane.

- 2 Guy et Dorothy Jean, jumeaux nés le 20 mars 1907 et décédés respectivement les 18 et 24 juillet de la même année.
- 4 Elspeth, née le 14 août 1922 et décédée en décembre 1970. Mariée à Gérard Burnett, elle eut trois fils dont le seul survivant Peter est ingénieur maritime et vit à Ste-Félicité.
Wellie est mort le 7 décembre 1933 et son épouse le 20 août 1941, après une longue maladie.

Jim Russell

Né le 16 août 1900 probablement à Matane, fils aîné de Johnie Russell et Gertrude Gordon, James Gordon a passé sa jeunesse à Cap-Chat avec ses amis, les jeunes du village. Certains anciens racontent que les noctambules ne savaient à quoi s'attendre des inventions fantaisistes de la *gang* à Jim. Il se révélait déjà le leader qu'il est demeuré par la suite.

Il doit sûrement ses premières études à la gouvernante Miss Addie. Il les poursuivit à Lennoxville près de la famille de sa mère originaire de Sherbrooke. Pendant ses vacances scolaires, son père l'initiait aux activités de la compagnie. Plus tard il devait déclarer à ses commis de bureau : « Pourquoi tant de monde alors que j'ai déjà fait ce travail tout seul. » À dix-huit ans pile, il s'engage dans l'aviation canadienne, un autre de ses aspects casse-cou. Il était avide de tout essayer. Démobilisé en 1920, il œuvre à plein temps pour la compagnie. Il a suivi aussi les cours de mesureur de bois, travail qu'il a effectué plusieurs hivers, ce qui lui a donné une connaissance plus approfondie des opérations de coupe de bois.

Enfin en 1929, il est pris comme partenaire de son père et de son oncle Wellie. Selon un article paru vers 1930 dans un

Généreux aux dépens de son bien-être, il n'a refusé aucune sollicitation méritoire et parfois il faisait intervenir son épouse pour ne pas donner d'ostentation à ses charités. On ne l'a jamais entendu tonner contre quiconque, même s'il avait plusieurs occasions de se plaindre des agissements de personnes jalouses de sa puissance. À l'écoute de tous, il subissait même certains propos farfelus de gens voulant se montrer intéressants. Connaissant tous ses employés, il s'informait régulièrement de leur famille, quitte à les secourir au besoin.

Jim avait adopté la mentalité des gens de Cap-Chat dans ce qu'elle a de plus agréable : sérénité, entraide, amour de la vie et de la rigolade. Il collectionnait les histoires, mais en gardant un sens de la décence assez particulier malgré son amour des femmes. Quand les visiteurs racontaient des histoires plutôt salées, les deux curés, Allard de Cap-Chat et Parent de Méchins étant des spécialistes, il fermait la porte de son bureau pour ne pas choquer les oreilles des secrétaires. Fin causeur et très spirituel, il ne manquait pas une occasion de faire une blague, ce qui souvent détendait une réunion plutôt houleuse.

Comme nous le verrons par la suite. Jim avait de l'ambition pour son coin de pays. À preuve, la construction de la scierie de Grande-Vallée alors qu'il avait déjà soixante-douze ans.

Ce qu'on retient de sa personnalité : sa jovialité, son rire communicatif et sa simplicité. Il s'était si bien intégré à son milieu qu'il se disait d'abord Gaspésien, d'où sa phobie de se faire traiter d'Anglais. Il aimait surtout se mêler aux petites gens, et certains se souviennent sûrement de ses visites impromptues dans une réunion de joyeux drilles où souvent il préférait le menu de fèves au lard-perdrix au festin qui l'attendait ailleurs. On peut donc affirmer qu'il s'est révélé un grand Gaspésien, un Gaspésien de cœur.

Nous donnerons dans un chapitre subséquent la biographie de quelques Russell que la jeune génération de Cap-Chat a pu connaître plus particulièrement.

Aucun fournisseur ne s'est jamais plaint d'avoir été floué, car les ententes étaient respectées à la lettre, parfois au détriment de la compagnie. Aucun employé non plus n'a reçu de mauvais traitements, même verbaux. Ils ont toujours réglé les différents par diplomatie et compréhension. On verra que Jim tiendra toujours à effacer lui-même les exagérations de son entourage immédiat.

Leur générosité était un fait reconnu, tant que plusieurs en ont abusé. Tous les Russell jouissaient de la même propension à aider le prochain. Une dame de quatre-vingt-dix ans raconte qu'elle n'avait jamais rencontré madame Johnie et que lorsqu'elle était en charge d'une grosse famille, elle lui adressa un mot et qu'aussitôt elle reçut le secours réclamé. On se souvient de Kate au service des Russell de nombreuses années. Kate Arbour était une orpheline écossaise arrivée seule au Canada et les Russell l'avaient adopté alors qu'elle n'avait que seize ans. Après la mort de madame Johnie, alors qu'elle était devenue invalide, Kate a été amenée chez Clara Jean, madame Cranford, à New Hope, Philadelphie. À sa mort à quatre-vingt-dix ans, Kate a été inhumée au caveau des Russell à Montréal. Bel exemple de reconnaissance pour un serviteur. On verra plus loin les loisirs que la femme de Jim, Anne, accordait aux deux bonnes de sa maison.

Personne ne conteste la générosité des Russell. Leurs dons, le plus souvent secrets, étaient accordés sans forfanterie ni distinction de personnes. Un trait de la fidélité à leurs amis concerne Charlie Mussell qu'ils appelaient oncle Charlie. Après sa ruine suite au crash de la bourse en 1929, il était resté sans ressources et il est venu se réfugier pendant plusieurs années chez les Russell. Le chauffeur de Jim, qui alla le reconduire gratuitement à Matane dans les années soixante, se souvient encore du fameux pourboire d'oncle Charlie, soit dix cents.

Jim a été un ardent supporteur de toutes les bonnes causes. Bienfaiteur de toutes les associations artistiques, historiques et sociales, personne ne le sollicitait en vain et les dons

Le bureau

On peut considérer le bureau de J.R.Co. à Cap-Chat comme un modèle d'organisation où primait le rendement, et ce n'est certes pas un surplus d'administrateurs qui a coulé la compagnie. Avec plus de cinq cents ouvriers à salaire, plus un lot de scieries financées et les livraisons, il n'y a jamais eu plus de dix employés, les patrons inclus.

L'édifice, les gens disaient *office*, était séparé en deux sections : le grand bureau et le petit, sans rapport aucune avec leur taille. Au début de 1900, la bâtisse comprenait aussi un magasin pour desservir les employés.

Le grand bureau servait à l'administration, y œuvraient Jim, Louis, Georges Tremblay le comptable, une secrétaire exécutive et à l'occasion un supplémentaire. L'ensemble formait une grande famille où la bonne humeur régnait en maîtresse. Ce bureau était très achalandé. Les producteurs de bois de fuseau y venaient à tour de rôle et comme certains étaient connus de longue date, on les recevait différemment. Ainsi les frères Horace et Joachim Marin, dès leur arrivée, se voyaient offrir un cigare pour les débarrasser de leur pipe et surtout de l'odeur nauséabonde de leur tabac. Les acheteurs et fournisseurs se faisaient un plaisir de revenir à cause de l'entregent de Jim et du verre de gin qui suivait l'entente. Tous, même les quémandeurs, étaient reçus avec les mêmes égards. Peu s'en retournaient mécontents ou aigris et on n'a jamais assisté à des scènes disgracieuses, même pendant les pourparlers avec le syndicat. Certains capitaines de navire en chargement y venaient tous les jours à cause de leur amitié avec Jim et promettaient de revenir. McLaughin, pendant la saison de pêche, était un visiteur assidu et c'était toujours l'occasion pour ces deux grands copains de se raconter les dernières farces du jour et d'organiser une partie de poker quand les circonstances s'y prêtaient.

taires pour maintenir le renom de la compagnie. Beaucoup de ces gens se sont retrouvés plus tard dans des postes enviés, tant au gouvernement que dans l'industrie.

Un travail honni jusque dans les années cinquante (où cette procédure a été abolie) consistait à apposer un timbre sur chaque chèque, 0.03 pour un montant de moins de 100 dollars et jusqu'à 5 dollars pour un chèque important. Quand arrivait le timbrage, tous les commis semblaient très occupés ailleurs. C'est le seul travail où il manquait de coopération. Habituellement chacun s'entraidait et chacun savait accomplir le travail des autres, de sorte que quand un commis était embourbé, on lui venait en aide sans qu'il le demande.

L'efficacité de ces gens s'est encore démontrée quelques années après la fermeture de la compagnie, après que les successeurs eussent failli à leur tour. Deux anciens employés de J.R.Co., May Otis et Raymond Lemieux, après de longs séjours à Rimouski pour consulter les dossiers et ce gratuitement, ont réussi à obtenir pour quarante travailleurs un accès au P.A.T. — Programme d'adaptation au travail. Il fallait prouver que l'âge additionné aux années de service faisait un total de quatre-vingts et plus. Certains jouissent encore des bénéfices de ce programme.

Jim estimait ses commis comme des amis. Il n'entrait jamais sans se pencher au guichet du petit bureau où ils s'affairaient, et les saluer d'un bonjour sonore, le plus souvent accompagné d'un sourire complice.

Employés types

Leonidas (Bidou) Gagné est le parfait exemple des premiers employés de J.R.Co. sachant se convertir selon les besoins. D'abord *show boy* dans un chantier à l'âge de quatorze

midi, les deux sur la même bicyclette pour une distance de près de deux milles, et qu'il avait le temps de revenir assez vite pour graisser sa section. Ceux qui ont connu la côte du Gouvernement en gravier savent que c'était un bon exercice pour l'haleine. Après s'être promené cinq heures sur le chariot (*carriage*), c'était un plaisir pour lui de retrouver le plancher des vaches.

Les moulins-scieries

Moulins

On appelait moulin toute scierie de quelque essence que ce soit. Ainsi pour le bouleau, on disait *moulin à barreaux* pour le bois de fuseau ; pour les résineux, *moulin à épinette*, ou *moulin à bois mou*, et *moulin à lattes* ; pour le cèdre, *moulin à bardeaux* ; et on disait *moulin à planer* pour l'usine de rabotage. L'histoire de Cap-Chat est liée étroitement à l'exploitation de la forêt, donc à l'épopée des moulins. Les premières scieries devaient obligatoirement se construire le long des cours d'eau, soit à cause de l'utilisation de turbines hydrauliques ou pour l'alimentation en eau des bouilloires à vapeur. Parce qu'elle visait une production de plus en plus accélérée et centralisée à Cap-Chat, J.R.Co. a revendu ses premières scieries (entre Matane et Cap-Chat) à des particuliers. Certains exploitants ont dû leur début à la machinerie fournie par J.R.Co., leur seul investissement étant une bâtisse sommaire ouverte à tout vent. La compagnie possédait sept de ces petites installations, cédées par la suite à des gens qui avaient pris leur expérience dans ces moulins.

Les premières grosses bases de bois de fuseau furent établies d'abord à Méchins à l'est de la rivière, puis à Capucins du côté ouest de la baie. À Cap-Chat, la première scierie de bois de fuseau était située près de l'estuaire de la rivière, sur les terrains acquis à la faillite de Delphis Roy. On y accédait par la côte dite à Edmond Boivin (maintenant fermée), descendant à l'arrière du bureau de poste des Miville. Ce moulin fut ensuite transféré aux Grands-Fonds pour se rapprocher des sources d'approvisionnement et enfin, avec le flottage du bois, ramené près du village sur un plateau situé un peu plus bas que le barrage qui a servi à remplir l'étang pour la réserve de résineux et de cèdre. On avait aménagé un canal d'arrivée, dit *canal à bouleau*, où on accumulait jusqu'à cinq milles cordes de billes de quatre pieds. Ce moulin a opéré jusqu'en 1928,

Bois mou

La première exploitation de bois mou fut celle de Price Bros, certains disent en 1834, d'autres vers 1859. Cette première scierie, incendiée peu après, était gérée par Théodore Lamontagne qui décida par la suite de s'établir à Cap-Chat pour le commerce de la morue et des denrées entre Cap-Chat et Québec, au moyen de ses propres voiliers. Lamontagne s'était marié à Angélique Roy, d'où son affiliation aux Roy à qui il céda ses installations et ses terrains, suite à un revers de fortune. Théodore Lamontagne était le père d'Émile Lamontagne qui contribua beaucoup au développement de Ste-Anne-des-Monts. La fille d'Émile, première poète gaspésienne, a chanté les beautés de sa Gaspésie.

En 1888, Félix Landry, grand-père de Louis Landry, à son retour des États-Unis où il s'était amassé un certain pécule, construisit un moulin assez rudimentaire au début. Une roue à godets actionnait une scie à chasse, et par après une turbine hydraulique de trente pouces de diamètre commandait tout le système dont une scie circulaire de cinquante pouces, un chariot, un banc de scie, etc. Ce moulin a opéré jusque dans les années vingt et expédiait une partie de sa production à Québec au prix faramineux de 8.50 dollars le mille pieds.

En 1895, Delphis Roy construisit une scierie près de l'embouchure de la rivière, endroit qui fut le site de nombreux moulins par la suite : bouleau, épinette, bardeaux. Son aventure, le contrat de construction du premier pont, s'étant terminée par une faillite, l'affaire fut rachetée par Octave Ducasse et les Russell, et continuée après la mort de Ducasse par J.R.Co. seul. Nous reparlerons de ce fameux pont couvert, la bête noire de l'administration municipale dont dépendait alors l'entretien. Ce pont ouvert la première fois vers 1900 ne fut définitivement en service qu'en 1911.

Dès 1901 avec son installation à Cap-Chat, J.R.Co. ayant déjà une certaine expérience dans le bois mou pour avoir

chauffage des bouilloires au bois projetait des étincelles, les coussinets de *babbitt* (les *bearings* n'existant pas) étaient portés à chauffer en dépit d'un huilage constant. La poussière de bois accumulée et séchée — ce qu'on appelait manivole — était des plus inflammable. En dépit des précautions, l'irréparable survenait et l'incendie se propageait avec une vitesse incroyable. Certains moulins avaient érigé une corniche sur le toit où une série de barils pleins d'eau pouvaient être déversés en peu de temps sur le foyer de l'incendie. Dans la cour à bois, on se souvient des chaudières pointues attachées au baril. Ces chaudières vite remplies pouvaient contrôler un début de conflagration.

Avec la croissance du marché américain, J.R.Co. dut songer au rabotage du bois sur une grande échelle. C'est pourquoi elle construisit un moulin à planer en 1954, incendié en 1975 et rebâti immédiatement pour préparer le bois accumulé dans la cour et ceux des scieries de Bellevue et Grande-Vallée. C'est le seul vestige important qui reste de ce complexe autrefois si actif.

Bois de fuseau

Le bois de fuseau est à l'origine de la fondation de James Richardson Co Ltd. On appelait communément *barreaux* les carrés de bouleau vendus à J. & P. Coats et destinés aux bobines de fil vendues internationalement par J. & P. Coats. On se rappelle ces fuseaux dont plusieurs ont servi de roues à différents jouets fabriqués sur place par des pères de famille en manque d'argent. On a même vu certains de ces minuscules véhicules être automatisés par un ingénieux système de ressorts ou d'élastiques. Cette production de bois de fuseau a permis à la compagnie de résister pendant la crise, alors que

et empilée immédiatement en vue du séchage. Pendant l'été, avait lieu l'emballage par les familles St-Gelais et Langlois entre autres. Les moulins environnants, jusqu'à Grosses-Roches, y expédiaient leurs barreaux ; on peut mentionner Arthur St-Pierre, Keable, Roy, St-Gelais, etc. Certaines scieries fonctionnaient avec la machinerie fournie par J.R.Co.

Méchins doit sa survivance à Verreault Navigation, spécialisé dans la construction de bateaux de moyen tonnage et le radoub pour la réparation, le remorquage et le creusage sous-marin.

Capucins

L'épopée de Capucins a débuté peu après celle de Méchins pour se poursuivre jusqu'en 1928. En plus de la scierie, on comptait une dizaine d'édifices plus ou moins importants. D'abord un magasin à trois paliers, un autre bâtiment de plusieurs étages, qu'on appelait hôtel et servant de réfectoire et de dortoir pour les employés. Cet édifice servait aussi de relais pour les voyageurs qui devaient attendre la marée basse pour traverser la baie. En plus, quelques maisons pour les dirigeants, écurie et entrepôt pour le bois une fois séché. On avait aussi érigé un bout de débarcadère à l'entrée ouest de la baie, pour faciliter l'expédition.

À Petits-Capucins, les Bonneau opéraient un moulin à bois de fuseau. Ils avaient réussi à obtenir un octroi du gouvernement fédéral pour construire leur propre quai, assez loin du rivage à cause du niveau d'eau peu profond des abords. À marée basse, on y transportait les paquets de barreaux, on les empilait sur le quai et on les rechargeait à marée haute, sur les barques. Longtemps, on a vu ce quai semblant dépaysé, environné par l'eau de tous côtés.

casiers spéciaux suivant leur longueur et leur épaisseur. C'était un travail rempli et convoité par les jeunes, ça leur laissait le loisir de préparer des tours à leurs compagnons.

Puis, les barreaux étaient empilés par dimensions et par rangs égaux pour faciliter le décompte. Ce travail était le lot d'Auguste Chrétien qui ramassait neuf fois sur dix la quantité nécessaire pour remplir le rang. Il était assisté par ses deux fils Adrien et Harven, presque parvenus à la même habileté. Une fois séchés à l'air, ces barreaux étaient emballés par paquets égaux, différents pour chaque dimension. Là encore, c'était un travail de spécialiste, le plus souvent occupé par des familles complètes incluant femme et enfants. On peut se souvenir des Chenard et des Bernatchez à qui on réservait ce travail. C'était déjà tout un art de faire tomber les piles sur de longs bancs huilés, de sorte que les rangs descendaient dans l'ordre. Étendus sur ces bancs, les barreaux, vérifiés un à un par un inspecteur qui rejetait les défectueux, étaient placés en paquets spécifiques et ensuite attachés à chaque bout et au centre pour les plus longs, par de véritables automates à une vitesse stupéfiante. Puis l'étampage de chaque paquet à la peinture noire donnait aux jeunes l'occasion de se beurrer et de noircir un compagnon plus âgé. Alors c'était une course effrénée que le jeune remportait le plus souvent.

Puis, venait l'entreposage dans des hangars construits à cette fin, toit complet et ouverture partielle sur un côté pour faciliter la manutention.

Puis venait l'expédition au début sur des voiliers. Les paquets étaient d'abord chargés sur des charrettes à marée basse, puis transférés sur de petites embarcations qui les amenaient au navire à marée haute. Par la suite, on se servit de barges tirées par des remorqueurs. Il faut souligner qu'en cas de pluie, toute manutention était suspendue.

Pour plusieurs années, tout ce travail rapportait 27 dollars le mille pieds de planches mesuré. Un « mille pieds » représente 3 333 barreaux de 1" x 1" d'une longueur de 48 pouces de long. Si on sait qu'il faut entre 3 et 4 cordes de billes de 4 pieds

Moulin à bardeaux

Le premier moulin à bardeaux de J.R.Co. était situé au pied de la côte, près de l'estuaire et de la rivière, là où après avoir été détruit par le feu fut construit la dernière scierie pour bois de fuseau. Plusieurs fabricants, entre autres Luc Roy, s'étaient aussi spécialisés dans la production de bardeaux de cèdre à cause de la forte demande du temps.

Le premier moulin fut remplacé par un autre à côté du gros moulin et érigé entre ce dernier et l'atelier de réparation au-dessus de l'étang. Il était approvisionné lui aussi par un monte-billots indépendant. Ce moulin était complètement autonome : bouilloire, engin à vapeur, génératrice électrique et limerie. Il fonctionnait hiver et été. En hiver, le chauffage était inexistant, les scieurs devaient travailler avec des gants. C'était un danger constant pour ces ouvriers qui manœuvraient entre deux scies. Ils devaient arrêter une des scies pour y placer une nouvelle bûche, parfois sans lui laisser le temps de s'arrêter complètement.

Les billes de cèdre étaient coupées en seize pouces de longueur et écorcées. Elles étaient ensuite empilées près d'une scie qu'un chariot se promenant aller et retour, tournait à chaque course. Les morceaux taillés en biseau tombaient alors sur un bout de table, pour être délignés par l'opérateur au moyen d'une planchette qu'il rabattait sur une autre scie pour les tailler droits. Puis, il devait juger de la qualité de la pièce et la projeter dans un casier approprié, selon cinq standards : *extra-clears, clears, clears white, second clears* et *clears walls*.

Ensuite les emballeurs, dit *buncheurs*, empilaient les bardeaux dans des boîtes spéciales d'une longueur de vingt-quatre pouces, pour un nombre fixe de vingt-cinq rangs à chaque bout de la boîte, la face la plus épaisse à l'extérieur. Les paquets complétés étaient serrés par le centre et au moyen de deux palettes de bois, une dessus et une dessous, reliées par deux broches terminées en pointe. Puis l'estampillage suivait.

la sagesse de nos ancêtres ayant découvert un matériau supérieur à ceux d'aujourd'hui.

Il y a actuellement un regain de popularité pour le bardeau de cèdre, et certaines scieries se spécialisent dans cette seule production, mais avec une machinerie très améliorée et beaucoup plus sécuritaire pour le travailleur.

Gros moulin

On appelait Gros-Moulin, la scierie à bois mou construite vers 1925 et qui a opéré cinquante ans avant la conflagration qui la détruisit en 1975, à une semaine d'intervalle de l'incendie de l'usine de rabotage. Ce complexe érigé sur une éminence à l'entrée de la route conduisant aux Fonds était le centre de l'activité dont dépendaient coupe de bois, flottage, transport, empilement dans les cours et expédition. L'ensemble comprenait en plus du moulin principal, une cours à bois, une limerie, un atelier de réparation et un moulin à bardeaux complètement indépendant avec ses installations propres pour pouvoir fonctionner l'hiver. Par la suite, sur le même terrain on construisit le moulin à planer et un garage pour la machinerie.

Le moulin principal était un édifice de quatre étages, le dernier abritant la limerie à vingt-cinq pieds au-dessus des opérations principales. Comme en 1923, l'électricité était encore bien loin dans l'avenir de Cap-Chat, on dut s'adapter à la vapeur comme force motrice avec une génératrice pour l'éclairage. Tout le système dépendait d'abord de deux engins à vapeur de 250 forces chacune, qu'on remplaça par la suite par un seul de 500 forces, alimenté par cinq bouilloires. Toute la machinerie était commandée par un enchevêtrement ingénieux de courroies installées dans la cave.

et Fernand, Louis-Marie Bérubé, etc. Ces gens devaient sûrement être contents de retrouver le plancher des vaches après ces promenades incessantes pendant dix heures. Ces baladeurs y développaient sûrement de l'appétit, car Louis-Marie Bérubé s'arrêtait dans un restaurant et mangeait douze œufs dans le vinaigre avant de se rendre chez lui pour le souper. Les billots plus petits étaient dirigés vers un *carriage* (chariot) conduit par un homme seul, René Émond, pendant de longues années.

Ces premiers opérateurs avaient un travail responsable, car dépendait d'eux ce qu'on appelait l'*overun* — c'est-à-dire le surplus entre la mesure en billots et le résultat du sciage. De cet *overun* dépendait le profit et on avait très hâte à l'automne de connaître ce résultat. Dans les années vingt et les années trente, on pouvait attendre 5 % de surplus avec des arbres beaucoup plus gros. Il faut se rappeler que le marché anglais exigeait des madriers de 3" d'épaisseur jusqu'à 11" de largeur, toujours de dimensions impaires alors qu'on employait des dimensions paires au Canada et aux États-Unis. Cette production serait impossible aujourd'hui avec les coupes à blanc. Il fallait que les meneurs de chariot connaissent leur métier, car ils devaient, tout en sortant le maximum de la bille, établir les coupes en fonction des demandes de la clientèle. Beaucoup de billots n'étaient pas très droits, d'autres pruchés, i.e. serraient sur la scie ou ouvraient par en dehors tellement que le préposé à diriger les pièces devait parfois se jeter de côté pour ne pas être happé par le morceau. Vers 1945, on a institué ce qu'on appelait un diagramme où le bout avant du billot, selon sa grosseur, était marqué de points de différentes couleurs, ce qui indiquait aux manieurs du chariot les épaisseurs désirées. Aujourd'hui un ordinateur détermine automatiquement les coupes à effectuer pour obtenir le maximum de la bille. Ainsi sont disparus les bonshommes qui effectuaient la navette.

Les entames, la première et la dernière coupe, allaient vers les catherines pour les tirer d'épaisseur, tandis que les pièces

à lattes dont une pouvait scier 45 000 unités aux dix heures et deux plus petites. La dimension standard de ces baguettes étaient de 1/4" d'épaisseur par 1 1/4" de largeur et 48" de longueur. On a aussi produit quelque temps des lattes de 36". Emballées au début par paquet de cent, on a réduit ensuite les ballots à cinquante pour une moindre pesanteur et une manutention plus facile. Pour une commande spécifique de plusieurs millions d'unités, on en a scié aussi de 5' de longueur, 1 1/2" de largeur et 3/8" d'épaisseur.

Il faut dire qu'il ne se perdait pas de temps, l'entrepreneur cherchant à augmenter son profit et les employés à la *job* — selon l'expression — voulant arrondir leur chèque de paie. Ces paquets étaient entreposés dans un endroit particulier, bien empilés pour le décompte et manœuvrés par des hommes robustes qui devaient les monter à bout de bras à une hauteur de douze pieds. On se souvient de Philippe Fournier et Théodose Desrosiers affectés à ce travail. Le moulin à lattes était une annexe de l'édifice principal qu'on appelait le gros moulin.

Poursuivons le procédé de fabrication du bois d'œuvre. L'étape suivant le délignage était la coupe des bouts, madriers et planches avançaient sur une plate-forme au moyen de trois chaînes commandées. Un premier bout coupé, une équipe de deux hommes se chargeait de l'autre bout. Pour cela, ils devaient ajuster le morceau à la longueur maximale et marquer à la sanguine noire un signe indiquant la qualité du morceau. On se souvient sûrement d'Albert Langlais à cette fonction, avec sa grandeur il allait ramasser très loin sur le pont mouvant les morceaux courts qu'il gratifiait en passant de son signe de qualité. À cet endroit on avait installé deux pointeurs qui devaient enregistrer chaque morceau selon ses dimensions, travail fastidieux s'il en fut. Peu de pointeurs réussissaient à donner un décompte exact.

Ce même pont roulant se continuait sur une distance de cent cinquante pieds et plus, on l'appelait le *slip*, table de triage où plusieurs ouvriers classaient et empilaient les pièces

L'automne, on réservait une période pour le sciage des gros billots. Ces billes, surtout en pin, de 30" à 36" de diamètre, accumulées dans l'étang depuis l'été étaient acheminées dans le monte-charge et on devait les soulever parce que les godets de la chaîne ne les accrochaient pas. Le pin, scié de dimensions spécifiques, servait pour les besoins de la compagnie et pour la fabrication des caisses servant à l'expédition des saumons. On a scié aussi un peu de bois franc, merisier et érable, mais à cause du manque d'expérience dans les bois durs qui exige un débitage particulier pour sortir les diverses qualités, ce ne fut pas une réussite.

Le moulin employait une centaine d'hommes pour les différents services comme l'entretien et le limage des scies. C'était un travail contraignant, et le sifflet actionné par un jet de vapeur dans un tuyau engorgé était le bienvenu. Les périodes d'arrêt avant et après-midi donnaient lieu à une course effrénée en dehors du bâtiment, pour griller une cigarette ou aspirer quelques bouffées de pipe. Ces pauses permettaient aux employés affectés à la maintenance de faire le tour des huiliers et même de changer une scie. Il n'y avait pas d'horloge à poinçonner et un commis faisait le tour des installations. On se souvient d'Edmond Boivin très consciencieux que certains loustics s'amusaient à faire chercher.

Dès le début, J.R.Co. s'est efforcé d'utiliser tout son bois au mieux possible. Ainsi les levées, croûtes et délignures, étaient dirigées vers une section où trois machines employant dix-huit ouvriers produisaient de 8 à 10 chars de lattes par semaine, l'équivalent de 10 000 lattes soit 1 000 paquets. Les grosses coupes de bout étaient vendues comme bois de chauffage aux particuliers. Pendant la crise des années trente, plusieurs familles de Cap-Chat ont pu ainsi se chauffer gratuitement, le coût demandé ne payait que le transport aux maisons. Avant l'installation du brûleur, tous les résidus, croûtes, bran de scie, etc. servaient à améliorer les cours à bois et les agrandir. On s'est servi de ces restes pour ériger le barrage qu'on a démoli cinquante ans plus tard au moyen de bulldozers.

Le moulin du Parc

Le moulin du Parc avait été construit le long de la route du parc à neuf milles de Ste-Anne-des-Monts et à trois milles de l'entrée du parc de la Gaspésie. Connu aussi sous le nom du moulin du Général, cette scierie traitait le bois de fuseaux l'hiver et l'été le bois mou. Il y avait là une organisation indépendante avec dortoir, cuisine, bureau, garage et même atelier de réparation. Cette aventure s'est terminée en 1947 avec l'incendie du moulin. Elle a valu une perte de plus de 100 000 dollars à chacun des deux actionnaires Jim Russell et Louis Landry, perte due surtout à une mauvaise administration des gérants successifs. L'entreprise engageait une centaine d'employés hiver comme été.

Les travailleurs, venant pour la plupart de Ste-Anne-des-Monts et de St-Joachim-de-Tourelle, étaient véhiculés pour la plupart par des camions de la compagnie. Si ce n'était pas un problème de les ramener chez-eux la fin de semaine, c'en était un de les ramasser le lundi matin, plusieurs manquant à l'appel. La cuisine y était renommée, les patrons ne lésinaient pas sur la qualité et laissaient au cuisinier la main haute sur le choix des aliments. Le travail dans une scierie est très dur, et les ouvriers arrivaient à la table avec une faim d'ogre. Au début du repas, on se serait cru dans un monastère tant le silence était total. Dans la confection des tartes, la mesure quantitative était d'une tarte par homme de telle sorte que la pâtisserie était fraîche à tous les repas.

Un cuisinier avait décidé à un certain moment d'imposer une purgation à ses commensaux. Le repas du soir pris, il avertit ses compères de surveiller le résultat. Dans la veillée, les promenades ont commencé et comme les latrines ne suffisaient plus, on retrouvait un peu partout des gars accroupis dans des endroits moins en vue. Heureusement la purge était minime. Le lendemain au déjeuner l'appétit était revenu en force, et les œufs se sont vendus plus que jamais.

dîner *sur le bras* (selon l'expression commune). Le cuisinier qui le détestait avait longtemps mijoté un plan pour ne plus le revoir. Après avoir confectionné un simulacre de fusil avec un semblant de crosse en bois et un bout de tuyau comme canon, il enveloppe le tout dans un sac de jute qu'il accrocha au-dessus de la porte d'entrée. Pendant le repas, le garde-chasse avisa l'arme tout à coup, coupa court son repas, s'empara du fusil et s'en retourna prestement à la barrière sans ouvrir le sac. Comme toute arme était prohibée dans le parc, et que les gardiens avaient reçu l'ordre d'être très sévère pour les employés du moulin du Général, on semblait avoir là un prétexte pour les chasser. On s'imagine la tête du garde et de ses confrères quand on a ouvert le sac. Inutile de dire que le cuisinier n'a jamais revu son convive qui s'esquivait au plus vite quand il devait lui ouvrir la barrière.

Ceci nous amène à parler de la fameuse guerre des coupes de 1945. On se souvient que sous le règne de Duplessis, les irrégularités étaient fréquentes et le patronage était érigé en système. Or, un propriétaire de scierie avait droit de coupe dans les limites du parc et convoitait celles obtenues en bonne et due forme par le moulin du Général. Cet homme, aussi surintendant du parc, décide de défendre l'entrée aux employés du Général, donnant des ordres stricts aux gardiens affectés à la barrière. Les entrepreneurs qui faisaient la coupe du bois en forêt manquaient de nourriture et de ravitaillement pour leurs chevaux. Après plusieurs démarches, téléphones à Québec au ministère des Forêts, la route restait toujours fermée. C'est alors qu'on a décidé d'employer un bulldozer et d'ouvrir pendant la nuit un chemin à côté de la barrière pour permettre aux camions de se rendre sur les chantiers. Il faut aussi mentionner que la scierie avait dû arrêter manque de bois, d'où l'escalade des moyens de pression de part et d'autre. Il est même arrivé qu'un coup de feu ait été tiré sur l'autoneige qui conduisait Jim et Louis sur les lieux. Le tireur en question est connu et a dû de ne pas être inquiété à cause d'une certaine parenté avec l'épouse d'un propriétaire et

L'industrie du bois à Cap-Chat

Limites

Vers 1900, constatant l'essor de son entreprise, J.R.Co. avait acheté des limites du gouvernement du Québec dans les cantons Cherbourg, Dalibaire, Romieu, Joffre, Courcette, Faribeault et Cap-Chat. De là date le fameux *Terrier des Cantons*, registre disparu malheureusement au profit d'un amateur d'antiquités et où étaient enregistrés toutes les transactions dues à la cession des lots pour la colonisation. Par la suite, la compagnie, dépouillée de ses limites par le gouvernement sans compensation et avertie à l'avance, avait dix-huit mois pour y opérer une coupe de bois, mais comme le plus souvent elle n'y avait accès ni par la route ni par la drave, ces lots ont été remis intacts aux tenanciers. Ce n'est donc pas d'aujourd'hui que les gouvernements ont le gros bout du bâton et imposent leurs contraintes.

Ces limites commençaient treize milles plus bas que Matane pour se prolonger trente milles plus à l'est, avec une profondeur d'une dizaine de milles, soit une superficie de trois cents milles carrés. Même si elle en était propriétaire, la compagnie versait des droits de coupe et même si elle combattait les incendies à ses frais, elle devait verser sa quote-part à l'Association pour la protection des forêts. On ignore en quelle année J.R.Co., tout en se réservant le bouleau, a vendu une partie de ses limites à la compagnie Price Bros, soit la belle section près de Matane. En effet, déjà établie à Cap-Chat, elle avait décidé d'y fixer son centre. Par la même occasion elle perdit, en faveur de Price, son gérant Wilson qui avait refusé de suivre la compagnie à Cap-Chat.

Au contraire des pays scandinaves où les propriétaires de boisés sont rois et maîtres de leurs territoires en autant qu'ils respectent les règlements de coupe et d'environnement, le gouvernement du Québec pouvait en tout temps enlever à J.R.Co. une partie de ses limites. Ainsi, on en concéda une partie à la compagnie Hammermill spécialisée dans le bois de

complissaient leur travail à la va vite, certains que personne ne contesterait leur évaluation. Aujourd'hui dans les grosses scieries, le poids fait la mesure avec une vérification occasionnelle. Des petites scieries ayant gardé l'ancien système d'acheter en billots seulement ont prospéré et réussissent à produire une qualité supérieure.

On croyait que les copeaux récoltés suffiraient à compenser pour l'augmentation du coût du transport, mais on a vite déchanté. On a réalisé que c'était un mythe et on s'est retrouvé avec un surplus de *chips*. La compagnie Normick de LaSarre en Abitibi, bien que propriétaire avec Donohue du moulin de papier d'Amos, accumule des montagnes de copeaux et n'ignore pas qu'elle va en perdre énormément.

Les limites appartenant à J.R.Co. ont été grugées d'abord par la fondation des colonies de St-Paulin-Dalibaire, St-Jean et St-Thomas-de-Cherbourg, St-Adelme et St-Octave-de-l'Avenir. Ces colons, établis pour la plupart sur des terrains de roches où l'agriculture ne pouvait être viable, se sont empressés d'abattre sans discernement, de telle sorte qu'ils ont vite déboisé complètement leurs lots. Comme si cela ne suffisait pas, Matane y a aussi effectué des coupes sévères, et même y ont eu accès des compagnies de la Baie-des-Chaleurs et de la vallée de la Matapédia.

Dans un article en anglais des années trente, les Russell avaient bien expliqué leur politique : « *The company looks forward to the future with optimism as they have timber limits capable of giving a perpetual lumber supply, with careful and selective operations, as it is their policy not to cut off more than the annual growth.* » Même pendant la crise des années trente, J.R.Co., quitte à se priver de fond de roulement, achetait les billots de tous les coins et affectait à cette tâche des mesureurs parcourant la région pour les achats.

Aujourd'hui, le gouvernement a permis de revenir à l'ancien système et on revoit à Cap-Chat des chargements de billes de huit à seize pieds se dirigeant à Matane. La limite, du moins ce qui en reste, a été concédée à Donohue et on voit mal où

même affirmé que le ministre avait menti. Voici leur démenti : « Dans le cas précis de l'est du Québec, la restructuration que nous souhaitions devait permettre une amélioration de l'information en Gaspésie. » Or l'information, c'est justement ce qu'on a coupé. Joël LeBigot, lors de sa campagne de Noël 1990 pour les moins bien nantis avait déclaré que ce qui manquait à la Gaspésie pour conserver son réseau d'information, c'était une campagne semblable de solidarité : engager les plus riches pour aider les plus démunis. Un observateur ironique a suggéré de recommencer l'expérience pour Radio Canada, soit engager une quête collective en sa faveur, pour remplacer les coupures drastiques du gouvernement fédéral.

Quand le ministre des Forêts, Albert Côté, déclare que la forêt est victime d'une erreur collective, il avoue au moins les erreurs des gouvernements précédents. Quand il parle d'une utilisation plus intelligente avec une machinerie moins lourde, espérons que ce ne soit pas qu'un vœu pieux. Avec les pressions de différents intervenants, écologistes et autres, les autorités devront agir et le plus tôt sera le mieux. On parle en 1992, d'adopter le système scandinave : coupes sélectives, petite machinerie, enlèvement de ce qui peut nuire au développement des arbres plus forts, etc. C'est le temps ou jamais de crier fort.

La petite province du Nouveau-Brunswick vient de donner presque un camouflet au Québec. Certaines compagnies forestières ont décidé, dans un but de conservation, de revenir à l'ancienne méthode, soit une coupe sélective et l'emploi de chevaux en forêt au lieu de ces *timber Jack* dévastateurs traînant parfois dix arbres à la fois, détruisant le fond du sol, creusant des ornières sur leur passage, abattant les jeunes pousses et laissant derrière eux une coulée vide de toute végétation.

On s'est trop longtemps préoccupé des besoins des pape-tières, fortes subventions et allocation des meilleurs territoires boisés. Le résultat, deux sont fermées et d'autres devront le faire pour pouvoir survivre. On sait que ces compagnies, au

Le cuisinier, le plus souvent une femme, devait composer ses menus avec peu de ressources : lard salé, fèves, pois, parfois un orignal abattu en cachette. On couchait sur un lit de branches d'épinette, gardant la majorité de ses vêtements à cause du froid. Le dimanche était occupé par le lavage des rippes, un repos bien mérité et souvent du braconnage pour améliorer les menus.

Les bûcherons se servaient de la hache et du St-Joseph — sorte de sciote avec des manchons de bois et un tendeur en corde ou en broche. Les heures de travail de sept heures le matin à six heures le soir se prolongeaient encore après le souper pour les bûcherons qui aiguisaient leurs outils et pour les conducteurs de chevaux qui nourrissaient et étrillaient leurs bêtes. On peut comprendre que les veillées étaient très courtes et que vers neuf heures, tout le monde dormait.

Le *jobber* devait ramasser les billots dispersés avec des chevaux qui les tiraient au bord de la rivière pour les empiler dans les *landings* — espaces aménagés en vue de la mesure et de la drave. Ces amoncellements devaient être ensuite mesurés, bille par bille, par des employés licenciés à cet effet. Il va sans dire, qu'aussitôt un *landing* terminé, on demandait la visite des mesureurs pour éviter de déneiger à la pelle ces piles de billots, car la neige s'accumulait rapidement avec le vent balayant l'espace vide de la rivière. Certains bûcherons avaient plus d'un tour dans leur sac. Ainsi pour camoufler un billot creux, on bouchait le trou avec une patate et on badiageonnait le bout avec de la neige. Certains coupaient la bille en pattes de cheval, i.e. en biais, essayant par là gagner un pouce au diamètre.

Avec la coupe sélective et une grosseur minimum exigée, le contracteur devait surveiller ses bûcherons, parce qu'un billot trop petit n'était ni compté ni payé.

Il faut mentionner que les repas du midi se prenaient le plus souvent en forêt, à cause de l'éloignement du camp. Les travailleurs, surtout les célibataires, passaient

plus forts. Avec le résultat suivant : on produit en Finlande deux fois plus avec deux fois moins de terrains, des arbres droits, de grande qualité et d'une grosseur contrôlée. En Suède, on parle même d'une production trois fois supérieure dans un espace trois fois moindre qu'au Québec.

On a ici au Québec un exemple de forêt conservée. À Mégantic, les Cliche plantent depuis trois générations des essences importées de Scandinavie sur des terrains achetés de colons, ayant laissé leur lot. Ces essences, c'est prouvé, ont une croissance plus rapide que les nôtres tout en leur ressemblant à tel point qu'il est difficile de différencier une épinette scandinave d'une canadienne. C'est d'ailleurs un ingénieur forestier scandinave qui a ébauché le projet de plantation et en a suivi les différentes étapes. On semait d'abord les graines à la volée, puis on transplantait les jeunes pousses pendant cinq ans en les changeant d'endroit, dans le but de leur donner la résistance pour survivre dans toutes les conditions. C'est un plaisir pour les yeux que de traverser ces plantations bien entretenues, et on doit commencer bientôt, si ce n'est pas encore fait, à retirer les profits de cet investissement à long terme.

On doit admirer ces gens prévoyants qui récoltent aujourd'hui des dividendes de leur amour de la forêt. Il faut seconder aussi les efforts de particuliers, tel Léonard Otis cultivateur-propriétaire de boisés, qui mènent depuis nombre d'années une campagne de sensibilisation pour la conservation de la forêt québécoise et prêchent par l'exemple. Otis souligne avec raison que la mort de la forêt signifie l'exode des populations.

Il faut espérer que le désir du nouveau ministre Albert Côté ne demeure pas un vœu pieux, et qu'on résiste au puissant lobbying des papetières ne recherchant que leur profit aux dépens des générations futures. Il faut aussi imposer la plantation de feuillus qui poussent quatre fois plus vite que les conifères, d'autant plus qu'une forêt mixte est plus à

Pour le bouleau c'était facilité par des coupes uniformes de quatre pieds de long. Pour le bois mou, avec les spécifications imposées, les bûcherons savaient sortir les meilleures longueurs d'un arbre abattu. La sciote leur servaient de guide pour établir les longueurs de billots à couper et c'était pour le bénéfice de tous : bûcherons, entrepreneurs et compagnies. Ce système a changé du tout au tout avec le rachat des limites par le gouvernement qui a imposé des coupes à blanc. Comme l'exploitant n'avait droit qu'à une demi-corde de pulpe par mille pieds, beaucoup de bois s'est perdu, certaines billes étant trop petites pour passer par la scierie.

Le sciage même était contrôlé pour un minimum de perte. Dès le début, la fabrication de lattes a permis d'employer les croûtes d'un minimum de quatre pieds ainsi que les retailles du refendage. Dix-huit hommes s'activaient dans cette section qui produisait de huit à neuf wagons par semaine pour les marchés canadiens et américains. Comme la planche plus courte que six pieds n'avait pas de débouché, on a trouvé un fabricant de caisses qui utilisait des longueurs de trois pieds et plus. C'est ainsi que le caboteur *Lancing* a transporté de pleines cargaisons de ce bois court pour Gravel de St-Romuald puis plus tard à Rimouski. Les blocs assez gros étaient vendus pour le chauffage des maisons, tous les autres restes, écorce, bran de scie, croûtes, servaient à améliorer les cours à bois et à en construire de nouvelles comme celle à même la rivière, un cauchemar pour les chevaux qui devaient y remonter des charges assez lourdes avec des *waguines* à roues de bois.

On a produit longtemps, pendant et après la guerre, des poteaux de téléphone en cèdre. Entreposés dans l'estuaire de la rivière, ces poteaux étaient assemblés en radeaux et acheminés par des remorqueurs au navire à l'ancre. Pour ce travail, on avait engagé des Amérindiens de Restigouche qui ne craignaient pas l'eau, au contraire des Gaspésiens si près de la mer. Ils en avaient une peur morbide, due peut-être aux nombreuses noyades et surtout parce que les parents défendaient expressément la nage aux enfants.

servir. On l'a vu dans l'utilisation des restes pour améliorer les cours à bois. On a vu Wellie Russell de Matane utiliser le premier remorqueur *Ronaele* pour monter à Matane une cargaison de croûtes de bouleau pour son usage. On sait qu'on prend bien soin d'un bien personnel et les Russell excellaient à prendre un soin jaloux de leur forêt, comme de toutes leurs propriétés.

Expédition

La première expédition de bois de fuseaux de J.R.Co. à J. & P. Coats d'Écosse eut lieu à l'automne 1878, à partir de Matane, emplacement de la première scierie. Comme Matane avait déjà un bout de jetée, les paquets de barreaux, embarqués sur des chaloupes, rejoignaient le voilier à l'ancre au large, et étaient transbordés. Le chargement était interdit par temps de pluie, car ce bois séché à l'air ne devait prendre aucune humidité. Les journées de gros temps, surtout à l'automne, empêchaient aussi toute manutention, le chargement du voilier pouvait durer un mois et plus. Par belle température, on employait tous les travailleurs disponibles, quitte à en avoir trois ou quatre fois trop, les anciens documents en font foi.

Le deuxième centre important s'édifia à Méchins où la rade naturelle facilitait les expéditions. On avait même construit un quai en face des installations de J.R.Co., qui servait au chargement de caboteurs. Même après l'établissement définitif de son centre d'affaires à Cap-Chat, J.R.Co. y a maintenu une cour à bois et des entrepôts couverts pour l'entreposage du bois de fuseau, une fois sec. À Méchins convergeaient les productions des moulins des alentours, ceux de la compagnie et ceux des particuliers. Le bouleau scié en barreaux l'hiver y

annuelles de bois de fuseau à J. & P. Coats. Ainsi la compagnie devait améliorer les transbordements terre-mer, et la construction de barges tirées par des remorqueurs a accéléré le processus. De la cour à bois au quai d'embarquement, les chevaux étaient utilisés pour tirer les *waguines* (wagons à quatre grandes roues de bois). C'est alors que se produisait une compétition entre les conducteurs voulant démontrer la valeur de leur bête respective. Ils pensaient sans doute qu'un plus grand nombre de navettes entre la cour et le quai leur donnerait une meilleure chance d'être réengagés pour la prochaine livraison. Malheur à celui qui était pris à se servir du fouet, les Russell étaient très sévères pour le mauvais traitement des animaux.

Dans les années trente à cinquante, chaque pièce devait être marquée du sigle J.R.Co. Pour ce travail on employait des jeunes au salaire de 0,05 dollars l'heure. À treize et quatorze ans, on a plus envie de jouer que de travailler. C'était un travail facile et on cherchait à se noircir l'un l'autre.

Enfin, la construction en 1947 d'un quai en eau profonde a considérablement abrégé le temps de chargement. Même les gros mauvais temps n'empêchaient plus les camions de continuer leur transport. On a déjà fait des livraisons combinées : bois de fuseau dans la cale et bois mou sur le pont qu'on appelait *déclose* (*deck load*).

L'arrimage était un métier et avait ses spécialistes, ce qui faisait grandement l'affaire des matelots, leur donnant plus de loisirs. Dans la cale, on visait à perdre le moins d'espace possible et on serrait avec des coins taillés sur place. Sur le pont un entrecroisement savant permettait au navire d'affronter l'océan sans risque. Il y avait d'autres experts arrimeurs pour le bois de pulpe. Ces gens connaissaient tellement leur métier qu'ils pouvaient prédire que tel cargo, pour plusieurs raisons comme une mauvaise gîte, ne réussirait pas la traversée en Europe.

En 1940, alors que plusieurs navires marchands avaient été coulés dans le golfe par des sous-marins allemands, on dut se résoudre à expédier par chemin de fer de Matane jusqu'à

qui n'a sûrement pas favorisé sa compétition avec Price Bros, par exemple, qui avait le chemin de fer à sa porte.

Politique et politiciens, que d'erreurs impardonnables. Et dire que ça ne s'améliore pas, loin de là !

Clientèle

J. & P. Coats a été l'acheteur de tout le bois de fuseaux de 1878 à 1954. Pendant toutes ces années, aucune réclamation de J. & P. Coats, preuve de l'efficacité des contrôles de qualité. Pour rencontrer les commandes annuelles de son client, J.R.Co. devait acheter la production de toutes les petites scieries sur une distance de près de cent milles. Par contre, la compagnie était responsable de la qualité et de la livraison. Chaque pièce de carré de bouleau passait entre les mains d'un inspecteur, lors de la mise en paquets. Pour les livraisons outre-mer, il n'était pas question de tricher sur la qualité. Pour le bois de fuseaux comme pour le bois mou, chaque paquet portait le sigle J.R.Co. à la peinture noire.

Le voilier *Lancing* prenait chaque année deux cargaisons de bois de fuseaux. Il est probable qu'avant 1920, on ait aussi livré du bois mou, ce qui aurait ouvert le marché anglais et permis ainsi la construction d'une grosse scierie en 1925. Le premier client canadien pour le bois de construction fut sans contredit Howe Lumber de Trois-Rivières, qui demeura client jusqu'à sa disparition due à la dépression des années trente.

C'est ainsi qu'en 1934, avec la disparition des acheteurs canadiens, un manque de disponibilités financières et un surplus dans les cours à bois, Jim décida de vendre en Angleterre une cargaison de quatre millions de pieds de bois mou au coût de 15 dollars le mille pieds, soit une somme de 60 000 dollars. C'était en-dessous du prix coûtant, mais cet argent a permis à

débardeurs et imposait sa loi sur le déchargement. Pas de *bakchich*, pas de livraison. En une autre occasion, le navire *Dagmar* déjà en partie chargé, à cause d'un manque de surveillance de l'équipage, a cassé ses amarres et s'est défoncé sur le rivage. Le cargo retourna en cale sèche pour réparation, l'acheteur refusa la commande à cause du délai de livraison. J.R.Co. a dû tout reprendre ce bois et en changer les dimensions pour écouler le stock scié selon des mesures spéciales pour le client d'origine.

Comme il était facile à Jim de se faire des amis et de les conserver, son travail de vente lui était naturel et il ne s'absentait d'aucune transaction. Il recevait souvent les acheteurs américains qui se plaisaient à venir à Cap-Chat, connaissant l'accueil chaleureux de Jim. On peut citer parmi les plus assidus : Shepard, Morse Ltd et Sam Hager de Boston, J.M. Davis de Grand Rapids, Michigan.

Rivière Cap-Chat

Rivière Cap-Chat

La rivière prend sa source au lac Cap-Chat et descend vers le fleuve sur une distance d'une trentaine de milles avec trente-cinq fosses à saumon disséminées sur toute sa longueur. Son principal affluent, la Petite-Rivière, s'y jette aux Grands-Fonds à trois milles du village et fut longtemps un centre de coupe de bois avec des scieries qui s'y sont installées. Des saumons y sont parfois remontés lors de grosses crues, quand la rivière avait un plus fort débit. Cependant la Grande-Rivière, avec ses nombreux affluents, est demeurée depuis le début le centre de toutes les activités : coupe, flottage, un nombre imposant de moulins y ont opéré au cours des ans, avant et même après l'installation définitive de J.R.Co. au village.

Tous ces embranchements ont servi de plusieurs façons, les plus importants pour le flottage et les secondaires pour le transport des billots sur la glace, vers les *landings* sur la rivière. Sur certains on avait érigé des barrages servant à la fois à la drave et à la régularisation de la crue printanière. Tous les moulins installés en forêt l'ont été le long de ces cours d'eau qui ont approvisionné les bouilloires à vapeur. On peut supposer que les principaux affluents portaient les noms de Casset, Primor, Nector, Isabelle, Membrooke, Branche-de-l'Est, tandis qu'on appelait ruisseaux les moins importants : Côté, Landry, Hamilton, Ouelet, etc. Pour nous qui étions jeunes, ces noms comme ceux de Primor et Nector nous semblaient des fleuves alors que les appellations de ruisseaux nous laissaient indifférents, alors que ces affluents étaient à peu près tous de la même taille.

Dans les années vingt, une randonnée à la Pineault était une expédition et il fallait y consacrer la journée : une route à peine tracée qui montait inlassablement et où il fallait enjamber les congères. Rares les femmes d'employés qui s'y rendaient, c'était alors l'occasion d'améliorer le menu pour ces

faisant disparaître une attraction majeure. Vers 1920, on dravait le bouleau avant les billots de résineux par un canal spécial, dit canal à bouleau. On raconte que c'était tout un spectacle que de regarder cet amoncellement de cinq mille cordes de bouleau.

J.R.Co. avait construit certains barrages (*dams*) sur des affluents comme le Casset et la Isabelle, pour servir à l'approvisionnement des scieries installées sur place et régulariser le débit d'eau en vue du flottage. Mais les digues principales furent érigées aux Petits-Fonds (deux) et près du moulin (une) pour constituer un étang servant de réservoir à billots. Des deux barrages servant d'arrêt aux Petits-Fonds, l'un s'ouvrait pour amener les billes à l'étang par le canal creusé à cette fin. On appelait *empellement*, la digue construite en bas de l'étang parce qu'elle avait, à sa base, une pelle qu'on ouvrait à marée haute pour favoriser le passage du saumon. C'était un rendez-vous des curieux qui s'amusaient à voir sauter le saumon par-dessus cette digue et encourageaient les rares pêcheurs sportifs qui avaient le droit d'y lancer leur ligne. C'est dans cet étang qu'on *bardoisait* les billots. *Bardoiser*, c'était empiler les billots l'un à côté de l'autre en croisant les rangs, le deuxième rang enfonçant le premier et ainsi de suite.

Plus tard, la rivière a été aussi redressée dans la partie est pour relever le niveau des eaux et favoriser l'arrivée des billes à l'étang. On voit encore son ancien lit, soit la coulée qui remonte près de la route conduisant au village de l'Anse. On avait aménagé là un barrage avec les restes du moulin, croûtes, bran de scie, écorces, etc., barrage si résistant qu'on a dû le démanteler avec des bulldozers cinquante ans plus tard.

La compagnie a longtemps payé des indemnités aux gens des Fonds pour les dommages supposément dus au flottage du bois, mais quand les demandes sont devenues exagérées, elle a cessé de le faire à la suite de procès où le juge a statué que la crue inévitable en était la seule cause. Quand on songe que, avant le redressement de la rivière, ces terrains n'étaient même pas accessibles, on peut considérer qu'il y avait abus

Pour revenir à la rivière, son débit baisse graduellement ce qui n'est pas pour faciliter la remontée du saumon. Plusieurs avancent que le soleil mange l'eau en ce sens que le déboisement des rives limite l'ombre sur les berges. D'autres assurent qu'une chasse exagérée des castors enlève les bassins naturels, ce qui est loin d'être prouvé. De toute façon, comme pour les autres rivières la Cap-Chat ne peut que perdre du débit de plus en plus avec les déboisements à blanc.

Et quand le saumon n'aura plus de passage pour remonter pour le frai ?!!

Drave

La drave, flottage du bois, était la période la plus joyeuse du long processus de la fabrication de bois de construction. Comme elle avait lieu au printemps, fin avril et début mai, le renouveau se faisait sentir par un surplus de farces plus farfelues les unes que les autres.

On profitait des heures de clarté plus longues, ce qui représentait un travail de six heures le matin à huit heures le soir pour bénéficier au maximum de la crue des eaux. Les nombreux camps de bûcherons disséminés tout le long de la rivière servaient à la cuisine et à l'hébergement. On commençait la drave à la tête de la rivière pour descendre graduellement, tandis que d'autres équipes surveillaient les embâcles. À mesure de l'avance quelques hommes, dont le cuisinier, devaient préparer le prochain campement. On dut parfois traverser un poêle sur une embarcation, alors qu'on disait que la rivière était ronde. Il faut admirer l'adresse et le cran de ces apprentis marins devant réaliser des prodiges pour organiser le prochain gîte. C'est au cours d'une traversée que messieurs Keable et Baptiste Émond sont tombés à l'eau. Ce dernier dit

Pour accumuler l'eau nécessaire au flottage jusqu'au moulin quand besoin était, on avait érigé deux barrages suivis d'un canal menant directement à l'étang. Cet endroit, qu'on appelait *boom*, peut-être à cause du grondement des eaux, était un lieu de prédilection pour les pique-niques et les baignades, car l'eau y était plus chaude qu'au fleuve. On peut imaginer que certains s'y rendaient pour jouir de la tranquillité.

Aujourd'hui les barrages sont démolis, le canal et l'étang remplis. C'est avec nostalgie qu'on revoit ces installations qui offraient un décor sympathique aux visiteurs qu'on se plaisait à y amener.

La drave, le moyen de transport le moins dispendieux, assurait au moulin un approvisionnement régulier de billots, sans perte de temps ; alors que le charroi par camions, à la merci de la pluie qui défonce les routes et du bris des machines, ne suffisait pas à fournir. D'où de nombreux arrêts par manque de billes. Au cours d'un de ces arrêts, alors qu'on entreprit une réparation au monte-billots, on a dû couper un boulon au chalumeau et le morceau est retombé sur un des boyaux de gaz. De là explosion, et un embrasement se propagea si rapidement que les quelques travailleurs sur place ont dû leur salut à une fuite précipitée.

Faut-il regretter le temps où l'automatisation n'avait pas envahi l'industrie et chassé une partie des ouvriers ?

Saumon

La rivière Cap-Chat a été longtemps un paradis pour la pêche au saumon. On sait qu'avant sa découverte par Champlain en 1608, quelques familles d'Amérindiens s'étaient établies à son entrée, à cause de l'abondance du poisson. Dès l'arrivée des premiers colons en 1812, on peut présumer

La coutume du saumon au menu de la St-Jean-Baptiste tend à disparaître, à cause de sa rareté et du prix prohibitif. Il faut se rabattre sur le saumon d'élevage, qui n'a pas la finesse de goût de celui de l'Atlantique. Heureux celui qui peut trouver le saumon importé de Scandinavie, qui ressemble sensiblement à celui de la rivière Cap-Chat en apparence et au goût.

L'année 1990 a connu une autre tentative de repeuplement du saumon, et déjà les biologistes crient victoire comme ils avaient fait pour les autres essais. Dans un article de *La Presse* du 18 mai 1991, intitulé *La remise à l'eau des gros a été un succès sur la Cap-Chat*, on se félicite de la réussite du rejet à l'eau des gros géniteurs et on finit par avouer que « avec la fermeture de la rivière, on condamnait un peu la rivière à l'oubli. En réalité sans la présence embarrassante de pêcheurs sportifs, la Cap-Chat était à la merci des braconniers ». Regret un peu tardif, car ces mêmes pêcheurs sportifs avaient averti le gouvernement de ce risque de braconnage.

Il reste cependant une épine d'importance à ce projet de remettre les gros à l'eau. Le ministère continue à appliquer le principe que les poissons remis vivants à l'eau doivent être inscrits dans la limite quotidienne. Pourtant il ne faut pas être prophète pour savoir que cette mesure n'est pas applicable. La surveillance sur les vingt milles de pêche et les trente-cinq fosses ne peut être complète, et un pêcheur peut être tenté de garder un gros quand il sait qu'il s'agit d'une perte de quota s'il le rejette à l'eau.

Comme pour les limites à bois, on aurait dû prendre l'exemple de la Scandinavie qui a passé l'étape des expériences et a fait de la pêche au saumon une industrie de plus en plus lucrative. Comble du camouflet, elle en vend même au Québec.

Les pêcheurs de saumon ont tous leurs histoires plus invraisemblables les unes que les autres. Ainsi, pour expliquer la densité du poisson dans la rivière, certains loustics assurent avec le plus grand sérieux que les fosses étaient tellement remplies que des saumons devaient marcher sur le sable de la

rapidement en une profonde amitié entre les deux. Tout les rapprochait : une générosité sans borne, un attachement à leurs employés, un respect des autorités, de la religion et de ses ministres. Jim agit comme gérant de 1936 à 1966, alors que McLaughin abandonna ses droits sur la rivière et laissa sa propriété à Jim qui la vendit plus tard à Verreault Navigation de Méchins.

McLaughin a injecté beaucoup d'argent à Cap-Chat, et Georges Tremblay, son officier payeur, déclare qu'il employait tous les gens des Grands-Fonds. Les nombreux cadeaux distribués à son arrivée, à son départ et à Noël ont laissé des souvenirs impérissables aux gens : ses employés et les nombreux autres qui ont bénéficié de ses faveurs. Un cadeau de 20 dollars vers 1940 était sûrement apprécié.

L'arrivée de McLaughin était tout un événement en soi. Venu d'Oshawa dans son train particulier jusqu'à Mont-Joli où son chauffeur l'attendait, il consacrait sa première visite à son copain Jim. Jim se chargeait de la distribution aux diverses autorités des fleurs coupées le matin même dans les serres d'Oshawa. Dans le cours de l'été, les nombreuses visites de McLaughin au bureau de Jim renforçaient cette amitié. Certains commis racontent qu'ils s'entendaient tous deux comme larrons en foire, à preuve les rires qui fusaient du bureau.

Alors que Jim célébrait avec éclat la St-Jean-Baptiste, McLaughin fêtait lui la Confédération. Tant qu'il est demeuré aux Grands-Fonds, tous étaient invités. Distribution de bonbons et cadeaux, jeux, danses, le tout se terminait par un feu d'artifice. On peut imaginer que les plus âgés avaient droit à quelque boisson.

Dès son arrivée, McLaughin réservait ses premiers saumons aux autorités, puis les invitait à sa résidence pour un souper et une soirée. On sait que certains invités repartaient dans un état plutôt chancelant. On connaît son respect pour la religion, même protestant, il suivait les préceptes catholiques : maigre le vendredi et pas question de pêche le dimanche.

il remontait en automobile le long de la rivière, il déclare à McLaughin qui l'accompagnait : « *Small river, small fish* ». Le lendemain McLaughin le confie aux mains de sa meilleure équipe de guides et surveille de loin la pêche. Le premier saumon remonté par C.D. Howe pesait trente-neuf livres et trois quarts. Alors McLaughin de lui crier : « *Small river big fish* ». La récolte de C.D. Howe pour cette première journée fut de deux autres poissons dont un de trente-six livres. Plus tard, Howe s'est sûrement souvenu de la *small river* quand, après la guerre, malgré les restrictions sur le cuivre, il accorda le fil électrique nécessaire pour la construction du réseau Métis — Ste-Anne-des-Monts.

Pendant cette période, on rejetait à l'eau les saumons d'une dizaine de livres pour garder les plus gros. Aujourd'hui on ne permet que la prise de grils pas plus longs que vingt-quatre pouces, sous prétexte de garder les gros reproducteurs. Quelle mesure est la plus sage, garder les gros qui finiront leurs jours lors de cette remontée ou permettre aux grils de revenir encore y semer leur laitance ?

La maison St-Pierre

En septembre 1928, la maison d'Arthur St-Pierre, petit-fils de Prudent Petit dit St-Pierre, est incendiée dans la nuit. La famille St-Pierre, voisine de la maison Pelletier où habitaient au cours de l'été McLaughin et son associé du temps, le docteur Fraser, comptait déjà, en plus du père, plusieurs fils au service de McLaughin. Plus tard douze garçons y ont travaillé en même temps, soit huit dans les canots et quatre comme surveillants ou pêcheurs pour le compte de leur patron.

Or, McLaughin et son associé sont venus pendant cinq ans à l'automne faire la chasse à Cap-Chat, préférant par la suite

s'imaginer qu'avec dix-huit enfants vivants dont quinze garçons, ce vernissage annuel devenait nécessaire. Il serait difficile d'évaluer le coût d'une telle résidence aujourd'hui. On avait dû faire venir le bois de plancher de Québec par bateau, au prix de 86 dollars le m.p.m.p. et le bois de Colombie à 33 dollars le m.p.m.p.

Il faut souligner que McLaughin ne s'était pas trompé en accordant une telle confiance aux St-Pierre, qui le lui ont bien rendu et qui lui vouent d'ailleurs admiration et estime. Napoléon était employé à l'année longue pour surveiller les intérêts de McLaughin et faire effectuer les travaux nécessaires. Les autres fils travaillaient à la pêche pendant l'été et retrouvaient par la suite leur emploi à la J.R.Co. Ils ont toujours servi avec fidélité et honnêteté, au contraire d'autres employés payés par McLaughin, qui en profitaient pour soustraire des saumons et les revendre à leur profit.

Lionel St-Pierre, le propriétaire actuel, déclare à qui veut l'entendre qu'on vivait beaucoup mieux et plus heureux avec les salaires du temps, même si ce n'était qu'un dollar par jour. Âgé de quatre-vingts ans, Lionel demeure très actif. L'été, il s'occupe du jardin, du verger et de la pelouse. L'hiver, il fait le pelletage de la neige des toitures et des abords.

Les St-Pierre sont un parfait exemple des gens de Cap-Chat, travailleurs et honnêtes. Le petit Arthur, père de dix-huit enfants dont quinze garçons, des colosses pour la plupart, a réussi à faire bien vivre cette smala. On doit lui rendre un hommage particulier.

Un trait que les St-Pierre ignorent probablement. Appelés à l'origine Petit, ils étaient des descendants de huguenots français venus en Nouvelle-France. Le régime français les avait obligé à s'établir le plus loin possible de Québec. D'où leur installation le long du Saint-Laurent en aval de Québec où ils proliférèrent et oublièrent vite les chicanes de religion. Ces huguenots calvinistes s'étaient probablement expatriés pour fuir la répression et les sévices des catholiques conventionnels. L'histoire rapporte qu'ils ont, à l'instar des Écossais, fait

Familles de Cap-Chat et quelques types

Les Roy

Les Roy ont contribué pour beaucoup au développement de Cap-Chat. Ils en ont été les premiers dirigeants, occupant les fonctions principales du village. Delphis Miville, le médecin des pauvres, les avait bien définis en disant qu'ils étaient « d'essence divine », en ce sens que toutes les terres leur avaient appartenu à un moment ou l'autre, et qu'ils avaient détenu toutes les charges administratives.

Le premier habitant permanent, Louis Roy, possédait cinq cents arpents de terre à l'embouchure de la rivière. Parmi les six familles recensées en 1835, il y avait un Roy. Par la suite, ils se sont établis aux Grands-Fonds avec encore beaucoup de terrain. Vers 1850, c'est sur leur territoire que Price a opéré une scierie dont Théodore Lamontagne était le gérant. Celui-ci fut le père d'Émile Lamontagne, le gros industriel de Ste-Anne-des-Monts. Émile fut lui-même père de Blanche Lamontagne, la première poète née en Gaspésie, et qui en a chanté les beautés. Après l'incendie du moulin, Théodore Lamontagne marié à Angélique Roy, décide d'établir le commerce de poisson avec Québec, pour en rapporter les denrées et autres articles qu'il vendait aux habitants. À la suite d'un revers de fortune dû aux naufrages de ses voiliers, il cède à Jean-Baptiste Roy ses immenses terrains ainsi que ses édifices : résidence, magasin, entrepôt, etc. Ce territoire faisait partie de la seigneurie accordée en 1687 à Denis Riverin dont la M.R.C., regroupement des municipalités, porte le nom. C'est ainsi que par succession, Louis Roy, fils de Jean-Baptiste, hérita d'un domaine couvrant une distance d'un mille de long dans l'anse et de la très grande partie du village, qui inclue le bas de la côte où se sont construites les premières scieries. On a vu que les Roy s'étaient déjà installés aux Grands-Fonds. Le docteur Miville avait raison de les considérer d'essence divine.

En 1864, parmi les francs tenanciers demandant l'érection canonique, on décompte dix familles Roy, près du quart des

pendant la crise, la ferme expérimentale des Grands-Fonds payait ses employés en effet, et que certains maraudeurs du verger étaient accueillis à coup de fusil. Cette ferme avait obtenu en 1912 le diplôme du mérite agricole, et cette famille Roy est à l'origine de la fameuse allée des érables.

Au village, les Roy constituaient l'aristocratie : Gustave avec sa beurrerie qui lui permit l'instruction supérieure de ses enfants ; Olivier, le juge de paix, qui détenait les terrains de l'agrandissement futur du village ; Télésphore, qui gardait le dépôt des boissons alcooliques en même temps qu'il était écrivain public ; Eudore, établi plus à l'ouest qui jouissait lui aussi de grands terrains. L'église ainsi que ce qu'on nomme le centre-ville (sur la pancarte à l'entrée du village) faisaient aussi partie du territoire des Roy.

Plusieurs se sont illustrés dans les professions libérales. Dans la magistrature on peut signaler Jean-Marc et Roch, fils de Sasseville, l'ancien député. Mais c'est surtout en médecine qu'ils se sont le plus signalés. On peut mentionner Gustave, fils de Gustave, qui, établi à Mont-Laurier, a agi comme un promoteur extraordinaire pour sa ville : usine de contre-plaqué, scierie, compagnie d'aviation, etc. En tant que député, Mont-Laurier lui doit la construction de son hôpital. Un de ses frères, Clovis, était aussi médecin, et au moins deux de ses sœurs infirmières. Cette tradition s'est maintenue chez les petits-enfants de Gustave. Deux filles de Jean-François sont médecins elles aussi. Sasseville Roy, en plus d'avoir un fils médecin, Philippe, avait aussi deux petits-fils dans cette même profession, soit les fils de Roch. Il y en a beaucoup d'autres, fils de Télésphore ou originaire des Grands-Fonds.

Il serait curieux de relever tous les Roy qui ont servi comme maires. On peut citer Louis, père et fils, qui se sont distingués lors des naufrages, comme on l'a vu dans le chapitre : Flibustiers. Les Roy ont donc contribué pour beaucoup au développement de Cap-Chat. Il faudrait peut-être mentionner aussi la famille de Roy, les pêcheurs. Ceux-ci ont une mentalité toute différente, une conception de vie bon enfant délivré

certaines frasques et surtout les tours pendables qu'il jouait aux curés et aux ménagères lors des visites paroissiales. Edgar avait un mot drôle pour chaque situation. On raconte qu'à la cathédrale de Gaspé, lors de la présentation du Père Latour, premier supérieur des Clercs de Saint-Viateur au séminaire de Gaspé, il avait décrit la scène avec un humour particulier. Comme le père Latour, chanoine honoraire du diocèse de Joliette, affichant une majesté papale s'avancait devant l'évêque, Edgar avait eu cette réflexion : « On dirait le *Queen Elisabeth* entrant dans le port de New York. » Lors d'une réunion à l'évêché, comme Sasseville Roy, député fédéral du temps, faisait l'éloge de Mgr Caron, curé de Cap-Chat, Edgar avait répliqué tout de go : « Un homme si intelligent et pourtant si bête en politique. » On se souvient que le père de Mgr Caron avait été député libéral à la législature de Québec.

Un autre frère, Alphonse, ne manquait pas lui non plus d'humour. Longtemps curé d'une paroisse de la Baie-des-Chaleurs, ses paroissiens citent encore les drôleries qu'il glissait dans ses sermons. Ses visites aux malades étaient les meilleurs remèdes tant il savait consoler tout en amusant.

En recevant deux de ses camarades de classe de Cap-Chat qu'il n'avait pas revu depuis des années, Alphonse leur déclare tout à coup : « Je vais faire descendre ma p... et vous la présenter. » Inutile de dire que cette déclaration a jeté un froid, les invités ne sachant s'ils devaient en rire ou s'en aller. Alors descend de l'étage sa sœur Eugénie, religieuse fille de Jésus. L'atmosphère est revenue à la rigolade avec Alphonse qui avait toujours une histoire drôle à raconter.

Une autre sœur Miville, Liza, mariée à Cap-Chat était obèse, mais se moquait ouvertement de sa grosseur. Dans ses rares sorties au cercle des fermières par exemple, c'est elle qui faisait le show, selon l'expression courante. Comme elle se rendait très lentement à pied pour la visite de l'évêque, Mgr Ross à la vue de celle-ci dit à Edgar : « Cette grosse-là n'arrivera jamais à temps pour la cérémonie », et de rajouter quelques traits mordants sur les gens qui n'arrêtent pas de

l'alcool des îles St-Pierre et Miquelon abondait dans la région, on lui présentait un plein verre d'alcool pur. Il se tenait alors près de la pompe à eau manuelle et réduisait au fur et à mesure.

Delphis aimait rencontrer les gens et à ses rares temps libres, il venait dans un commerce, aussitôt, on se rassemblait autour de lui. C'était alors un vrai festival du rire. Jim se faisait une joie de l'accueillir à son bureau et on peut s'imaginer les rigolades. Souvent Jim, voulant oublier ses soucis, convoquait Delphis et celui-ci arrivait *illico* avec son bagage d'anecdotes et de drôleries. À la suite de la mort de deux supposés millionnaires, Delphis déclara à Jim avec un sérieux imperturbable : « Il faut nous surveiller Jim, notre tour s'en vient », lui qui vivait au jour le jour savait aussi se moquer de lui-même.

À son arrivée à Cap-Chat, il demeurait dans une petite maison voisine du magasin de Léopold Pelletier. Pour montrer combien cette résidence était froide, il racontait que son plaisir était de s'asseoir dans la cave près du réservoir à l'huile et de regarder baisser l'aiguille de l'indicateur du niveau.

À sa mort, à soixante-trois ans, il avait 80 000 dollars de crédit, alors que, selon son épouse, il n'en avait enregistré que la moitié. Après son décès, le plus bel éloge vint de sa femme qui n'avait jamais pu se payer de luxe et dont la famille, les Côté, avait dû souvent aider : « J'ai mené la plus heureuse qui soit avec Delphis qui avait toujours le mot drôle pour m'égayé et était toujours d'humeur exubérante. »

Michel Lemieux

Cet homme a exercé à peu près tous les métiers, excellent en tout. D'abord navigateur et homme à tout faire sur un voilier avec moteur, il faisait tout à la fois, homme de roue,

Johnie Russell aimaient sa compagnie. C'était le seul qui pouvait dérider Mollie par ses facéties. Mollie la plus jeune des Russell avait sûrement été gâtée et était demeurée soupe au lait. Michel savait jouer avec toutes les gammes du caractère de Mollie pour finir par la faire rigoler.

Parlant de générosité, Michel en était aussi. Pas un quêteux à qui il refuse un repas ou un coucher, à condition expresse de ne pas avoir de poux. Il obligeait ceux qui en avaient à s'acheter des vêtements de rechange chez Léopold Pelletier, le marchand du bout. Rechange qu'ils devaient endosser dans une remise à l'extérieur. On lavait le linge du bonhomme et on le faisait coucher sur le banc du quêteux.

Samuel Côté

Marin d'expérience, personnage truculent sans pareil, hâbleur de la meilleure espèce et raconteur imagé d'aventures, Samuel, dit Toune, savait intéresser son auditoire à tel point qu'on lui en redemandait, même si on savait hériter d'une fable ou d'une histoire invraisemblable. Il racontait le fait personnel comme véridique, et quand on sait qu'un marin a une femme dans tous les ports, l'événement est vraisemblable. Revenant d'un long séjour de navigation au cours duquel il avait attrapé une *chaude-pisse* — un extra selon son expression — le soir en se couchant, il rabat très fortement un châssis à glissoire. Il se mit alors à geindre et à implorer tous les saints en disant que son organe en avait pris un sérieux coup. Et c'est ainsi que madame Toune a été privée de relations conjugales lors de cette visite.

Samuel était capitaine sur un caboteur qui faisait la navette sur la Côte-Nord, tout en trafiquant de l'alcool pour arrondir les profits. Or, un de ses fils était capitaine lui aussi,

Jos Boucher

Jos W. Boucher est venu à Cap-Chat en 1917 comme ouvrier pour la construction de l'église. Il n'avait alors que dix-neuf ans et comme il était susceptible d'être appelé dans l'armée étant classe « A », il a pensé qu'il serait plus à l'abri à Cap-Chat. Marié à Amanda Roy fille de Charles Roy, dit le Sourd, il y est demeuré par la suite et a participé au développement de Cap-Chat. On ne compte plus les édifices qu'il a construits.

Il était maître d'œuvre lors de la reconstruction de la maison St-Pierre dont il est question dans cet ouvrage. Avoir réussi à compléter cette vaste résidence dans un peu plus de deux mois avec les moyens limités de l'époque est déjà tout un exploit. Cette maison fait l'orgueil de ses habitants et est demeurée dans toute sa splendeur, au contraire d'autres belles habitations transformées pour le pire. On lui doit aussi la magnifique résidence de Jim Russell reconstruite en peu de temps après l'incendie qui avait dévasté la première, probablement édiflée par lui aussi. Rebâtie un peu sur les mêmes bases, cette demeure vient d'être rachetée par un monsieur Lamarche, qui saura sûrement lui conserver son éclat.

Il consacra l'hiver 1937-1938 à l'érection du dernier moulin à l'estuaire de la rivière, moulin qui servait l'hiver au sciage du bois de fuseau et était utilisé l'été, après quelques transformations, pour le rabotage du bois mou. Une série de convoyeurs amenait les pièces usinées directement au bateau ou au camion.

On lui a confié beaucoup de travaux de précision et il s'est révélé le gars patient qui étudie longuement un problème que les experts n'ont pu résoudre. Ainsi la J.R.Co. lui a soumis certaines énigmes qu'il a fini par régler avec sa minutie habituelle.

Après la mort de son beau-frère Charles Roy, il s'est beaucoup impliqué dans les transactions des terrains que la famille

santé, s'activant à son dépanneur et entretenant son jardin et son verger.

Arthur était un fournisseur attitré de J.R.Co., autant pour le bois de fuseau, le bois mou et le bardeau de cèdre. Ses démêlés avec Louis pour différentes raisons, le conduisaient toujours au bureau de Jim où tout s'arrangeait pour le mieux. Une aventure connue, qu'il raconte toujours avec plaisir, est celle du bois de chauffage disparu, bois appartenant à J.R.Co. Arthur en avait acheté dix cordes sur les trente cordes entrecroisées le long de la route de la rivière, cordes qu'il avait fait livrer au couvent. Lors d'un voyage d'inspection, Jim et Louis constatent la disparition de plusieurs cordes supplémentaires. Ils arrêtent chez Arthur, et Louis était prêt à accuser Arthur de ce vol. À bout d'arguments, pour se défendre, Arthur déclare qu'il a vu passer ce bois devant chez lui et sur l'insistance de Louis finit par déclarer que le voleur était un proche parent de Louis. Jim qui assistait à l'enquête, eut un immense éclat de rire. Inutile de dire que le voleur n'a pas été inquiété.

Samuel Roy

Samuel est une figure légendaire à Cap-Chat et les journalistes qui y enquêtent finissent toujours par lui accorder une place dans leurs reportages, à tel point qu'il faut se demander s'il ne recherche pas la publicité. Il fut d'abord barbier-coiffeur, puis violoneux, facteur de violons, pêcheur de morues à l'occasion, fabricant de mouches artificielles et surtout un peu menteur à ses heures.

Quand un client s'intéressait à ses propos lors d'une coupe de cheveux, le temps ne le pressait pas et il pouvait y employer une heure, se balançant en avant de lui, les ciseaux d'une main et le peigne de l'autre. Certains plaisantins prenaient plaisir à

cabouron (coteau) où il a une vue superbe vers l'est. On y voit de beaucoup plus près le mont Logan avec les installations du dessus. Vers l'est, on aperçoit l'église de St-Joachim-de-Tourelle à une vingtaine de milles.

Il se dit célibataire. Faut-il croire ce loustic qui se vante de ses nombreuses conquêtes féminines et qui vit seul comme un ermite ? Bien que la boisson lui soit défendue, il aime recevoir ses amis et les accompagner pour un verre. Il a toujours un petit dix onces, comme il dit, mais il sort une cruche de gin de sa réserve. Il est demeuré primesautier, très volubile et sait raconter le moindre événement en faisant ressortir la partie comique.

Il raconte que lors d'une de ses dernières virées, il a choisi son cercueil et payé ses frais funéraires. « Il m'aurait coûté moins cher, dit-il, de me faire bâtir une dalle qui m'aurait descendu directement au cimetière où je serais arrivé assez vite qu'on n'aurait pas eu besoin de creuser une fosse. » C'est vrai que du haut du *cabouron* où il demeure, il y serait arrivé *presto*.

Longue-vie Adrien !

Félix Roy

On l'a plus connu sous le nom de Félix à Taber, probablement à cause de son père Albert. Lui-même s'appelait La Félix. Il est actuellement au centre d'accueil et il insiste pour qu'on le nomme *Monsieur Félix Roy*.

Nombre de visiteurs à l'ancien quai l'ont bien connu, car il n'avait pas son pareil pour se faire donner une bière. Il agissait comme commissionnaire et se promenait du quai au magasin de madame Brisson, les poches emplies de bouteilles vides à l'aller et pleines au retour. Personne n'a pu lui

la trogne noircie de Félix, malgré les nombreuses bières qu'il ingurgitait.

Espérons que Félix jouisse longtemps encore d'une vieillesse heureuse. Il est maintenant bien vêtu, mange à sa faim, a abandonné la bière et on peut maintenant l'appeler *Monsieur Félix Roy*.

Jos Fontaine

Connu tout le long de la côte nord gaspésienne sous le nom de Jos Fontaine, il s'appelait en réalité Lafontaine et habitait voisin du presbytère, donc une des premières maisons du village.

Commencé avant 1900, son travail de charretier s'est poursuivi de longues années, si l'on considère qu'il faisait encore ce métier vers 1940. C'était le conducteur par excellence, toujours disponible, avec le cheval le plus rapide et les capots-pelisses (dont un en chat sauvage et un en opossum) qu'il fournissait à ses passagers. Ses clients lui conservaient leur fidélité, et on verra des habitués comme Mgr Caron et François Keable retarder un voyage pour s'assurer ses services. Aucune température ne le rebutait. On le verra, dans les urgences, affronter les pires tempêtes avec une sérénité qui rassurait les voyageurs. Une ancienne photo le montre : barbe blanche, trapu, les pieds bien campés, l'air d'un homme réaliste qui sait ce qu'il veut et où il va.

Même s'il passait presque tout son temps sur la route, il aimait avoir une femme à la maison, d'où ses trois épouses successives. La première, une dame Gendron qui a donné naissance à Samuel (Sam) Lafontaine, le gros industriel de Matane. La seconde, Marie Lepage, fut mère de plusieurs enfants dont Joseph, Imelda, Juliette, Édouardina et Alphonsine

Jim Russell, un vrai Québécois

Se rendre un peu utile, c'est mettre une voile à son bateau.
Alors, plus vite on va et plus tout va bien.

Dottoressa Elisabeth Moon

En parlant de James Gordon Russell, nous utilisons le nom de Jim, c'est le terme qu'on emploie aujourd'hui en parlant de lui comme d'un oncle préféré ou d'un frère très proche. Certains, les plus âgés, le nomment toujours Monsieur Russell, c'est ainsi qu'ils l'appelaient en parlant entre eux de leur patron. Qu'on n'y voit pas un manque de respect, mais plutôt une marque d'affection pour cet homme qui a tant fait pour Cap-Chat et la région.

Jim et Anne

On voit rarement un couple aussi disparate que ces deux-là. Autant Anne était réservée, peut-être à cause de sa timidité, autant Jim était exubérant et heureux de dialoguer avec les gens de toutes conditions. Autant Jim aimait les rencontres et les multipliait, autant Anne fuyait toutes les réunions et n'avait que très peu d'amies.

La mère de Jim, Gertrude Gordon, après une opération subie à Montréal, avait ramené à Cap-Chat son infirmière, Anne Steward. C'est ainsi que les deux se sont rencontrés. Anne, jolie femme, avait immédiatement plu à Jim et une idylle était née. On croyait même qu'ils s'épouseraient à Cap-Chat, mais Anne retourna à Montréal sans qu'il soit question de mariage. Par la suite, Jim, lors d'un voyage d'affaires à Montréal, adresse ce télégramme à ses parents : « *Just married* », signé Anne et Jim. Inutile de dire que la famille n'était pas très heureuse de cette situation, c'est ce qui explique le froid entre Anne et les membres de sa belle-famille. Il a fallu la mort de Jim en 1981 pour que des liens plus étroits s'établissent entre elle et Mollie, sœur de Jim. Quand on connaît l'esprit d'union de cette famille, plusieurs ont dû en souffrir, Jim le premier.

gêne l'empêchait de prolonger la rencontre ou même d'ajouter un mot, mais ce simple geste prouvait sa compassion pour les malheurs d'autrui et en ce sens, elle avait adopté la mentalité des Russell. Un ancien vicaire de Cap-Chat, ayant obtenu une petite cure dans un village éloigné, avait reçu la visite d'Anne qui, après lui avoir donné le bonjour, avait fait le tour de l'installation était reparti sans ajouter un mot. Elle voulait sûrement constater les manques pour y suppléer par la suite, et c'est ce qu'elle fit.

Anne est morte en 1988, sept ans après Jim, elle repose à ses côtés dans un cimetière de Métis. Les funérailles ont eu lieu à l'église catholique de Cap-Chat.

Jim l'administrateur

Tous les Russell, à commencer par le fondateur James, ont toujours joui d'une excellente renommée d'organisateur et d'administrateur. James s'était fait construire des machines spécialement adaptées au sciage du bois de fuseau. Il avait même ouvert un magasin à Matane, où il faisait crédit à ses employés. Il avait fait prospérer la compagnie pendant trente ans avec la collaboration de ses deux fils, Wellie et Johnie.

Wellie à Matane était le grand patron, alors que Johnie à Cap-Chat bâtissait l'organisation qui a tenu soixante-quinze ans. À la mort de son père, Wellie avait déjà montré ses talents d'administrateur et son achat de réseaux téléphoniques le plaçait à l'avant-garde. Jusqu'à sa mort en 1933, c'est lui qui a exercé le leadership tout en détenant la majorité des parts.

À Cap-Chat depuis 1901, Johnie, quoique plus effacé que son frère, a imprimé à J.R.Co. cet élan qui lui a survécu plus de quarante ans. Plus minutieux que son frère, il profitait de toutes les opportunités pour améliorer les biens de la compagnie. Ainsi,

s'atténuer. Jim s'est adapté parfaitement à la situation, dosant la production profitable du bois de fuseaux avec celle déficitaire du bois mou. Il faut lui donner le mérite d'avoir réussi à maintenir la compagnie pendant la crise, alors que d'autres industries beaucoup plus grosses ont fait faillite, Price entre autres. Un signe de cette réussite : de 1934 à 1965, la population a presque triplé et de nombreux commerces florissants se sont implantés.

Malgré plusieurs offres alléchantes, Jim a toujours refusé de vendre sa compagnie tout en se retirant millionnaire. Mais il avait toujours gardé l'ambition de faire de Cap-Chat un centre de plus en plus important, ce qu'il a réussi d'ailleurs. Cette ambition lui a fait commettre quelques erreurs de parcours. Par exemple en 1972, l'achat du moulin de Bellevue payé un gros prix. Il aurait pu attendre la faillite imminente de cette compagnie qui avait essayé de le flouer en certaines occasions. Trois hypothèses se présentent pour expliquer cette décision. Il avait besoin de ce bois pour remplir les commandes et ne pas décevoir les clients. C'était peut-être une de ses bontés coutumières, cette industrie étant un fournisseur de longue date, qu'il avait dépanné plus souvent qu'à son tour. Peut-être voulait-il ainsi effacer les humiliations qu'un assistant avait fait subir au propriétaire.

Jim avait son truc à lui pour cacher sa propension à la générosité. À un solliciteur, il disait de sa grosse voix : « Baptême, qu'est-ce que tu veux encore ! » Alors le demandeur réduisait sa réclamation ou promettait de revenir, attendant l'occasion favorable. Jim, comme tous les Russell, était un organisateur né et ruminait ses décisions importantes, pesant le pour et le contre. Une fois la décision prise, l'exécution se poursuivait rapidement.

Jim a été un des premiers à acheter des bulldozers pour l'usage de la compagnie. Ces machines étaient utilisées à l'année longue : l'hiver, pour approcher le bois des moulins ; le printemps, à la drave ; l'été, pour la construction des routes d'accès ; l'automne, à la préparation des chantiers.

entreprise en Gaspésie, on peut conclure qu'il a été un organisateur efficace et un administrateur compétent.

Jim et la politique

Les Russell étaient d'allégeance conservatrice, même si Jim lui-même n'a affiché ouvertement ses couleurs qu'en de rares occasions, tout en contribuant souvent à la caisse des deux partis. Un témoin raconte qu'en 1929, Wellie Russell (l'oncle de Jim) en tournée à Cap-Chat avait défendu formellement au surintendant François Keable d'appuyer ouvertement le candidat libéral Thomas Côté en lui disant : « Je ne veux pas que tu te mêles de politique. C'est mauvais pour la compagnie et la seule qualité que je trouve à Thomas, c'est qu'il est menteur. » Wellie avait sûrement raison quand on connaît la renommée de Thomas qui multipliait les promesses, même celle de marier ses trois fils à toutes les filles du comté. Mais Côté, agent d'assurance donc vendeur, était la bonté même et avait soulagé la misère de bien des gens par ses interventions à Québec.

Après 1934, c'est Jim qui décidait des orientations de la compagnie. On peut affirmer qu'avec l'amour de son patelin, il appuyait les candidats originaires de Cap-Chat, même s'il a dû parfois agir en sourdine. Un des fils de Sasseville Roy, conservateur d'origine, député indépendant à Ottawa de 1940 à 1945, assure que Jim avait contribué financièrement à la campagne de son père.

S'il a appuyé le libéral Thomas Côté en 1936, c'est sûrement du bout des lèvres, après le scandale des barques de pêche, mais Côté était le beau-frère de Louis Landry. Ce scandale est difficile à éclaircir, même avec le recul du temps. Seul le secrétaire du député pourrait expliquer l'affaire, mais nous

directeur général des émissions de permis, qu'on lui posterait immédiatement le remplacement des dits documents. Alors Jim en fit des gorges chaudes : « Je te l'ai déjà dit, Louis, nous avons un très bon député ! »

Jim sachant se plier aux circonstances, il était bien vu de tous les partis, et ses demandes étaient le plus souvent accordées. Il invitait régulièrement les députés à la pêche au saumon, même si certains lui avaient dirigé des mots durs. Habile stratège, il négligeait son animosité personnelle pour les recevoir royalement.

Même s'il avait contribué largement au progrès du village, Jim ne se mêlait que rarement à la politique municipale. Lors du projet du réseau électrique, il avait usé de son influence pour faire élire à la mairie Louis Landry, le secrétaire-trésorier de la compagnie.

Ses triomphes se voulaient modestes. Il avait la décence, lors de la réussite de son candidat, de réunir supporteurs et amis à son chalet de Ste-Anne-des-Monts, loin de la population.

Jim et la population

On sait que Jim aimait la compagnie de ses compatriotes, comme tous les Russell d'ailleurs. À son arrivée à Cap-Chat en 1901, son père ne refusait jamais une invitation et ne choisissait pas ses hôtes. Sa femme Gertrude — Gurtie pour les intimes — a raconté qu'ils y prenaient un plaisir extrême et que c'était pour eux un relax, malgré les soirées des Fêtes se succédant soir après soir jusqu'au Mardi gras.

Jim avait donc de qui tenir et a maintenu la tradition. À l'aise avec tous, il aimait converser avec les gens âgés et s'informer des débuts de la compagnie. Il s'inquiétait de leur santé et de leur bien-être, aidant les moins nantis. Très près

durait deux jours, les Russell ont hébergé nombre d'étrangers, des députés en tournée et mêmes des évêques. Le livre *La vie quotidienne en Gaspésie au début du siècle* écrit par madame Effie Molt-Bignell, fait état de l'accueil chaleureux que les Russell lui ont accordé respectivement dans leurs demeures de Matane, Ruisseau-à-Sem et Cap-Chat. Leur réputation était connue et leur amenait des voyageurs de toute condition.

Jim recevait avec la même généreuse hospitalité clients, amis, ouvriers, même si parfois il sortait son fameux : « Baptême, qu'est-ce que tu veux encore ? » Ses employés lui portaient respect, et il fallait être très familier avec lui pour l'appeler Jim, même des cadres beaucoup plus âgés que lui l'ont toujours appelé Monsieur Russell. Il y avait en lui une politesse innée, et certains quémandeurs ont appris, à leur dépens, qu'une certaine familiarité tolérée à l'extérieur n'était pas admise à son bureau.

Il s'est toujours efforcé de faire le bonheur de ses travailleurs, il disait qu'un employé heureux était plus productif. C'est pourquoi il gardait tout son monde occupé à des sinécures ou à des travaux d'amélioration pendant les périodes plus tranquilles.

Jim et la collectivité

Dès ses débuts, la J.R.Co. s'est beaucoup impliquée au mieux-être de la collectivité. On ne compte pas les domaines où son action s'est fait sentir : téléphone, électricité, aqueduc, transport, sport, etc.

Wellie Russell a été d'abord un promoteur extraordinaire pour son coin de Gaspésie. Ses nombreux contacts lors de son séjour à l'Université McGill ainsi que son appartenance à plusieurs clubs selectifs de Montréal lui avaient fait de

capacité d'emprunts pour financer l'entreprise. C'est ainsi que le profit réalisé par la vente (près de trois cent mille dollars) a dû être partagé entre les villages de Cap-Chat et de Ste-Anne-des-Monts, au grand dam de la paroisse. Un fait à mentionner : après la guerre, comme les projets de réseaux électriques étaient nombreux et que le cuivre était encore contrôlé par Ottawa, on fit appel à Perreault Casgrain qui obtint de C.D. Howe les autorisations nécessaires. Howe s'est sans doute souvenu de ses fructueuses pêches avec McLaughin dans la *small river*.

Il fallut songer ensuite à un réseau d'aqueduc municipal. Encore là, Jim s'est imposé en engageant un ingénieur de sa connaissance, Léo McLaren. Il lui fournissait les installations du bureau pour dresser les plans. On peut présumer que J.R.Co. a payé une partie, sinon la totalité du travail de McLaren.

Entre les années 1940 et 1950, J.R.Co. s'est chargée, l'hiver à ses frais, de l'ouverture de la route entre Cap-Chat et Ste-Anne-des-Monts et de la route du Parc sur une vingtaine de mille, là où elle avait des chantiers. Lors de la fameuse tempête de mai 1947, elle a dû envoyer ses employés en autoneige dans les montagnes du Parc pour y chercher la machinerie.

La famille Russell a toujours encouragé fortement les études pour leurs coparoissiens. Dès l'arrivée des filles de Jésus en 1905, elle leur a prodigué encouragement et secours financiers à la mesure de leurs ressources. En passant, il faut rendre hommage à ces religieuses qui ont œuvré pendant plus de soixante ans et ont enseigné à trois générations. Elles en ont gardé un souvenir si vivace que certaines, dont sœur Denise-Rose Carpentier, considèrent comme une faveur insigne d'y revenir en vacances. Jim a suivi l'exemple de sa famille et son bon copain McLaughin ne ménageait pas ses largesses non plus. Les étudiants des écoles extérieures jouissaient d'un traitement particulier. Dès le premier jour de vacances, ils n'avaient qu'à se présenter à un contremaître pour se voir attribuer un travail facilement et immédiatement. Ainsi dans les années quarante, on leur octroyait un salaire de 125 \$ par

desservis par les goélettes venant des îles St-Pierre et Miquelon. Contrairement à la croyance populaire, ces îles n'avaient pas de distilleries, mais servaient de centre de transit pour les alcools venant de St-Pierre en Martinique et de la Jamaïque. On sait qu'un contenant d'alcool appelé *canisse* et d'une capacité de deux gallons et demi se vendait 10 dollars et parfois moins, dépendant des arrivages. Cet alcool pur pouvait, presque à l'instar du vin de Cana, se multiplier par trois ou quatre suivant le goût des acheteurs. Tous, même les plus pauvres, gardaient leur *canisse* cachée dans les endroits les plus invraisemblables, à cause de la Gendarmerie Royale qui exerçait une surveillance constante.

La Gendarmerie, appelée R.C.M.P. à cette période, disposait de vedettes rapides pour patrouiller le golfe et d'automobiles pour poursuivre les revendeurs, mais manquait d'effectif pour exercer un contrôle efficace du trafic. Tout automobile voyageant de nuit risquait d'être interceptée et tout mouvement d'embarcation pouvait prêter à un contrôle. Seuls les délateurs ont pu apporter quelques succès aux agents. On raconte comme véridique l'histoire de deux contrebandiers qui avaient imaginé une mise en scène assez cocasse pour effectuer leurs livraisons : une automobile avec à l'avant un conducteur et un enfant en surplus sonnante une cloche et à l'arrière un homme vêtu de la soutane et de l'étole. On ajoute que le sergent Lacasse de la Gendarmerie, grand ennemi des *bootleggers*, s'était signé au passage de ce véhicule portant la communion aux malades.

Donc, par ses fonctions de président-gérant de la compagnie, Jim avait plus que quiconque l'occasion de prendre un verre : rencontres avec les acheteurs, accueil des capitaines de navires, réceptions, invitations de fournisseurs, conventions, etc. Mais il n'a jamais négligé une grosse affaire à cause d'un excès de boisson, quitte à de nombreuses libations après l'entente. On ne peut lui reprocher des négligences dans une négociation qui lui tenait à cœur ni dans des pourparlers mineurs, car en son absence, ses assistants connaissaient ses

institue ce jour comme fête des Canadiens français et vingt ans avant la première célébration à Montréal. C'était aussi l'occasion de célébrer l'arrivée du saumon. Ce poisson était devenu le menu traditionnel du jour, coutume qui se perpétue encore aujourd'hui malgré la rareté et le coût prohibitif du saumon qu'on peut acheter à huit et neuf dollars la livre, quand on peut en trouver. Dans les années trente, on en achetait facilement à cinq et dix sous la livre. Jim contribuait financièrement à la fête, encourageait les festivités et distribuait même du saumon à certains employés, selon la réussite de sa pêche.

La Saint-Jean-Baptiste a gardé tout son éclat, surtout lorsqu'elle coïncidait avec le festival du folklore qui ramenait chaque année nombre d'expatriés venus revoir leur patelin, leur famille et leurs amis. Il est malheureux que ce festival soit disparu, alors que Drummondville en a fait depuis un événement international. Mais on peut se consoler car le saumon est quand même demeuré au menu de la fête, un régal sans pareil quand on connaît l'expertise des Gaspésiennes dans la préparation et la cuisson du poisson.

J.R.Co., Jim en tête, a fait sa large part pour le développement de son coin de Québec, sur une distance de cent cinquante milles, soit de Matane à Grande-Vallée. Ses activités concentrées d'abord sur le bois de fuseau lui avait ouvert la porte du marché anglais. Quelques livraisons mineures de bois mou dans les années vingt avaient confirmé les possibilités d'exploitation de ce marché, d'où la décision de construire le gros moulin en 1925. Cette nouvelle ligne de production se développa très rapidement. Un nombre de plus en plus grandissant de petites scieries dont les débouchés étaient très limités, y trouvèrent leur compte, leur production servant à approvisionner J.R.Co. qui avait, elle, un réseau de promotion de ventes et une renommée de qualité supérieure.

Plusieurs industriels ont débuté avec des ventes à J.R.Co. et continuent toujours leurs opérations. Certains produisent encore grâce à Jim qui parvenait toujours à les aider, parfois par des prêts personnels. C'est ainsi qu'un propriétaire d'une

aux religieuses filles de Jésus, il ne leur ménageait ni les encouragements ni les cadeaux, tout en admirant leur travail au point d'y envoyer son neveu John, après la mort du père de celui-ci. On verra que Mollie enverra sa fille Roberta plusieurs années au couvent, et que celle-ci se distingua dans l'étude du catéchisme catholique, elle qui était de religion presbytérienne. On ignore le nombre d'employés que Jim a envoyé à Duchesnay pour suivre un cours de mesureur de bois, tout en leur accordant une allocation. Il était conscient que ces gens voulaient améliorer leur sort. Tous les étudiants d'écoles supérieures trouvaient facilement un emploi sur une simple demande auprès d'un contremaître.

Jim n'a jamais hésité à s'afficher comme Québécois et Canadien français, on l'a vu lors de son empoignade au château Frontenac alors qu'un énergumène l'avait traité de « maudit Anglais ». De descendance écossaise, les Russell ont toujours été beaucoup plus près de leurs compatriotes français que de leurs cousins anglais. Alexander, le petit-fils de Mollie et le fils de Roberta, poursuit ses études supérieures à Montpellier, France. Un exemple que nos descendants d'orangistes pourraient suivre, leur ouvrant de nouveaux horizons.

À cause d'un nationalisme exacerbé, le gouvernement québécois est réticent à promouvoir l'enseignement de l'anglais, alors que le Québec est entouré de deux cent cinquante millions d'anglophones. La Colombie-Britannique prodigue des cours de chinois en vue d'un commerce éventuel avec la Chine, alors qu'un océan les sépare.

Écoutons plutôt l'opinion de certains compatriotes qui ont oublié leurs œillères pour analyser froidement la situation du français au Québec.

« La plupart des chefs de fil persistent à répéter que le bilinguisme canadien menace l'intégrité culturelle des Canadiens français, quand ils ont eux-mêmes rejeté la civilisation française depuis belle lurette. L'intelligentsia québécoise le sait, mais elle se tait. »

Jean-Louis Gagnon

Jim perfectionniste

La J.R.Co. a toujours été reconnue pour l'excellence de ses produits. Un reporter anglophone écrivait vers 1930 : « *The company has the reputation of making very high quality spruce lumber and they look forward to maintaining its high standard.* »

À l'exemple de son père Johnie et de son oncle Wellie avec qui il avait travaillé pendant quinze ans, Jim a toujours supervisé personnellement la qualité qu'il exigeait de tous les employés et qui demeurait le thème principal des meetings du dimanche. Il faut souligner que le marché anglais était très strict en cette matière. On se souvient de l'inspecteur anglais qui ne manquait pas de faire enlever les morceaux où il apercevait une gomme — amas de gomme entre les âges du bois.

Une seule fois, cette qualité n'a pas été respectée, et cette erreur a coûté une petite fortune à la compagnie. À l'instigation d'un acheteur juif d'une cargaison pour l'Algérie, qui avait spécifié une moindre qualité, le bois imbibé d'une substance pour empêcher les moisissures est arrivé à destination noirci par l'eau salée et a été refusé. Le navire dut revenir au Canada et être déchargé dans le port de Québec. La même aventure est arrivée à Lacroix de Baie-des-Chaleurs pour plusieurs cargaisons. Mais ce qu'on ignorait alors, c'est que la pègre contrôlait le port d'Alger et exigeait un pot-de-vin pour tout arrivage.

Jim a prospecté tous les marchés, il est normal qu'il lui soit arrivé de mauvaises expériences, sans qu'il en soit de sa faute. Ainsi l'incident du *spring box*, bois servant dans les sommiers rembourrés. Ce bois devait avoir une certaine résistance et tout allait pour le mieux quand soudain un char complet est refusé. Après enquête, on a réalisé que ce bois qui provenait d'une petite scierie avait été pris dans des arbres coupés après un incendie de forêt, et que la résine en était sortie, amoindrisant fortement la résistance. Il y eut de temps à autre un char de lattes refusé surtout pendant les périodes mortes, ceci pour avoir une réduction du prix. Mais sur une production de huit

Jim et le sport

Jim n'a jamais été un sportif à tout crin au point de négliger ses affaires. La pêche au saumon fut sa grande passion, il y consacrait matins et soirs, et sa prise d'un saumon de cinquante livres est un exploit qu'il se plaisait à rappeler. Quoique membre fondateur du club de curling (un sport écossais) de Matane, il ne pouvait s'y rendre qu'occasionnellement à cause des caprices de dame Température en Gaspésie. Par contre, il encourageait fortement les sports pour ses employés.

Dès le début du hockey, il a fourni un homme avec un cheval pour charroyer, sur une bonne distance, l'eau de la rivière pour arroser la patinoire. Des ouvriers de la compagnie avaient construit les bandes et l'abri. Le succès de l'équipe de Cap-Chat le réjouissait particulièrement et pour les joutes à l'extérieur, il mettait à la disposition du club autoneige et chauffeur. Lors des finales, il payait un arbitre neutre dont il défrayait le transport et les pertes de salaire occasionnées par son séjour à Cap-Chat. Plus tard, Edgar Jourdain et Jos Lepage ont contribué aussi.

Au baseball comme au hockey, il payait tout l'équipement nécessaire : costumes, bâtons, etc. Comme une bonne partie des joueurs étaient employés au bureau, les absences du lundi étaient fréquentes surtout après une victoire de l'équipe. On se souvient encore parfaitement des chandails jaunes et noirs avec l'écusson J.R.Co.

Lors du festival d'hiver annuel, il y allait encore de son argent, toutes les aspirantes au titre de reine recevaient un accueil favorable et pouvaient solliciter librement les employés. Jim a même fourni autoneige et chauffeur à une employée de bureau, aspirante reine, pour lui permettre de se rendre jusqu'au moulin de la Pineau rencontrer les travailleurs de la scierie de bois de fuseau. Cette aide lui avait permis de remporter le concours.

celle du Canada anglais. Même beaucoup d'Américains apprennent une seconde langue, tant pour parcourir le monde que pour accéder aux postes de commande qui exigent maintenant deux langues. On peut se demander si nous, les Canadiens français, avons fait notre part pour la promotion de notre langue. Aujourd'hui encore, parler anglais est une marque de haut *standing* pour plusieurs. On sait qu'en 1952, des confrères d'université Canadiens français de Richard Holden, député du Parti égalité, insistaient pour lui parler anglais seulement et ces mêmes gens, Jean-Roch Boivin par exemple, ont gravité dans l'entourage de René Lévesque à titre de conseillers. Nous devons sûrement faire un examen de conscience pour constater que notre élite qui aujourd'hui clame son indignation aurait dû d'abord s'imposer comme des supporteurs inconditionnels du français.

Jim a souvent affirmé son attachement au Québec et à sa langue : « Je suis aussi Québécois que tous vous autres. » Quant au fait français, il l'a toujours encouragé, à preuve la messe de la Saint-Jean-Baptiste, qu'il a payé tous les ans à l'instar de son père qui, dès 1903, en avait fait une fête chômée. On peut compter sur les doigts de la main les compagnies québécoises qui suivaient cette pratique au début des années 1900.

À part ses clients, tous ses grands amis étaient Canadiens français et ceux-ci se faisaient un devoir de le dépanner au cours de certaines frasques, comme dans son aventure au château Frontenac où il avait réagi avec violence quand on l'avait traité de « maudit anglais ». Il se plaisait en compagnie de ses proches, à cause de sa mentalité de vive-la-joie, innée par sa descendance écossaise et renforcée au contact des Cap-Chatains. Les histoires corsées, intraduisibles en anglais, faisaient ses délices et il se plaisait à les expliquer en anglais. Il avait fait sienne l'opinion de Richard Holden : « Le Canada est un grand pays que j'aime, bien que ce soit un peu *dull* à l'extérieur du Québec. » Jim lui aurait simplement déclaré : « Baptême que c'est *platte* en dehors du Québec. »

Angleterre depuis presque toujours, parle et écrit un très bon français. Alexander, petit-fils de Mollie, parfait ses études supérieures à Montpellier, France.

Il est peut-être de bonne guerre pour les Canadiens français de se cantonner dans leur langue tant que le Canada anglais ne fera pas un meilleur effort pour comprendre et satisfaire les justes revendications du Québec.

Jim, de par sa descendance écossaise, était resté très près des Canadiens français et comprenait leurs aspirations. On sait que dès le début de la colonie, les Écossais ont été partisans de l'indépendance du Canada envers l'Angleterre, et que celle-ci a eu recours à une implantation massive de colons anglais pour les contrôler. Jim, sans se montrer en faveur de l'indépendance du Québec, aurait sûrement appuyé le statut particulier.

Quel est l'avenir du Québec ? On parle beaucoup d'indépendance. Les plus ardents propagandistes, les intellectuels, devraient au contraire mettre la pédale douce et se souvenir des paroles du grand maître à penser André Malraux quand il déclare : « À mon avis, vous serez plus solides si vous fondez votre politique sur votre culture que si vous la fondez sur l'indépendance politique. » Ceux qui considèrent l'indépendance comme une vacance vont déchanter, l'histoire de l'Algérie le prouve. Après vingt ans d'indépendance, ce pays n'a pas encore retrouvé la prospérité des années soixante-dix, et l'économie dépérit de plus en plus. Il faut toutefois souligner que ce pays manque des atouts du Québec : instruction et ressources naturelles.

Ceux qui parlent de « s'accrocher au train américain qui va vers un gouffre » rêvent aussi en couleurs. La conquête du Québec par les Américains en 1812 aurait sonné la mort du français, et les Québécois auraient été assimilés dans le *melting pot* américain. Au Canada, les immigrants ont le choix entre deux cultures et deux langues. Quoi de mieux ? Quant à se fier sur la France pour conserver nos institutions, on sait que la

parfois une certaine disproportion de salaire pour un même emploi, c'était pour favoriser un père de famille nombreuse.

On peut affirmer que l'Union n'aurait pas été une mauvaise affaire pour la compagnie si celle-ci avait gardé son privilège d'employer « *the right man in the right place* ». Mais le syndicat a vite imposé ses plus ardents supporteurs aux endroits les mieux rémunérés, ce qui a résulté en une perte sensible de production. L'Union n'a jamais compris le gros handicap de J.R.Co. Alors que des scieries de Price pouvaient charger directement sur les wagons de chemin de fer, J.R.Co. devait figurer un dix dollars supplémentaire de frais de transport pour les quarante-cinq milles qui l'éloignaient de Matane.

Comme partout ailleurs, les relations patron employé ne se sont sûrement pas améliorées avec l'arrivée de l'Union, surtout que certains dirigeants syndicaux ont eu souvent des paroles malheureuses à l'endroit de Jim, le traitant d'exploiteur et s'immisçant même dans sa vie privée. Ce qui ne surprend pas quand on sait que les meneurs d'un syndicat sont pour la plupart des extrémistes ou ceux qui gueulent le plus fort. Un dirigeant a reproché à Jim de s'être acheté une automobile Jaguar, mais ce dernier venait de retirer un demi-million de dollars de la vente de ses actions de Mine Madeleine.

Malgré tout, Jim s'est assez bien arrangé avec les revendications des employés, consentant des augmentations à la limite des possibilités de la compagnie. À preuve, aucune grève en plus de trente ans de relations. Ce que le syndicat a toujours semblé ignorer, c'est la politique de Jim qui tenait mordicus à une production maximale en dépit des avertissements de conseillers qui lui suggéraient fortement de réduire les opérations à cause d'une perte éventuelle. Ainsi en 1973, après la signature d'un contrat avec le syndicat où la compagnie avait consenti de fortes augmentations, le prix du bois a soudain chuté de 50 dollars le m.p.m.p. Malgré les discussions, le syndicat qui aurait dû se montrer compréhensif a exigé que la compagnie remplisse toutes les clauses du dit

« diminuer le nombre d'ouvriers et leur enlever le goût et le sentiment, le sens et la valeur du travail. »

En conclusion, Jim était trop indulgent pour composer avec un syndicat dont la première fonction est de réclamer et réclamer encore.

Honnêteté de Jim

Si l'on en juge par les commentaires de fournisseurs tels Arthur St-Pierre de Méchins et Arthur Roy de Cap-Chat, les Russell ont toujours été d'une honnêteté scrupuleuse, parfois à leur détriment. En soixante-quinze ans d'affaires avec J. & P. Coats de Glasgow, il n'y eut aucune réclamation, et des cargaisons complètes de millions de pieds de bois de fuseau étaient payées rubis sur l'ongle. Il est vrai que la qualité imposée par J.R.Co. dans tout le processus de la fabrication donnait peu de sujets à litige. Cette qualité constante est le plus beau fleuron et la plus belle marque de l'honnêteté des Russell. Jim a toujours insisté auprès des mesureurs de billots et des expéditeurs pour qu'ils donnent une juste mesure en toute circonstance.

Dans les coupes de bois, quand un entrepreneur se plaignait d'avoir été floué sur la mesure de ses billots, J.R.Co. envoyait son mesureur chef faire une vérification qui s'avérait toujours inutile. Un entrepreneur qui avait exigé un mesurage par les gens du gouvernement s'en est repenti, car ceux-ci lui ont accordé 2 % à 3 % de moins que le toisage des employés de J.R.Co. Les fournisseurs de bois ouvré pouvaient facilement vérifier leur stock, des gens de J.R.Co. passant avant la livraison pour vérifier et inscrire les quantités sur les piles. Ce décompte servait à consentir des avances par J.R.Co.

déclinait, Jim avait remis à la banque ses actions à la bourse (qu'il faisait progresser depuis nombre d'années), puis ses polices d'assurance-vie et même sa maison comme garanti de ses prêts. On comprend alors pourquoi la banque a permis, à lui et son épouse, de demeurer dans cette maison qu'il avait fait construire lui-même sur un monticule près des installations principales de J.R.Co. Il avait auparavant vendu à Verreault Navigation de Méchins le domaine de la Landry dont il avait hérité au départ de McLaughlin.

Jim a toujours été d'une honnêteté très large avec ses employés. Une dame, employée à son chalet de Ste-Anne-des-Monts comme cuisinière et femme de ménage, aimait bien prendre un verre et même plusieurs. Une fois entre autres, alors qu'elle avait pinté toute la nuit, il n'était pas question de servir le déjeuner à Jim et à ses invités, elle le faisait sentir ouvertement. On dû demander le secours d'une autoneige pour aller se sustenter ailleurs. Jim lui pardonnait beaucoup, d'abord parce qu'elle était une cuisinière sans pareil, et aussi parce qu'il pouvait arriver à toute heure du jour et de la nuit avec un ou plusieurs amis, et se voir servir sans récrimination.

Un dernier épisode survenu après la mort de Jim est le plus bel exemple d'honnêteté, la marque des Russell. En 1975, après l'incendie de la scierie suivie une semaine plus tard de celui de l'usine de rabotage, on décide immédiatement de reconstruire cette dernière, autant pour préparer le bois accumulé dans la cour que celui des autres scieries et ainsi remplir les commandes. Comme à la suite des deux incendies il n'y avait plus de travail pour ses employés réguliers de Cap-Chat, on se servit d'eux pour reconstruire au plus tôt. Comme il n'y avait pas assez d'ouvrage pour tous, plus d'un ouvrier écoulait ses heures à se chercher une occupation quelconque. Comme on n'avait pas utilisé des travailleurs accrédités, l'Office de la construction revint contre la compagnie pour un montant de 50 000 dollars. André Casgrain, un ami avocat des Russell, parvint, après de nombreuses pressions, à faire réduire de moitié cette somme d'argent. Comme cette somme,

en avril 1911, il y avait cent vingt-cinq ouvriers à plein temps et soixante occasionnels, en plus de ceux travaillant à Cap-Chat. On coupait alors trois mille cordes de bouleau sur les limites et on en achetait trois ou quatre fois plus chez les cultivateurs et les colons, au prix de 3.25 à 4.00 dollars la corde.

La paie se faisait une fois par mois, les seules retenues étant le remboursement des avances ou des achats au magasin. L'évolution de la compagnie et du volume des ventes a permis d'engager beaucoup de gens pour la coupe du bois, le transport, le sciage, l'emballage, l'expédition. En plus les petites scieries produisaient certains contrats. Georges Tremblay, témoin à Matane, raconte que lors des expéditions, J.R.Co. employait tous ceux qui se présentaient, quitte à en avoir trois ou quatre fois trop.

La vie était beaucoup plus simple que maintenant jusque vers les années cinquante. Tous cultivaient un jardin, élevaient poules, dindes, un cochon et parfois une vache. La chasse, parfois pas très légale, fournissait un apport supplémentaire très utile dans le cipâte, mets des grandes occasions. En été, la pêche apportait une amélioration au menu, et le poisson toujours frais du jour était réservé pour le repas du soir. Harengs et morues secs, salés ou fumés permettaient de faire maigre le vendredi, même l'hiver, sans trop de sacrifices grâce à l'habileté des cuisinières connaissant d'expérience les meilleures recettes.

En décembre avait lieu la boucherie, occasion d'une réunion chez l'un ou l'autre, qui se terminait parfois tard dans la nuit. Parmi les événements cocasses, on se raconte encore l'histoire des deux épouses Lemieux qui, voulant réserver une surprise à leurs maris, ont entrepris de tuer les dindes. Comme les coups de hache n'avaient pas sectionné le cou des oiseaux, ceux-ci se mirent à voleter et se promener un peu partout. On dut les ramasser à bonne distance dans une côte assez escarpée. Toutes les voisines avaient participé à la battue, une partie de plaisir improvisée comme on en voit rarement.

Jim et la récession

Dans sa thèse préfacée par Esdras Minville et intitulé *Le coopératisme et l'organisation économique de la Gaspésie*, Georges Lafontaine l.s.c., enfant de Cap-Chat, écrivait : « De grandes sociétés canadiennes et américaines ont acquis d'immenses limites sur notre domaine forestier. Elles ont chassé le colon et l'agriculteur, espoir de notre région. Suivant la méthode du commerçant sans scrupule, elles ont exploité avec rapidité aussi longtemps que cela payait puis, la crise venue, elles ont cessé brusquement leurs opérations, laissant une partie de la forêt mourir de vieillesse et une partie de la population s'expatrier ou subsister avec les secours directs. »

Au contraire de ces exploiters, la J.R.Co. s'est maintenue pendant la crise au prix d'énormes sacrifices que se sont imposés les dirigeants pour le bien-être de la population. En plein milieu de la récession, Jim dut prendre la relève de son oncle Wellie mort en 1933 et celle de son père décédé le 27 février 1934. Déjà, les Russell avaient mis tout leur avoir pour continuer les opérations et employer leurs gens. L'argent était sûrement rare, madame Russell ayant dû emprunter 200 dollars pour pouvoir inhumer son mari à Montréal, dans le caveau des Russell.

Dès son entrée comme directeur-général, Jim décide de vendre une cargaison complète de bois mou en Angleterre, à la fois pour apporter un surplus d'argent et vider les cours à bois. On avait un revenu assuré, avec profit, pour les expéditions de bois de fuseaux, ce qui donnait peu pour financer une coupe de résineux et employer ses ouvriers pendant l'été. Il a pu obtenir, après moult discussions, un prix de 15 dollars le mille pieds mesure de planche, un montant de 60 000 dollars pour quatre millions de pieds, ce qui vaudrait aujourd'hui près d'un million de dollars. C'est ce qui lui a permis de tenir pendant la crise et de continuer à produire. C'était un raisonnement astucieux, car il pensait que la crise finirait un jour et

vidé en peu de temps ce bois qui servait de revêtement extérieur avant la pose de la brique ou de la pierre.

À Cap-Chat, s'il y a eu pauvreté, il n'y a jamais eu de misère. Les quelques dollars gagnés à J.R.Co., puis l'apport de la pêche, du poulailler et du jardin compensait pour l'indispensable. Les plus fortunés se faisaient descendre à l'automne, par caboteur, leurs provisions d'hiver, et certains voisins miséreux pouvaient en profiter. Le magasin général, propriété d'Émile Côté, puis de Jim Russell et Louis Landry, consentait des avances aux travailleurs, quitte à en différer les paiements.

On doit à Jim, en accord avec sa famille, d'avoir adouci la crise à Cap-Chat en se privant et en privant les siens pour employer le plus de travailleurs possible. S'il était resté indifférent à ses compatriotes et avait produit uniquement du bois de fuseau avec profit assuré par J. & P. Coats, il aurait pu jouir d'une aisance certaine.

Jim et la religion

De religion presbytérienne, l'éloignement des temples (le plus proche se situant à Métis) ne permettait pas à Jim de suivre régulièrement les offices de sa croyance. Aussi s'efforçait-il de suivre les préceptes catholiques et encourageait ses employés à suivre son exemple. C'est pourquoi le chanoine Cassivi avait souvent déclaré que Jim était son meilleur catholique.

Lui et Anne, son épouse, faisaient maigre le vendredi. La messe du dimanche était sacrée pour ses serviteurs. Il avait un banc payé à l'église et les deux bonnes, employées à sa résidence, devaient assister à la messe du dimanche. En hiver, un attelage de la compagnie venait les chercher et les reconduire après l'office. En été, son chauffeur privé avait cette obligation et Anne Russell elle-même se chargeait de ce travail en

Lors de la visite paroissiale annuelle, le curé réservait sa dernière rencontre aux Russell, au début à la famille de Johnie et à Jim après la mort de son père. Celui-ci se faisait un devoir d'être présent et de verser un don substantiel. Comme les Russell étaient reconnus pour leur générosité, les curés leur adressaient souvent des cas de misère, sachant que ces gens seraient secourus. Une année, alors qu'au début de mai, peu de commandes étaient entrées, quelqu'un suggère une neuvaine. Tous les soirs, Jim se faisait un devoir d'assister aux prières et de réciter les Ave Maria, et coïncidence ou miracle, la neuvième journée, des commandes entrèrent pour la saison.

Jim est décédé en février 1981, et Cap-Chat lui a réservé des funérailles grandioses dans l'église catholique de Cap-Chat. Il en fut de même lors du décès de son épouse, Anne, en 1988. Le curé n'aurait pas hésité à l'inhumer au cimetière, n'eut été des arrangements préalables faits par Jim lui-même pour une sépulture à Métis, pour ne pas créer d'embêtements aux autorités religieuses. Une dernière preuve de son respect pour toutes les croyances.

Sa sépulture eut lieu à un cimetière presbytérien de Métis. Ceux qui ont suivi l'inhumation, et ils étaient nombreux malgré la mauvaise température, se souviennent encore de l'étonnement des gens de Métis en apprenant la cérémonie de Cap-Chat. À leur connaissance, c'était la première fois qu'un protestant recevait un tel hommage de l'Église catholique.

Jim aurait sûrement apprécié se retrouver dans le cimetière de Cap-Chat, près de la mer et des lieux où son activité s'était exercée pendant de si nombreuses années, parmi ses amis.

Voici un extrait du respect des Russell pour la religion. Roberta, la fille de Mollie, allait à l'école dirigée par les religieuses filles de Jésus. Comme elle devait passer devant l'église pour s'y rendre, à chaque fois, elle mettait un genou à terre et faisait le signe de la croix. Cet exemple n'était pas suivi par les autres élèves, catholiques eux.

L'instruction des enfants lui tenait particulièrement à cœur. Il venait régulièrement au couvent des filles de Jésus pour suivre les progrès et encourager les élèves. Il se faisait un devoir de visiter toutes les classes pour y donner les notes du mois. D'ailleurs, lors de l'attaque cardiaque qui l'a emporté, il se trouvait au couvent pour une rencontre avec les enseignantes. Il y avait même un bureau où il pouvait discuter de cas particuliers qu'il réglait avec son tact habituel. Il s'était fait le promoteur passionné d'une formation plus poussée des garçons qui devaient laisser après une sixième année. Ainsi, à la veille de sa mort, il a pu assister à la construction d'une école de garçons, soit l'école du Sacré-Cœur.

Sa sollicitude pour les malades a laissé de nombreux souvenirs. Lors de la grippe espagnole, il n'y a pas eu de décès grâce à ses visites en compagnie du docteur Bourret. Même si le médecin était plutôt réticent, il lui imposait une seconde visite en sa compagnie, pour secourir les plus atteints. Il était aussi disponible la nuit, et les familles des malades avaient reçu la directive de ne pas se gêner pour le déranger dans son sommeil.

Lors de la fondation de St-Octave-de-l'Avenir, nommée en son nom (colonie dont il avait encouragé la fondation), il n'avait pas hésité à relever sa soutane et il avait secondé les gens qui ont ébauché la première route. Après, il a suivi le progrès des colons, faisant régulièrement la navette entre Cap-Chat et Québec pour solliciter l'aide du gouvernement où il obtenait subventions et divers secours. Il gardait au presbytère les grains de semence qu'il avait quémandés pour ses colons et les distribuait équitablement. Fils de cultivateur lui-même, il favorisait l'agriculture estimant que celle-ci amènerait la prospérité aux colons avec la vente du bois de leurs lots. Avec les feux de forêt qui ont dévasté le territoire, ce revenu d'appoint a disparu, ce qui a causé la fermeture de ce village déjà en bonne voie de survivance.

Tout en restant accessible aux petites gens, Mgr Caron était d'une distinction innée. C'était un seigneur et sa présence

aux paroissiens le consultant et suivant habituellement ses avis.

Quand on sait que son père ne savait ni lire ni écrire, on comprend alors qu'il eut le grand mérite de commencer son cours classique à l'âge de vingt ans au Séminaire de Rimouski où il entra en octobre après la saison de pêche. Il parvenait quand même à réussir ses examens de fin d'année avec grand succès. De son village natal de Cap-aux-Os, il apportait au collège quelques morues sèches qu'il grignotait le soir, une fois couché. Ses voisins de dortoir lui pardonnaient volontier l'odeur qui en émanait à cause de son amabilité et de sa propension à rendre service à ses confrères.

Ses professeurs de Rimouski ont toujours admiré la finesse de ses écrits, son intelligence et l'intérêt de sa conversation. Pendant de nombreuses années, sous le pseudonyme de « vieux pêcheur », il a fourni nombre d'articles à *L'Action Catholique* et à la *Voix de Gaspé*, où il réclamait un meilleur sort pour les Gaspésiens et surtout pour les pêcheurs surexploités par des entreprises sans cœur. Ennemi juré de Duplessis, il glissait dans ses écrits des pointes que seuls décelaient les gens au courant de son animosité envers le premier ministre ; au contraire d'un autre curé qui faisait chanter sur l'air d'un cantique connu : « Bénissons à jamais Duplessis et ses bienfaits ».

Après les cures de St-Georges-de-la-Malbaie, Madeleine, Cap-des-Rosiers, Barachois, il fut nommé à Cap-Chat en 1942. Partout où il a exercé son ministère, il engageait comme ménagère une sœur ou une nièce qu'il mariait sur place. Très exigeant pour lui, il l'était aussi pour son vicaire qui ne devait pas entrer trop tard la nuit au risque de se voir accueillir par son supérieur. Pendant son hospitalisation à Gaspé, les recommandations à son vicaire sont significatives : toujours être disponible pour les paroissiens, s'absenter le moins possible, etc.

À l'aise avec les miséreux qu'il secourait avec bonté, quitte à se priver lui-même, il savait se mettre au niveau de tous. Sa générosité sans borne, parfois exploitée surtout par ses amis pêcheurs, ne se limitait pas aux nécessiteux. En effet,

s'empêcher de sourire et Cassivi de lui adresser un clin d'œil moqueur.

Il allait tous les jours acheter son poisson qu'il tranchait lui-même et parfois, il n'hésitait pas à avaler un foie cru de morue. Il se rendait par la même occasion au moulin de bois de fuseau pour charger les grosses billes qu'on lui avait réservé. Grâce à sa force herculéenne et à sa grande taille, il embarquait facilement des bûches de trois à quatre pieds de diamètre que deux hommes avaient peine à manœuvrer.

Propagandiste acharné de la tempérance dans la boisson, il était lui-même d'une frugalité exemplaire, basée sur une nourriture grasse. Grâce aux invitations, le vicaire pouvait heureusement éviter souvent le menu du curé. Amateur de pipe, celle-ci ne le quittait que pour la messe. Ses nombreux crachats ne retombaient pas toujours au bon endroit. On sait qu'il brûlait une pipe par semaine tant il la maintenait rouge.

Il n'aimait pas l'ostentation et endossait à contrecœur ses attributs de chanoine. Il disait alors à son vicaire qu'il était obligé de porter ses atours. À un souper à la Landry, un médecin, invité comme lui de McLaughin, lui avait pronostiqué que ses reins empoisonnaient son cœur. Il a dû faire un séjour prolongé à l'hôpital de Gaspé d'où il téléphonait au docteur Pelletier pour le faire sortir au plus tôt. Finalement, la maladie l'a emporté en 1955.

C'est Cassivi qui a déclaré à maintes et maintes reprises que Jim Russell était son meilleur catholique.

Certains se souviennent sûrement de son demi-frère, Clarence Renouf.

François Keable

Cet homme a un certain mérite qu'on ne peut lui enlever, celui d'avoir débuté comme simple employé pour terminer sa carrière comme surintendant de la J.R.Co. C'était un organisateur, comme on l'a constaté lors de l'érection d'une digue servant à élever le niveau d'eau d'une section de la rivière pour favoriser l'approche des billots au moulin. Sur son initiative, on s'est servi des rebuts (croûtes, bran de scie, écorce) pour la construction de ce barrage. Alors que la majorité des gens prédisait que l'ouvrage ne tiendrait pas lors des crues, cinquante ans plus tard, on a dû se servir de bulldozer pour le démanteler. De descendance allemande, François Keable était très autoritaire. Malheur à celui qui ne lui aurait pas dit « Monsieur », il se serait retrouvé immédiatement sans emploi. Il donnait ses ordres d'une voix claire et aiguë, c'est pourquoi il ne s'est jamais attiré l'estime de ses subordonnés. Le seul qui pouvait rivaliser avec l'organe de monsieur Keable, c'était le fameux Blanchet, dit « Noir à Louison », contremaître au quai pour le chargement des chalands. Mais Blanchet n'avait pas l'hypocrisie de Keable, c'était un plaisantin qui commandait avec un œil moqueur et un rire saccadé qui plaisait.

Keable jouissait d'une mémoire phénoménale. C'est lui qui décidait du salaire des ouvriers et se souvenait longtemps du salaire accordé quand on se décidait à lui demander une augmentation. Il a surtout favorisé les membres de sa famille au détriment de ceux qui auraient pu avancer dans la hiérarchie, qu'il dénigrait systématiquement. Ses fils, du moins les

la première scierie hydraulique à Cap-Chat, en 1878. Ce moulin a opéré jusqu'en 1920. On sait que vers 1900, on expédiait, à Québec par voilier, du bois d'œuvre au prix faramineux de huit dollars cinquante le mille pieds m.p. et ce après une randonnée de cinq milles avec des chevaux pour l'apporter au débarcadère.

Né à Cap-Chat, après des études primaires, il se rend à St-Ferdinand d'Halifax pour un cours commercial, ce qui lui a permis d'apprendre l'anglais. Engagé d'abord comme commis à Matane par la J.R.Co., il devient par la suite secrétaire-trésorier de la compagnie lors du transfert des bureaux à Cap-Chat. Il y achète l'immense résidence voisine du bureau et construite par Philippe Keable. C'est là qu'il a passé sa vie pou y mourir en 1987, après s'être retiré de J.R.Co.

Louis Landry a occupé plusieurs fonctions importantes dans la communauté. Maire de Cap-Chat de 1935 à 1948, on lui doit la promotion du réseau électrique malgré une opposition farouche de rétrogrades. Heureuse initiative qui devait rapporter près de deux cent mille dollars à la municipalité lors de la vente à Hydro-Québec. Il s'est impliqué dans divers domaines : fondateur de la caisse populaire, président régional de la Croix-Rouge, président de la Chambre de commerce de Gaspé-Nord, président de l'Association forestière du Bas-St-Laurent, etc.

Il a suivi Jim Russell dans plusieurs aventures plus ou moins avantageuses. Propriétaire tous deux du magasin général acheté d'Émile Côté, il a racheté ensuite la part de Jim. L'aventure commune du moulin du Parc a été un épisode qu'il n'aimait pas évoquer. Leur association avec Edgar Jourdain et le docteur Pelletier pour la construction du quai à eau profonde a été profitable. Les profits de Louis et Jim ont servi à éponger la dette contractée dans l'épisode de la scierie. Heureuse aussi l'affaire de Mine Madeleine où il avait investi pour la prospection.

Louis Landry a été un administrateur sévère, et plusieurs l'ont décrit comme un homme qui mordait avec le sourire.

de bois en une minute. » Même avec les scies mécaniques, personne ne peut égaler cette performance, encore moins avec les anciennes sciottes. Les anciens, connaissant ses exagérations, se contentaient d'en faire des gorges chaudes à tel point que depuis longtemps, personne ne croyait ses fabulations.

Comme certains vieux employés qui, ayant bâti une entreprise, en viennent à la considérer comme leur propriété, N... n'a pas été exempt de certains abus. Certaines frasques lui auraient valu, d'un patron moins tolérant, un congédiement pur et simple. Ainsi la *baboche* que lui distillait certains comparses ne lui coûtait pas cher, pas plus que certaines denrées dont il gratifiait les connaissances féminines.

Son amour des femmes — ce n'est pas un défaut — avec lesquelles il engageait facilement la conversation, lui a valu certaines aventures assez rudes avec des maris et d'autres plus cocasses. Ainsi, un aide cuisinier au physique délicat s'était travesti pour le faire marcher au grand plaisir des témoins.

N... n'était pas trop porté sur la propreté. Il couchait souvent avec ses bottes lors de séjours dans les campements et parfois même sur un bel édredon lors de ses siestes du midi. Plusieurs témoins se plaisaient à le montrer ainsi étendu à leurs compagnons. Ses poches de vêtement recélaient un lot hétéroclite d'objets aussi variés que des boulons et des morceaux de hareng fumé.

Jim avait pour lui une certaine estime à cause des longues années de service. À tel point qu'il s'amusait des mensonges de N... qui racontait son gros travail de la journée, alors que sa camionnette était demeurée stationnée de longues heures devant un hôtel. Jim s'amusait des mensonges de N..., l'encourageait même dans ses exagérations et, tout en gardant son petit sourire narquois, le laissait s'enfermer dans ses inventions.

Bon catholique, N... gardait un amour particulier pour ses enfants et il s'est souvent privé pour leur venir en aide. Il a beaucoup mérité, ayant été un de ces pionniers qui ne ménageaient ni leur temps ni leur santé pour la réussite de leur employeur. Il est resté à l'emploi de la compagnie jusqu'à

appelé Antonio et lui vouait une grande estime. Cet emploi l'obligeait à de longues heures de travail surtout avec le boom des expéditions pendant la guerre. Il devait aussi préparer le mode de sciage, soit par diagrammes ou autrement, en vue de remplir au mieux les commandes. Pour ce faire, l'hiver, il allait assez souvent à Duchesnay se mettre au courant des récentes méthodes ou d'un nouveau système de mesurage de billots.

Comme Antonio était timide, certains contremaîtres lui ont mis sur le dos leurs propres erreurs, ce qui ne l'a jamais empêché d'accomplir un travail honnête et consciencieux malgré un salaire que ne lui rendait pas justice. Il avait pistonné plus particulièrement un contremaître qu'il avait initié et à qui il avait tout montré, conscient des capacités de l'homme. Pour promouvoir son avancement en démontrant une lacune dans l'inventaire, ce même homme avait fait transférer une balance de madriers dans une autre cour. Vint une demande pour cette dimension, le même contremaître jure ses grands dieux que ce lot n'existe plus. Alors Jim se déclare : « Si Antonio l'a sur son inventaire, ce bois est là et trouvez-le ! » Le pauvre Antonio, sûr de ses chiffres et malgré sa difficulté à marcher à cause d'un cancer des os qui le minait, parvient à retracer le bois grâce aux renseignements d'un travailleur qui avait eu connaissance du changement d'endroit. Antonio n'a pas jeté les hauts cris, mais s'est contenté de rapporter les faits. Belle ingratitude de ce contremaître qui s'est fait congédier sans ménagement plus tard, pour une raison très sérieuse.

Mort à la veille de ses soixante ans, Antonio s'est vu verser son plein salaire jusqu'à son décès. Il l'avait bien mérité.

Il semble que Wellie ait porté une amitié spéciale à Georges, peut-être en souvenir de son fils Shirley, décédé en 1920 à l'âge de dix-sept ans seulement. Ainsi, Wellie amenait Georges jusqu'à Cap-Chat lors de ses visites régulières des installations de la compagnie. Il ne faut pas se surprendre qu'il ait engagé Georges au bureau de Matane en 1926, après la fin de ses études, alors qu'il avait dix-huit ans. C'est là que Georges a fait la connaissance de Sam de la Haye qui l'a initié aux travaux de bureau et surtout à la comptabilité, ce qui a permis à Georges de devenir le comptable attitré lors du transfert des bureaux à Cap-Chat en 1934, poste qu'il a détenu jusqu'en 1976. Donc cinquante années de loyaux services.

Ses chiffres et ses projections étaient parole d'évangile pour Jim qui le traitait comme un frère, au vif déplaisir d'un assistant qui profitait de l'absence de Jim pour le charger d'accusations pour le moins mensongères. Georges, trop timide pour riposter, prouvait par la suite, sans trop de peine, réfuter les reproches qu'on lui imputait. Tout en demeurant très sérieux dans son travail, Georges avait un petit esprit caustique assez raffiné que Jim appréciait particulièrement étant amateur de gauloiseries et de plaisanteries. Georges était aussi un perfectionniste et l'auteur s'en rappelle parfaitement. Alors qu'il demeurait dans sa famille avant son mariage, il passait plusieurs veillées au bureau pour trouver un écart de quelques sous sur des opérations comptables de plusieurs millions pour pouvoir présenter un bilan parfait aux auditeurs de chez Price Waterhouse.

Georges était aussi un sportif qui se maintenait en forme. Pas de boisson et pas de cigarette, au contraire de certains coéquipiers. En plus du tennis, il avait fait ses preuves comme gardien de but au hockey et lanceur au baseball. Comme ces deux postes sont importants, c'est en grande partie grâce à lui que les clubs de Cap-Chat ont bénéficié longtemps d'une suprématie dans ces disciplines. À quatre-vingt-trois ans, il jouit encore d'une excellente santé et manque rarement toute exhibition sportive à la télévision.

vente, ce qui lui a permis de nombreux voyages tant en Europe qu'en Afrique. Il y négociait certains contrats avantageux pour la compagnie, car on sait que ces ventes à l'étranger compensaient souvent pour le déficit des ventes intérieures.

Comme son patron, Raymond était un homme qui pouvait s'adapter à toutes les circonstances et tous les milieux, et son entregent lui a beaucoup servi dans les négociations. Les acheteurs américains qui aimaient venir rencontrer Jim, l'ont adopté. Il a servi de conducteur à plusieurs, ce qui lui permit d'acquérir une certaine intimité avec eux et donc de promouvoir les intérêts de J.R.Co. Il est certain que Jim se fiait entièrement à Raymond, ayant eu souvent l'occasion de constater sa fidélité et étant sûr qu'il respectait ses consignes. Tous deux se complétaient. Il y avait entente tacite entre eux, Jim profitant d'un cadre plus jeune pour être renseigné tant sur les revendications des employés que sur les plaintes des clients.

On voit l'influence de Raymond dans certaines décisions, telle la construction du moulin de Grande-Vallée équipé de la plus moderne machinerie pour l'époque. En effet, cette scierie opère encore avec peu de transformations. Aussi, on peut juger comme profitable le déchargement d'un cargo échoué à Grande-Vallée, lors d'un coup de vent. Alors que l'assurance allouait un montant fixe pour ce travail, Raymond eut l'idée de construire une jetée pour se rendre le long du navire, et ainsi l'opération se fit avec bénéfice, les camions pouvant se rendre directement pour vider les cales.

On lui a reproché — plusieurs cadres en particulier ayant abusé des bons offices de J.R.Co. — d'être responsable des déboires de la compagnie. Ce sont ces mêmes gens, des exploitants qui avaient profité de leur situation avantageuse pour en retirer des faveurs et parfois des *grattes*, en terme familier. Plusieurs causes ont contribué au déclin de J.R.Co., surtout l'achat des limites par le gouvernement, comme nous le verrons dans un chapitre subséquent. Ces personnages, donc, ont pu bénéficier aussi du programme P.A.T. que Raymond et sa compagne ont réussi à obtenir du gouvernement fédéral après

Arthur Roy, fournisseur de J.R.Co., il a connu Jim pendant soixante ans :

« Autant je m'arrangeais mal avec l'assistant, autant Jim était compréhensif. Toujours de bonne humeur, il aimait blaguer. Jim avait monté, avec J.R.Co., une belle organisation. Il avait de grandes qualités comme administrateur. »

Louis St-Pierre, chauffeur de Jim pendant vingt ans :

« Jim était juste et essayait de contenter tout le monde. Chaque employé pouvait lui parler lors de sa visite journalière des installations de J.R.Co. Il me laissait beaucoup de temps libres. Toujours de bonne humeur, il aimait jaser avec moi. »

René Émond, contracteur en forêt pendant de longues années :

« J'ai toujours négocié avec Jim lors de mes contrats de coupe de bois et je me suis toujours bien entendu avec lui. »

Émilien Fournier, employé de longues années à divers travaux :

« Jim a été bon pour moi comme pour toute ma famille. Quand j'ai suivi mon cours de mesureur à Duchesnay, il m'a octroyé un bon montant par semaine, alors que je recevais l'assurance-chômage. Je suis certain que s'il avait été plus jeune, Jim aurait rebâti le moulin et il aurait continué la compagnie. Il aimait la compagnie et il m'a invité souvent à son chalet de Ste-Anne-des-Monts. Il était très généreux et fidèle à ses amis. »

Gérard Ouellet, machiniste :

« Jim a régulièrement augmenté mon salaire après une rencontre. Il me donnait souvent un saumon en cadeau, me disant que c'était une juste récompense pour les nombreuses heures que m'obligeaient les réparations urgentes. J'avais toute liberté d'agir au meilleur de ma connaissance. »

des dégâts occasionnés sur nos terres par la crue des eaux, nous avons toujours reçu une juste compensation. Il m'a souvent invité à la pêche au saumon. Il aimait la compagnie et le plaisir. Sa compagnie, J.R.Co., a toujours eu un minimum de quatre cents employés hiver comme été. C'est la compagnie qui a fait prospérer Cap-Chat. »

Émile Bernatchez, pêcheur impénitent encore à quatre-vingts ans :

« Pour m'arrêter de pêcher en bas du barrage, ce qui était permis, Jim m'a fait engager par McLaughin comme pêcheur à son compte. Je pouvais ainsi prendre du saumon tant que je voulais. J'ai eu connaissance des pêches de C.D. Howe qui était fou de joie. »

Fernand Lemieux, travailleur à quatorze ans :

« Jim était capable de conduire un business. J'ai toujours eu de l'avancement après avoir prouvé ma compétence. Quand on était bon, on nous donnait une chance et on nous essayait sur un job plus payant. Jim a toujours insisté pour que nous donnions une juste mesure aux fournisseurs et aux *jobbers* en forêt. »

Raymond Lemieux, frère de Fernand et assistant de Jim pendant les dernières années :

« Pas de meilleur patron que M. Russell. Il me traitait un peu comme son gars. J'ai eu souvent des démêlés avec mon prédécesseur. M. Russell demandait des avis avant de prendre des décisions importantes. Il avait le don de dénicher les bons employés aux meilleurs endroits. Il avait toujours quelqu'un au courant de ses intentions pour le remplacer. Certains m'ont accusé d'avoir accéléré le déclin de la compagnie. Il faut en accuser le contexte dans lequel le gouvernement nous obligeait à travailler. La raison principale de la fermeture de la compagnie fut sans doute l'incendie du gros moulin et la police d'assurance inadéquate qui couvrait la compagnie. »

Déclin de J.R.Co.

Déclin de J.R.Co.

Plusieurs de facteurs combinés les uns aux autres ont sonné le déclin de la compagnie. Elle avait déjà un handicap de 10 dollars le mille pieds m.p. à cause de l'obligation du transport à Matane pour les expéditions au Canada et aux États-Unis. À cause de la compétition féroce due aux hausses et aux baisses régulières du coût et au trop grand nombre de scieries, J.R.Co. devait fonctionner avec une marge de profit très réduite. Par contre, certaines expéditions par navire à l'extérieur du Canada suffisaient quelques fois à limiter les pertes.

L'achat en 1968 des limites par le gouvernement du Québec a été le catalyseur qui a enclenché la dégradation. Dans les pays nordiques, Suède et Finlande par exemple, les trois quarts des boisés appartiennent à des particuliers, mais au Québec on ne retient pas les expériences concluantes de pays ayant de longues traditions dans l'exploitation de la forêt. Au nom d'un nationalisme chauvin, pour enlever à certaines compagnies qui prenaient soin de leurs limites avec prévoyance, on a pris des décisions pour le moins discutables.

Avec la perte de ses limites, J.R.Co. devait s'astreindre aux contraintes imposées par le gouvernement : couper dans des territoires assignés, engager des ingénieurs forestiers, etc. Alors que la compagnie avait toujours contrôlé son exploitation par des coupes sélectives, on l'a obligé à des abattages à blanc dans des terrains où elle a dû dépenser énormément pour construire les routes d'accès. Quand on songe aux coupes accordées dans les Shick-Shocks, on peut réaliser l'argent dépensé pour recueillir quelques couettes de bois ici et là, les montagnes n'étant pas très propices à produire des arbres de bonne grosseur. L'exploitation du boisé du lac Long n'a produit que des billots croches dont plus de la moitié étaient convertis en pulpe. Pour avoir du bois de meilleure qualité, la compagnie a opéré des chantiers sur la Côte-Nord, mais les

renégocier un nouveau contrat très avantageux après une chute très brutale du prix du bois a entraîné des pertes importantes.

Les anciens cadres disparus avec leur longue expérience et leur dévouement sans limite, les remplaçants n'ont souvent pas été à la hauteur. On l'a constaté par les congédiements successifs de contremaîtres pour plusieurs raisons qu'on peut deviner. On a parlé aussi du vieillissement des patrons, mais cette raison ne tient pas quand on voit l'établissement, en 1972, à Grande-Vallée, d'un moulin ultra-moderne, l'achat et la modernisation du moulin de Bellevue en 1970. Malgré l'âge, il y avait dynamisme.

En 1974, la J.R.Co. jouissait encore d'un surplus de liquidité de près d'un million de dollars. Même après l'incendie de l'usine de rabotage et du gros moulin à une semaine d'intervalle en 1975, les affaires n'étaient pas encore désespérées. En effet, on rebâtit immédiatement le moulin à planer pour prendre soin du rabotage des productions des autres scieries. On doit considérer comme le *knock-out* final, l'assurance incendie couvrant le gros moulin pour une valeur dépréciée seulement, soit neuf cent mille dollars, alors qu'il aurait fallu une couverture de remplacement. Mais la compagnie d'assurance qui avait retiré les primes depuis cinquante ans demandait un montant exorbitant, alors qu'elle couvrait adéquatement certaines industries qui, pour régler leurs problèmes financiers, incendiaient délibérément leurs édifices. Alors qu'il aurait fallu au moins trois millions pour reconstruire, on n'a reçu qu'un montant limité parce qu'on n'avait pas rebâti.

Ainsi sonne la fin d'une industrie après quatre-vingt-dix-huit années d'existence. Une fin inévitable à cause d'un gouvernement cherchant à tâtons une bonne gestion forestière et faisant payer les erreurs de ses fonctionnaires par les exploitants. Depuis plus de deux cents ans qu'existe l'exploitation de la forêt, on en est encore à des essais de toutes sortes, alors qu'il aurait été beaucoup plus facile d'imiter les Scandinaves. On se réveille aujourd'hui avec un surplus de copeaux que les papetières ne peuvent plus absorber. Il faut se demander où

secrète du libre-échange ? D'autres économistes vont plus loin et parlent d'une récession planifiée lors de l'entente.

Les négociateurs du libre-échange se liguent maintenant pour le dénoncer. Leur chef Simon Reisman traitent nos voisins de salauds. Gordon Ritchie les accuse de protectionnisme et signale les violations systématiques du traité. Les exemples de la mainmise des Américains fourmillent. On peut citer : leur exploitation éhontée aux Îles de la Madeleine avant le début du siècle, les razzias des pêcheurs sur nos côtes, leur disparition lors de la crise économique des années trente en fermant leurs usines au Canada et en laissant une population en détresse, etc.

Tant est vrai le mot de Wilfrid Laurier : « Ce qu'ils ont, ils le gardent. Ce qu'ils n'ont pas, ils le veulent. »

La fin de J.R.Co. a sonné le déclin de Cap-Chat, et on le réalise de plus en plus. On ne désespère pas d'arrêter au moins l'exode de la jeune population et malgré le peu de support des gouvernements, certains promoteurs s'activent de tous côtés à trouver des solutions au marasme actuel. Donnons-leur un appui inconditionnel, c'est le seul moyen de réussir un miracle économique à Cap-Chat.

Après J.R.Co.

En 1970, après le refus de vendre à MacMillan dont les représentants s'étaient même rendus à Cap-Chat pour la signature, Jim, qui voyait dans cette vente soixante ans de sa vie disparaître en fumée, croyait encore pouvoir relancer sa compagnie. Son inquiétude principale pour son refus de vendre semblait être la perte de son bureau au milieu de ses vieux compagnons qui l'avaient épaulé durant son règne comme p.-d.g. depuis 1934. On peut le comprendre quand on sait qu'il

obtenir un emploi. Plusieurs ont dû emprunter ce montant à la caisse populaire, et comme la nouvelle compagnie a sombré après dix-huit mois d'opération seulement, certains ont gagné à peine de quoi rembourser leur prêt avec un travail d'été seulement. On ne s'improvise pas p.-d.g. d'une industrie du jour au lendemain. Les seuls bénéficiaires de tout ce tripotage en ont été les directeurs grassement payés. Des endosseurs pour un montant de deux cent cinquante mille dollars ont tremblé plusieurs années avant de pouvoir se faire rembourser ou bénéficier d'arrangements qui leur ont permis de recouvrer leur signature. On demande par la suite à Rexfor de reprendre l'affaire en main, mais on ne peut blâmer son refus après les traitements subis à Cap-Chat. C'est ainsi que le ministre Bérubé a réalisé la quadrature du cercle : contenter les gens de Matane où réside la majorité des électeurs du comté et satisfaire par la même occasion ses organisateurs péquistes de Cap-Chat. Comme quoi tout est possible dans le grand jeu de la petite politique. Le même tripotage s'est produit dans un comté voisin où on a imposé la Coopérative scierie Métis fondée par des supporteurs péquistes au détriment de la solide compagnie Deniso Lebel. Un jugement récent condamne le gouvernement à payer trois millions de dollars de compensation à Deniso Lebel et blâme fortement le ministre Yves Duhaime. Encore là, on retrouve le ministre Bérubé dans le dossier.

Actuellement, les billots en longueur de huit à seize pieds sortent des anciennes limites de J.R.Co. pour être transportées au centre de sciage de Rexfor à Matane, et on ne s'occupe plus de disposer des têtes d'arbres et des branches comme c'était l'obligation. La production de la scierie de Grande-Vallée est transportée à Matane, soit une distance de près de cent cinquante milles. Personne ne s'occupe de réserver du bois pour les besoins futurs d'une scierie à Cap-Chat. Celle actuellement en construction doit aller chercher son bois à cinquante milles. On a songé à un barrage routier, mais les gens sont devenus apathiques, car un barrage de la route effectué il y a quelques

départ de sa population active et de ses forces vives. On dit que la moyenne d'âge des habitants est près de soixante ans. Le maire actuel Augustin St-Laurent s'alarme avec raison, mais ses efforts sont annulés par la bureaucratie gouvernementale quand elle condescend parfois à le recevoir.

La ville de Cap-Chat ressemble à un village endormi. Le matin, peu de passants sur la rue principale avant neuf heures, soit pour l'ouverture du bureau de poste et de la tabagie qui offre un kiosque de journaux. Les activités marchent ainsi au ralenti toute la journée, et les commerces du centre-ville ne peuvent envisager une progression et doivent se contenter de marquer le pas. Le soir est encore plus lugubre, de rares piétons s'aventurent sur la rue, encore faut-il que la température soit clémente.

Il y a un lot incroyable de maisons à vendre et les seuls rachats de résidence le sont par des retraités qui reviennent y finir leurs jours, n'ayant pu oublier l'air salin et la mer qu'ils peuvent contempler à loisir de leur véranda. Des demeures faisant l'orgueil de leurs anciens propriétaires ont gardé leur lustre grâce à des rentiers qui reviennent y investir leurs économies. Les commerces vivotent faute de clientèle, les industries sont fermées sans espoir de réouverture. Des projets comme Innobois mijotent depuis longtemps et semblent vouloir demeurer utopiques.

Les dernières habitations construites sont une centaine de logements à prix modique habités par des assistés sociaux et une dizaine d'habitation à loyer modique pour les personnes âgées autonomes. Là où était un hôtel renommé pour sa cuisine, on a construit un salon mortuaire. Un autre hôtel aussi célèbre, avec une vue imprenable sur l'anse, a été démoli pour faire place à un terrain vague. Heureusement le motel Fleur de Lys, avec sa belle salle à manger, a repris le flambeau et entend bien garder la tradition de l'accueil à la manière gaspésienne et de la bonne table où le poisson est roi. Il est malheureux que ces anciens hôtels disparaissent. Ils avaient fait la renommée

sous prétexte de favoriser la reproduction. Il faut se demander quelle santé il peut rester à un crabe qui s'est débattu deux et même trois jours dans les filets, lorsque la température empêche la levée des filets.

Même le kiosque, qui constituait depuis nombre d'années le lieu de rencontres où les discussions se poursuivaient tout en jetant un œil sur la mer, a été démoli. En blaguant, on dit que le bureau de poste constitue la place de la bourse, à cause des réunions de l'avant-midi où se commentent tous les événements locaux, nationaux et internationaux. Même le phare qui a déjà employé un résident et un assistant a été converti à l'automatisme. Le son de la corne à brume, si familier au point de ne plus l'entendre, a été changé pour un autre au son criard qui appelle à la désolation.

Un secteur qui marche rondement, celui des clubs sociaux. Celui de l'Âge d'or a sa salle propre et organise des réunions et des soirées. Ces gens âgés ne demandent qu'à s'impliquer au développement de Cap-Chat, et certains petits bas de laine ne demandent qu'à contribuer à une entreprise sérieuse générant des emplois. Plusieurs autres clubs dont les Filles d'Isabelle, les Chevaliers de Colomb et le club Optimiste ont des activités régulières qui permettent des rencontres de brassage d'idées et de projets. Le club Lions semble en perte de vitesse si on en juge par le calendrier 1992 de la ville de Cap-Chat. Entre parenthèses, cette initiative de calendrier est superbe, on doit en féliciter les artisans.

Certains projets avancent, mais à pas de tortue. Une scierie en construction depuis plus d'un an fait l'objet de sarcasmes de loustics gageant à qui mieux mieux qu'elle n'opérerait pas pour 1991. Heureusement, après avoir vaincu les hésitations de tous les ministères concernés qui semblent se complaire à mettre des bois dans les roues, la scierie a commencé ses opérations à l'automne 1991. Le centre de ski du mont Logan fait l'objet d'études sérieuses sur place par des spécialistes qui y croient de plus en plus. Un autre projet piétine, soit celui de Innobois qui prétend utiliser plusieurs

Pourtant on y rencontre une population agricole très active et certaines fermes peuvent se comparer avantageusement avec celles de l'Estrie par exemple.

Avenue d'autant plus prometteuse que le marché est dans un périmètre très proche et que l'item transport ne joue plus dans la compétition. En effet, pourquoi acheter les légumes des marchés de Québec et Montréal alors qu'on peut très bien les produire sur place à un coût comparable, quitte à les garder dans des entrepôts pour la consommation hivernale ? Pourquoi faire venir les produits laitiers des grosses coopératives alors qu'une campagne d'achat en Gaspésie favoriserait sûrement la production locale, les Gaspésiens étant chauvins de nature et amateurs de leur coin de pays ? Pourquoi ne pas favoriser la culture des pommes quand on connaît les résultats surprenants des petits vergers le long de la rivière, malgré le peu de soin apporté pour favoriser leur rendement ? Pourquoi les animaux de boucherie ne pourraient avoir leur place au Village du Cap par exemple ?

Au ministère de l'Agriculture, le maire se heurte à une bureaucratie tatillonne qui ne s'intéresse qu'aux grands domaines et veut appliquer les mêmes règlements aux petites fermes. Parlez aux cultivateurs qui ont subi des dommages lors de la tornade du 27 août 1991 à Maskinongé, ils ne suffiraient pas à rencontrer tous les inspecteurs et leurs journées se passaient à se débattre contre ces visiteurs imbus de leur importance. Il est admis que le ministère de l'Agriculture a un fouillis de lois, arrêtés et décrets accumulés depuis des siècles, que chaque fonctionnaire peut interpréter à sa manière. Le maire St-Laurent, déçu de ses rencontres à Québec avec les instances du ministère, désabusé, déclare : « Qu'il faudrait peut-être, pour rencontrer les normes, bâtir des genres de motels poulaillers de quarante-neuf poules, parce qu'à cinquante, d'autres règlements sont applicables. »

On peut se demander où on aboutira avec tous les organismes de protection de l'agriculture : U.P.A, offices de commercialisation, régies, etc. On se rappelle que l'U.P.A. a bloqué

en main le contrôle de ce village destiné à une meilleure vocation. St-Octave-de-l'Avenir appartient à Cap-Chat à plusieurs titres : les efforts accomplis par les défricheurs secondés par leurs parents, l'aide généreuse fournie par les familles plus à l'aise, les nombreux sacrifices des bénévoles pour conserver et améliorer cet acquis. La Ligue, avec un bail de location du ministère de la Défense pour cinq années, en plus d'une option pour trois années supplémentaires, peut envisager l'avenir avec optimisme, conserver les soixante emplois pendant la période d'entraînement des cadets et même projeter des agrandissements aux locaux actuels. Avec un budget de près d'un million, la Ligue peut se vanter d'une réussite.

Mais la vocation de St-Octave-de-l'Avenir demeure le centre de plein-air avec des installations modernes pour le ski. Tous les experts, à commencer par les champions canadiens Nancy Greene et Peter Duncan, ont été enthousiasmés par les possibilités et la magie du paysage. Ils admettent que c'est un des cinq plus beaux univers de ski au monde et un des moins dangereux, car il n'y a pas de risque d'avalanches à cause d'une neige stabilisée et du gel des nuits qui donne une surface durcie. En passant, il faut souligner les efforts des premiers promoteurs qui ont dû affronter les craintes morbides des environmentalistes. Ceux-ci prétextaient ne pas vouloir déranger les deux cent cinquante caribous du mont Albert, leur centre d'hibernation. Mais on sait qu'ils viennent que très rarement dans les parages du Mont Logan distant de plusieurs milles et encore moins l'hiver. Ces gens sont de la même engeance que ceux de Greenpeace qui viennent de dévoiler leur vrai rôle dans l'annonce « Catastrophe at James Bay » où ils crachent — c'est le mot employé pour qualifier ce geste — sur le Québec. On commence d'ailleurs à les considérer comme des spécialistes de la terreur, car sous prétexte de protéger l'environnement, ils retardent les investissements de plusieurs années, et le gouvernement, toujours enclin à se concilier des votes, engage des enquêtes longues et dispendieuses.

Le village établi sur un immense plateau au pied des Shick-Shocks laissait prévoir un bel avenir avec la vente du bois des lots et les possibilités de l'agriculture que Mgr Caron prônait plus particulièrement, étant lui-même fils de cultivateur. St-Octave-de-l'Avenir a prospéré rapidement au point d'atteindre mille cent vingt-quatre habitants en 1950. De nombreuses scieries s'y étaient établies : les Roy, Paul Lepage, Georges Bernier, Adrien Dumont et le syndicat forestier. La plupart de ces moulins vendaient leur production à J.R.Co. qui achetait en plus les billots qu'on lui offrait. Ce revenu d'appoint a contribué pour beaucoup à la prospérité de l'établissement.

Au point de vue agricole, le sol était beaucoup plus productif que certaines colonies environnantes où les côtes se succédaient sans laisser beaucoup de terrain plat. Quelques agriculteurs, surtout autour de l'église, avaient agrandi considérablement les terres en culture. Ils avaient un appui inconditionnel de Mgr Caron qui, après de nombreux voyages à Québec, leur obtenait grains de semence, subventions, etc. et surtout les visitait régulièrement pour les encourager. Ces gens seraient sans doute parvenus à un bon résultat si le gouvernement avait continué à les soutenir, comme il l'a fait en Abitibi où l'agriculture est très prospère.

Pour donner un exemple du progrès de la colonie, examinons la situation à l'année 1945 où St-Octave-de-l'Avenir se comparait avantageusement aux villages environnants : une école bâtie en 1939 par une corvée et une contribution de 20 dollars par famille, un couvent érigé en peu plus tard sur le même principe, l'électricité et l'eau courante dans les résidences confortables. La municipalité compte aussi six écoles de rang, une caisse populaire, un dispensaire avec une infirmière à plein temps, un moulin coopératif, plusieurs magasins et même une salle de cinéma. Les nombreux feux de forêt, certains dus à la négligence des colons, rongeaient de plus en plus les boisés exploitables et le feu de 1958 a fini par détruire complètement cette réserve de conifères. La fin de l'exploitation du bois a sonné l'exode. En 1971, le gouvernement décide

On sait que les gouvernements accordent régulièrement des subventions pour de nouveaux centres de ski, alors que certains devront faire faillite à plus ou moins long terme à cause de leur multiplication et d'une saison écourtée. Ici, les saisons sont longues et depuis que les distances ne sont plus un handicap, nous voyons mal les gouvernements refuser des argents à ces promoteurs qui ont à cœur le développement de leur patelin. Un professionnel a décrit le ski à St-Octave-de-l'Avenir comme « un pays des dieux. Si ce n'est pas le paradis, je préfère m'en aller en enfer. » Il est vrai que le mont Logan, avec une élévation de 3 785 pieds et des descentes de 5 000 pieds, est un paradis en hiver à cause des neiges abondantes et au printemps (la neige dure jusqu'en août) les nuits froides gèlent la surface pour donner un fond légèrement granuleux. Ce n'est pas la neige qui manque, l'hiver 1990-1991 a donné vingt-deux pieds de neige selon le centre météorologique installé au sommet du mont Logan. Fin juin, on voit encore le sommet tout blanc avec les coulées enneigées des pistes déjà tracées. On le décrit comme un des cinq plus beaux sites de ski au monde.

St-Octave-de-l'Avenir était voué à un avenir prometteur n'eut été les nombreux feux de forêt qui ont dévasté, presque tous les ans, une section ou une autre de forêt. Dès l'automne 1939, on y avait fondé une caisse populaire et une coopérative avec scierie pour le sciage et la vente du bois des colons. La décision des bureaucrates de fermer cet établissement prometteur pour en exiler les habitants et les destiner au bien-être social a coûté une fortune au gouvernement, argent qui aurait été mieux employé pour en assurer la survivance. Pauvre Gaspésie ! Il te manque des voteurs pour t'imposer, et le pire est encore à venir, car on pense y couper des comtés. Comme disait Clémenceau : « L'État a trop d'enfants pour être bon père de famille. »

Il faut féliciter la Ligue Navale qui, sous la direction de Jean-Yves Bérubé, a fait une réussite de ce qui semblait destiné à une mort certaine. Aux anciens édifices conservés et même

comtés, ce qui n'est pas pour améliorer la pression auprès du gouvernement du Canada. Déjà en 1930, Esdras Miville, devenu par la suite directeur des hautes études commerciales, déplorait le déclin constant de la Gaspésie et pressait le gouvernement d'agir.

Une dernière analyse de Jules Bélanger, parue dans *La Presse* du 3 janvier 1991 prône le rapatriement de tous les Gaspésiens exilés : « Ces fils et filles, avec leur expérience en affaires, apporteront une crédibilité incontestable pour appuyer les initiatives et entreprises futures et seraient une sérieuse garantie aux bailleurs de fonds. » Bélanger insiste ensuite « sur un projet d'ensemble conçu et exécuté par une diaspora gaspésienne. »

Les exemples fourmillent de régions qui se sont prises en main. Après la Beauce qui a opéré un miracle d'industrialisation, on voit plus récemment les Acadiens du Nouveau-Brunswick qui, malgré des ressources financières limitées, sont en train de réussir une renaissance et regardent la récession de 1990-1992 avec un sourire.

Le temps des promesses est passé. On a vu en juin 1991 l'accueil désabusé qu'ont accordé les Gaspésiens à la visite des ministres fédéraux Bouchard et Vézina venus annoncer en grande pompe une subvention de quatre millions... pour cinq ans. Rien de plus ridicule, et les politiciens qui croient apporter la lune avec ces miettes ne se font que détester davantage. Même le ministre provincial Gérard D. Lévesque, un gaspésien pourtant, en a fait l'expérience lors d'un colloque tenu en juin 1991 à Ste-Anne-des-Monts, et où les promoteurs ont déserté la table de concertation. Jean Robitaille, dans sa dernière enquête, a raison de déclarer : « On en a ras le bol des gens qui disent vouloir notre bien... parce que habituellement, ils partent avec ! »

Tous les secteurs sont touchés par cette érosion de forces vives. Commençons par l'agriculture et posons la question suivante : « est-il vrai que le lait ne peut être transformé en région ? Cap-Chat, par exemple, avait une beurrerie avant

d'un hareng » ont eu pour résultat d'empêcher la reproduction de plusieurs espèces.

Pour ce qui est de la forêt, le désastre est aussi grand, sinon pire. Après des coupes à blanc avec des mastodontes de machines qui détruisent tout sur leur passage, on reboise de conifères seulement pour rencontrer les exigences des papeteries. Une plantation mixte de résineux et de feuillus rendrait la forêt moins vulnérable aux épidémies comme la tordeuse. C'est ce que prônent en vain les vrais écologistes tel Léonard Otis. Ce dernier, après une visite en Scandinavie où il avait constaté les résultats d'un sage contrôle, en avait suivi l'exemple et les méthodes pour ses propres boisés, une réussite qu'il se fait un plaisir de faire visiter.

Le tourisme est l'avenue immédiate la plus prometteuse et encore, comme la saison est courte, ce n'est pas une solution à long terme. Certains pessimistes affirment que la Gaspésie est en crise économique depuis 1929, mais il faut être réaliste et ne pas désespérer. Les Gaspésiens, habitués à une vie rude, sont capables d'un sursaut collectif et d'imagination.

Sans imiter la violence des Mohawks dont les événements d'Oka ont fait reconnaître leurs revendications pour leur présumé territoire, alors qu'ils sont déjà gorgés de privilèges (exemptions de taxes et autres), les Gaspésiens pourraient lever une armée, pacifique toutefois, qui par une action d'éclat quelconque, attirerait la meute de journalistes aimant le sensationnalisme. Les médias leur feraient alors le meilleur marketing en décrivant le coût élevé de la vie, la détérioration des institutions et cette masse de gens oisifs rêvant d'un meilleur sort.

Les journalistes ont beaucoup à se faire pardonner — on vient de le voir dans le cas du fumiste Robert Tétrault qui leur a fait avaler depuis vingt ans les canulars les plus invraisemblables — et ils feraient œuvre méritoire en exposant la situation désespérante d'une région aux abois. Ils forceraient les gouvernements à agir comme dans le cas des Amérindiens. On sait qu'il faut des pressions considérables pour faire bouger

Autres Russell

Mollie

On appelait Mollie Mary Maud, la quatrième et dernier enfant de Johnie Russell. Née plus de six ans après sa sœur Clara Jean, elle a sûrement été gâtée par ses parents et ses frères plus âgés, d'autant plus qu'elle était moins grande et plus frêle que tous les autres Russell. On sait que son père la chérissait plus particulièrement et il est surprenant qu'après la mort de celui-ci, elle se soit occupée à gagner sa pitance alors qu'elle aurait pu se dispenser de travailler.

Après ces études, avec une amie de collège, Jane, elle avait ouvert son restaurant Rus-T-Mac où les Américains de passage pouvaient se régaler des produits de la région : poissons, fraises des champs, etc. Elle se fit là un nombre incroyable d'amis qui ont gardé contact avec elle, soit en revenant ou en lui écrivant. Même si Mollie avait parfois l'air distante, certaines gens ayant peur de l'approcher, elle était facile d'accès et aimait rencontrer ses compatriotes. Vers 1945, elle travaillait au bureau de J.R.Co. où ses confrères se souviennent encore de ses sautes d'humeur, mais elle était sans malice et elle était la première à regretter ses excès. Il faut ajouter que tous, connaissant son caractère soupe au lait, s'ingéniaient à la faire sortir de ses gonds.

Comme les gens de Cap-Chat sont reconnus pour aimer rigoler, certains exploitaient ce trait de caractère et s'ingéniaient à la mettre en colère. Ainsi l'auteur, chauffeur de camion à l'époque, coupait vite le contact du moteur en s'arrêtant en face du bureau, ce qui occasionnait une explosion. Elle sursautait et quand le chauffeur passait devant elle, il se faisait regarder de travers. On verra sa tempête dans un hôtel de Londres, alors qu'un commis à la réception l'avait traitée de coloniale. C'était plus qu'elle pouvait supporter et étant de descendance écossaise, elle se vengeait un peu des brimades que ses ancêtres avaient subies de la part des Anglais.

Après le décès d'Anne, l'épouse de Jim, demeurant la seule survivante des Russell à Cap-Chat, elle décide de vendre en 1989 la maison paternelle — Blink Bonnie — et de se retirer à Montréal, près de sa fille et de ses petits-enfants.

Longue vie, Mollie.

John Russell

John, le seul fils de William Russell frère de Jim, est né à Montréal le 4 juillet 1929. Après la mort de son père alors qu'il n'avait que six ans, il a été recueilli par la famille de son grand-père où il est demeuré quelques années. Comme il le dit, il a gardé des souvenirs heureux : école au couvent des filles de Jésus, pique-niques, pont couvert, Noël, la pêche au ver, etc. (tel qu'on l'a vu dans un chapitre précédent). Tel qu'on le connaît, Jim a dû, à l'exemple de son oncle Jim, faire les cents coups et probablement conduire sa gang d'amis dans des entourloupettes où il prenait une large place.

Après des études primaires à Cap-Chat, il est retourné à Montréal retrouver sa mère qui l'a confié à une école anglophone de Montréal où régnait un régime disciplinaire brutal, ce qui lui a fait regretter la douce fêrule des filles de Jésus. Il pouvait se consoler à la pensée de retourner passer ses vacances à Cap-Chat, y retrouver ses amis là où il se sentait vraiment chez lui.

Puis, il poursuit ses études secondaires à Lakefield College en Ontario où il était très heureux avec toujours la certitude de revenir à Cap-Chat « y pratiquer les entourloupettes et d'autres farces avec ses amis » selon ses dires, et « poursuivre son entraînement de base en français ». Il a fréquenté ensuite l'Université McGill quelques années avant de partir pour Londres en 1951 pour gagner de l'expérience selon

ses petits-enfants en plus de se consacrer à sa marotte, la réparation d'antiquités.

John a suivi la lignée des Russell en ce sens qu'il a hérité de leur joie de vivre. Lors de ses trop rares visites à Cap-Chat, ses amis constatent qu'il est resté le joyeux drille qu'il promettait dans sa jeunesse.

Sa seule sœur, Andrea Elizabeth est née à Montréal le 30 novembre 1932. Mariée à Alleyn Seymour de Montréal, ils ont cinq enfants : Anne, Steward, Susan, Judy et David. Aucun n'est marié.

Elsbeth Russell

Née le 14 septembre 1922, fille cadette de Wellie Russell, restée seule descendante après la mort de son frère Shirley, Elspeth n'a pas eu une vie de famille très heureuse. Sa mère est devenue invalide peu après sa naissance, et son père est décédé alors qu'elle n'avait que onze ans.

Heureusement, la famille Édouard Tremblay a été pour elle son refuge. Le père était en charge du domaine des Russell à Matane et toute la famille demeurait sur la propriété. Malgré la compagnie des domestiques au manoir Hill Crest, elle préférait la présence des Tremblay où elle passait une partie de sa journée y prenant même beaucoup de repas, préférant la cuisine d'Anna, l'épouse d'Édouard. Les deux garçons du couple, Léon et Georges, plus âgés, lui ont été des compagnons de jeux fidèles et l'ont souvent accompagné dans des escapades à l'insu de sa mère. Léontine, la fille des Tremblay, plus jeune que ses frères, a été pour elle une compagne souvent consolatrice. C'est pourquoi ça été un déchirement pour elle quand Léontine est devenue religieuse chez les sœurs du Bon Pasteur. Les Tremblay, avec leur joie de vivre, constituaient pour

nerveuse s'ensuivit, d'autant plus que le manoir Hill Crest était en continuelle transformation et qu'elle était privée de son plaisir de piloter.

Elle a eu trois fils dont le seul survivant, Peter, après une spécialisation en Écosse, est devenu ingénieur maritime pour Verreault Navigation de Méchins.

Elsbeth est décédée en 1970.

Bobby

Roberta, dite Bobby, fille unique de Mollie, est une jeune femme moderne et une descendante typique des Russell qui n'ont jamais eu de préjugés et qui ont su donner à chacun sa chance.

À son dire, elle a eu une enfance très heureuse à Cap-Chat. Elle a fait ses études primaires au couvent des filles de Jésus, dont elle a gardé un souvenir inoubliable malgré une certaine religieuse qui avait suggéré de lui laver la langue à cause de son franc parler qui lui attirait certaines remontrances. Malgré sa religion presbytérienne, elle suivait les cours de catéchisme, et Mgr Cassivi (le curé d'alors) l'avait félicitée de ses connaissances et l'avait citée en exemple pour ses succès dans cette discipline. Elle a suivi ces cours jusqu'à ce que la nouvelle supérieure, sœur Denise — Rose Carpentier — l'en dispense pour lui prodiguer des leçons d'anglais à son bureau pendant les périodes de catéchisme. Vous dire l'admiration et l'estime que Bobby et sa mère, Mollie, ont gardés pour cette religieuse qui ne craignait pas, dans les années cinquante, d'imposer son ouverture d'esprit et qui a gardé de ces deux Russell un attachement qu'il lui fait plaisir de rappeler. Au départ de sœur Denise, par crainte de retomber dans l'ancienne routine, Bobby est envoyée à Compton, à la fois pour parfaire ses

langues, elle remplaçait les téléphonistes pendant les vacances d'été, travail que ses amies lui enviaient.

Elle a bien aimé son oncle Jim, bien qu'il lui semblait froid avec elle, sûrement à cause de son manque de contact avec les enfants. Elle raconte qu'à Noël, il lui avait fait cadeau d'un train électrique et que c'est lui et son grand-oncle Jos Gordon qui l'avaient installé et en avaient fait leur amusement.

D'allégeance conservatrice comme ses ancêtres, Bobby s'est impliquée activement dans l'organisation politique, mais a refusé de se porter candidate. Elle se dit très déçue de l'élu du Parti égalité qu'elle a appuyé.

Bobby vit et travaille à Montréal où elle a même enseigné bénévolement le français. Ses deux filles, Tracy et Kathy, sont parties de la maison et son fils cadet, Alexander, poursuit ses études à Montpellier en France. Il semble que ce fils a hérité de la beauté des Russell. Elle avoue être divorcée, son mari l'ayant quittée pour sa meilleure amie. Elle n'en est pas plus malheureuse pour autant, ses enfants la comblent. Elle demeure assez près de sa mère, ce qui leur permet de se rencontrer régulièrement et de se raconter leurs souvenirs de Cap-Chat.

Jos Gordon

Frère de Gertrud (épouse de Johnie Russell), Jos était devenu au fil des ans Cap-Chatain de cœur et d'esprit. Arrivé à l'emploi de J.R.Co. vers 1920, il a travaillé comme affûteur de scies à Capucins où il avait sa résidence. Il a suivi en 1928 le déplacement à Cap-Chat où il a continué son métier de longues années, pendant l'été seulement.

L'hiver, il œuvrait au bureau où il compilait les copies de collage (mesures des billots) pour le paiement aux entrepreneurs

Annexes

Annexe I

Centre d'interprétation mer et monde

- 1 Chanson : « Quand le ciel se marie avec la mer »
(Jacques Blanchet)
- 2 Musique électroacoustique inspirée par le bruit du vent.
- 3 F : C'est une merveille ! Regardez ! Elle tourne et elle produit de l'énergie. Chaque fois que je la vois, je suis bouleversée autant que la première fois... C'est un miracle de la science. L'homme a vraiment réussi à apprivoiser la nature.
- 4 E : La merveille !? mais, c'est moi, le vent ! Et si elle tourne, c'est grâce à moi ! La preuve, c'est que l'éolienne porte mon nom... Éole, je suis le dieu des vents et je suis tout puissant...
- 5 E : Au premier matin du premier souffle de la vie, (plus doux) j'étais là (plus discret, comme sur la pointe des pieds), je soufflais (tendre). (Son d'un vent très doux, accompagné de musique douce, berceuse, ballade. Bruit de la mer et du vent.)
- 6 F : (Ton respectueux, impressionné) *Éole*, la grande dame de Cap-Chat, c'est l'éolienne la plus grande au monde. Elle a 110 mètres de haut. C'est la hauteur d'un édifice de trente étages. C'est depuis 1987 qu'elle tourne dans un paysage majestueux, tout à la mesure de sa grandeur, face au fleuve. On dirait un grand oiseau aux ailes repliées. Les pales sont gigantesques : elles ont 96 mètres de hauteur. De loin, elles ont l'air fragile mais elles sont d'une solidité à toute épreuve car elles sont en acier et en fibre de verre. Les pales ont 2,4 mètres de largeur et 43 cm d'épaisseur. Elles sont attachées à une colonne en acier qui a 5 mètres de diamètre. Quand la vitesse du vent est suffisante, c'est un moteur qui fait démarrer l'éolienne. Rendue à une certaine vitesse, elle tourne par elle-même grâce à l'énergie du vent et... elle se met à produire de l'énergie qui est transformée en électricité. Sa vitesse

tions. Ah ! Ne jamais revivre le mauvais rêve des naufrages. Il y en eut tant et tant ! Comme celui du Premier, qui est venu s'écraser sur les roches de Cap-Chat à l'automne de 1843 ! Mais celui-là, il s'est bien terminé grâce à la bravoure des habitants de Cap-Chat... Tout un exploit ! Imaginez... ! TOUS les occupants du navire ont été rescapés... TOUS !!

- 10 Interlude : chanson « C'était une frégate »,
variante embellie de « Isabeau s'y promène »

C'était une frégate
Mon joli cœur de rose
Dans la mer a touché
Joli cœur d'un rosier (ter)
Y avait un'demoiselle
Mon cœur joli de rose
Su'l'bord d'la mer pleuré(rait)
Joli cœur d'un rosier (ter)

Dites-moi donc la belle
Mon joli cœur de rose
Qu'a vous à tant pleurer ?
Joli cœur d'un rosier (ter)

Onze autres couplets par Ernest Gagnon,
Chansons populaires du Canada, 1930, pages 171-173.

- 12 J.M. (Ton mystérieux.) Cap-Chat, c'est un beau nom...
Impossible à oublier, mais qui fait jaser... ! C'est un nom qui intrigue tout le monde. Il y a bien des hypothèses quant à son origine, mais celle qu'on préfère, c'est celle du rocher. Sur le cap, à côté d'ici, il y a un rocher en forme de chat assis sur ses pattes de derrière. On lui donne entre quinze et vingt mille ans et il est formé de débris de plantes, d'algues et d'animaux microscopiques. Ce chat est un sphinx au regard impénétrable. Il en a vu des choses...
- 13 J.M. (Confidence) Bien des rumeurs mystérieuses courent à son sujet. On m'a raconté une légende amérindienne...
(Effet musical : entrée en matière du récit de la légende)

premier Blanc qui a vécu ici. Après, il y en a eu bien d'autres. Ils sont venus de Kamouraska, de Rivière-Ouelle, on a même eu des soldats, des Highlanders commandés par Malcom Fraser. (Musique écossaise)

C'est le hasard qui les a souvent amenés ici. Ils longeaient le fleuve à la recherche de nouveaux territoires et quand ils arrivaient ici, ils étaient saisis par la beauté et ils décidaient de rester.

- 17 J.M. : Oui, c'est une idée poétique, mais les gens étaient plus occupés à pêcher pour survivre qu'à regarder le paysage. Et puis, il y a eu des Acadiens qui sont venus avec leurs voitures d'eau.

À Cap-Chat, il y avait bien des ressources pour survivre et pour bien vivre. La mer avec sa récolte de baleines, de morues et de poissons de toutes sortes. L'agriculture avec les récoltes de légumes pour accompagner les bonnes prises. Et derrière, dans le fond, des arbres, des arbres, du bois pour construire des bateaux. Et on s'est mis à construire des bateaux juste là, devant sur le banc de sable, des bateaux de bois, de belles voitures d'eau bien solides et bien fières.

- 18 Interlude (chanson : Partons, la mer est belle)

Abbé Gadbois, *La bonne chanson*

Partons, la mer est belle...
Embarquons-nous pêcheurs
Guidons notre nacelle
Ramons avec ardeur
Au mât hissons les voiles
Le ciel est pur et beau
Je vois briller l'étoile
Qui guide les matelots.

Amis, partons sans bruit
La pêche sera bonne
La lune qui rayonne
Éclairera la nuit
Il faut qu'avant l'aurore
Nous soyons de retour
Pour sommeiller encore
Avant qu'il soit grand jour.

peut-être... Cap-Chat se vide de ses habitants, Cap-Chat arrête de grandir. Le silence est revenu.

- 23 Interlude. « L'eau vive » de Guy Béart.
- 24 Femme de science : Tout n'est pas perdu ! La mer est toujours là et les poissons aussi. La technologie a apporté bien des avantages à la pêche moderne. Même qu'avec l'avènement de l'aquaculture, on va pouvoir cultiver la mer comme on a, depuis toujours, cultivé la terre. Tout n'est pas perdu, loin de là. L'industrie de la mer est en pleine expansion et il en faut du monde... Il y en a du travail et il y en aura encore et encore parce que le poisson, on en mange maintenant tous les jours de la semaine.
- 25 Chanson « V'là l'bon vent »

Fée : Moi aussi, je suis là, jusqu'à la fin des temps... comme le vent, la mer, la forêt, la montagne. C'est moi l'âme... l'esprit... la gardienne de Cap-Chat.

- 26 E : Moi, je suis le souffle de la vie. Je souffle... je souffle... J'ai tout un caractère, c'est vrai, des fois je me fâche... mais des fois je suis de bonne humeur, je souffle pour jouer... je souffle pour le plaisir...

Annexe II

Historique de St-Octave-de-l'Avenir

par madame Maurice Chrétien

1929-1933

Crise économique qui frappa une bonne partie de la province. La Gaspésie, en particulier, fut durement touchée par le chômage et à Cap-Chat, comme dans plusieurs autres paroisses d'ailleurs, la crise 29-30 met plusieurs familles dans une situation quasi voisine de la misère. Devant les besoins urgents de l'heure, il fallait trouver une situation pour remédier au chômage qui ne pouvait se prolonger longtemps pour les familles nombreuses surtout.

Mgr Caron alors curé de Cap-Chat à l'époque, aidé du député du temps, monsieur Thomas Côté, et quelques autres volontaires tels messieurs Jos Labrie, Michel Lemieux et l'inspecteur de la colonisation, monsieur Euclide Gosselin, préparèrent de nombreuses requêtes pour divers ministères en vue d'obtenir une solution possible.

Après de longues délibérations, on trouva qu'il n'y avait qu'un seul moyen efficace : « Fonder dans la forêt vierge de nouvelles paroisses ».

Un bon matin, la nouvelle se chuchota d'oreille en oreille... On ouvrait une paroisse en arrière de Cap-Chat.

Le recrutement fut facile, les volontaires à l'époque ne se comptaient pas. Ce qu'il fallait... des travailleurs acharnés capables de se plier à tous les sacrifices.

Ce fut donc le premier départ. Mgr Caron et quelques citoyens se risquent à escalader les monts et à dévaler les coulées, havresac au dos. Les plus hasardeux, monsieur Labrie, messieurs Lemieux et Gosselin, formaient l'avant-garde taillant à la hache un premier sentier rudimentaire.

laissé derrière eux des parents, des amis qui ne devaient pas charroyer l'eau au petit ruisseau pour alimenter la famille, et s'éclairer à la lampe à l'huile, et laver péniblement à la planche les vêtements noircis des abattis.

Heureusement que Mgr Caron venait chaque semaine porter secours et encouragement. Le camp de monsieur Philadelphe Gagné terminé, il vint y entendre les confessions et distribuer la communion. Personne ne manquait à l'appel. Avec quelle foi, on offrait au Seigneur le tribut de tant de sacrifices. C'est sans doute pour cela que St-Octave compta plus tard deux prêtres, les curés Mainville et Paradis ; deux religieux, frère Denis Chrétien et Gaétan Cyr ; une bonne douzaine de religieuses, tous enfants de la paroisse.

Mais de quoi vivaient ces familles me demanderez-vous ? Le ministère de la Colonisation, de ses largesses, offrait à chaque famille une allocation qui variait entre 10 et 20 dollars selon le nombre d'enfants. Pendant tout le temps qui s'écoula en pourparlers et en attente, Mgr Caron paya de ses économies les aliments nécessaires aux colons, aidé de plusieurs familles généreuses de Cap-Chat qui firent beaucoup pour St-Octave.

Le premier hiver fut « extrêmement » long, la neige fut abondante et le printemps interminable. Les colons bûchèrent avec peine quelques cordes de bouleau vendus deux dollars cinquante qu'ils devaient livrer par-dessus le marché à plusieurs milles du chantier au moulin de Roy & Frères de Cap-Chat.

Été 1933

La terre vierge rendait ses premiers produits abondants et d'une qualité rare. Déjà les mérites de St-Octave avaient atteint des oreilles étrangères. Bientôt, des contingents d'un peu partout, de Padoue, Price, Mont-Louis, Ste-Anne-des-Monts, même de Québec et Montréal vinrent s'ajouter à celui de Cap-Chat.

On construisit une école chapelle ; en septembre les enfants pourraient recommencer leurs études. Petit à petit, le

blanches, couchée sur les bancs de la chapelle où trottaient en toute liberté les souris qui faisaient lancer des cris d'horreur.

Octobre 1935

Mgr Ross venait bénir la chapelle, ce fut la première cérémonie imposante. Pour la première fois, les cloches tintaient au-dessus de l'immense forêt. Les gens se pressaient sur le passage de l'Évêque, s'arrêtant aux arches élevées un peu partout sur son chemin. Ces gens avaient la foi, celle qui transporte les montagnes.

Enfin d'autres rangs s'ouvrirent : le 8^e avec un rang simple de 31 lots, ensuite Romieu et Faribeu. Ce dernier devait finir par une conflagration terrible que personne n'oublia jamais. À la suite de requêtes répétées des paroissiens, conjointement avec monsieur le curé Rivard, le ministère de la Santé jugea comme une nécessité première de doter la paroisse d'une garde-malade. Qui accepterait de se sacrifier, de venir se dévouer en un pareil coin solitaire ? On interrogea longuement pendant les semaines qui suivirent... puis... un bon midi arriva montée sur le long express à cheval la menue petite garde accompagnée de son père. Les familles du voisinage examinaient curieusement la nouvelle venue, si désirée des mamans qui attendent la cigogne et tous les autres bien sûr, qu'elle a vite fait de sécuriser par un courage qui ne correspond nullement à sa petite taille. Pardonnez-moi si je vous fais languir pour connaître son nom, tout autant que moi qui attendait depuis longtemps cette compagne de classe qui est là bien présente devant : madame Sylva Côté (mademoiselle Jeanne Émond). Je n'ai pas les mots qu'il faut pour exprimer les témoignages de reconnaissance qui lui furent attribués pour son inlassable courage. À l'époque, le bois n'avait rien de rassurant, il fallait avoir les nerfs solides pour s'aventurer en pleine forêt au secours immédiat de la maman qui attendait la cigogne ou du blessé de la forêt et des autres malades. Certains jours, la tempête de vent de sud ou nuit de tempête de neige, la nature semblait de connivence ; le vent hurlait au pied des

confortables connaissent les bienfaits du progrès moderne : eau courante, électricité, radio et plus tard, télévision, automobile et téléphone, de sorte qu'ils n'ont rien à envier aux paroisses des alentours.

1958

Monsieur le curé Lafolley est remplacé par monsieur le curé Landry. Travailleur acharné, on le voit à l'œuvre aussi bien à l'église qu'au presbytère et dans les champs. Il veut redonner à la terre sa vie première. Il est le premier à constater que la terre appauvrie n'apporte que de maigres résultats. Finalement, il cède le pas et pour subvenir à ses besoins, comme prédécesseur, il donne des cours à Ste-Anne-des-Monts.

Encore à cette époque, les moulins fonctionnent à plein rendement, les magasins Leclerc, Roy, Cyr et Dumont font un chiffre d'affaires qui leur permet une certaine aisance.

Le syndicat forestier opère, le sciage du bois se fait sur place au moulin de monsieur Dumont qui emploie un bon nombre d'hommes. Malheureusement, en août 1958, le moulin du village est détruit par un feu d'origine inconnue, ce qui porte alors un coup dur au syndicat appelé par la suite à disparaître. Et comme dernier clou, un grave incendie détruit le rang 7 et une partie des lots du rang 8.

Les moyens de subsistance coupés, les gens découragés quittent les uns après les autres. Les classes des rangs sont fermées, le dispensaire perd sa dernière garde-malade, madame Rose-Éva Lévesque ; les postes occupés par les inspecteurs de la colonisation et de la voirie sont enlevés. Les chemins cahoteux perdent l'équipe de voirie qui faisait vivre cinq à six familles, les magasins périclitent faute de clients et d'argent. L'hiver, les routes mal entretenues sont fermées des semaines entières.

Annexe III

Article paru dans un journal anglais entre 1920 et 1930

James Richardson Co. Ltd

Well up on the Gaspé Peninsula, overlooking the wide waters of the Gulf St-Lawrence, there is a lumber operation being carried on under the name of James Richardson Co. Limited, which is going forward, in this picturesque part of the province of Québec, with all the vigour and romance of the oldtime woods activities. The headquarters of the Company are located at Matane, Québec, while the sawmill is at Cap-Chat, forty five miles further east along the Gaspé Coast. Here, two brothers, William Russell and J.S. Russell, together with a son of the latter, J.G. Russell, are carrying forward the best traditions of the early days of lumberdom. The aggressiveness and vigour and breath of vision with which they are manufacturing lumber in this section of Québec is certainly to be commented upon.

The Company was founded in 1878 by James Russell and James Richardson, who in that year formed a partnership. James Richardson had previously been a member of the Geological Survey of Canada under Sir William Logan, chief of the department at that time. He has surveyed all through this section of Québec and retired in 1875 from the profession of surveying. It was while he was a member of the Geological Survey that James Richardson became acquainted with the fine possibilities of the Gaspé Peninsula for lumbering activities and formed a partnership with James Russell to engage in the manufacture of lumber at Matane.

James Russell, father of the present partners in the Company, came from Glasgow, Scotland in 1857. For many years he was connected with the Grand Trunk Railway and, as

of their manufacture of this species when spoolwood was the major portion of their cut, did not exceed two to three million feet a year. They have of recent years, however, built up the manufacture of spruce lumber and in year 1925 erected a finely efficient sawmill at Cap-Chat which has cut in the neighbourhood of eight million feet per year. The mill at Cap-Chat comprises two rotary saws, steam feed and 240 h.p. engine. The company also operates rotary mills at Ruisseau-à-Loutre and at Méchins, the former 20 miles from Matane and the latter 30 miles from Matane.

The firm employs in the neighbourhood of 250 men in their various operations and it is their intention to send their employees into the woods this coming Winter, the men being employed in the woods in the winter and in the mills of the Company in the Summer.

Shipments of lumber are made from the Company's and Government's wharves at Cap-Chat and Méchins by motor vessels, carrying from 150M. to 200M.Ft. of lumber. Their shipments of spruce are sent to Québec City, Three Rivers, Montréal and Toronto. The Company has the reputation of making very high quality spruce lumber and the look forward to maintaining its high standard.

The lumber operations of the firm are carried on at the present time along the Cap-Chat river and its branches, with a drive of some 30 miles to the sawmill. The Company is well timbered and the streams are very favorable for lumbering. In the years since they have commenced the heavier production of spruce, many million feet of this fine spruce lumber have been cut.

The Company looks forward to the future with optimism as they have timber limits capable of giving a perpetual lumber supply, with careful and selective logging operations, as it is their policy not to cut off more than the annual growth.

The spruce forests of this section of Québec produce fine logs for the manufacture of lumber averaging about 30 feet b.m. to the log, Québec Government scale.

In the earlier days in Matane, lumber operations were greatly handicapped through the lack of shipping facilities. It was necessary then to load on boats anchored in the Gulf from small boats to which the lumber was carried by horses and trucks. Shipping facilities have been greatly improved due to the aggressiveness of the Company which convinced the Government of the necessity to build a deep water wharf at Méchins and another at Ruisseau-à-Loutre. The Government also has a wharf at Cap-Chat and it is expected that dredging operations will be carried out which will give better shipping facilities at this point. At the present time vessels of 22 foot draft can load at the wharf at Méchins. For some two or three years the export trade has been light but the Company expects to export to Great Britain in the near future.

(The Personal of the Present Company)

Mr. James Russell, one of the original founders of the Company, with the assistance of his son, William Russell, the present managing director, carried on the business as a private company up to the year 1904, following the death of Mr. James Richardson in 1882. In 1904 a limited company was formed under a Dominion charter and up to the death of Mr. James Russell in 1908 the company continued under the same joint management, when Mr. John S. Russell who had previously been engaged in the mill business at Cap-Chat joined the organization ; Mr. John S. Russell started in the general store business in Matane where he had his first mill, later operating in Cap-Chat, so that after the death of their father the business has been carried on jointly by the two brothers and has recently been joined by J.G. Russell, son of J.S. Russell.

Mr. J.S. Russell makes his home at Cap-Chat and find the greatest interest in activities in connection with the production of lumber at that point, with an occasional jaunt to the salmon streams in the neighborhood when it's open season. William Russell, managing director, is located at Matane. Both brothers were born in Montréal and received their education

Annexe IV

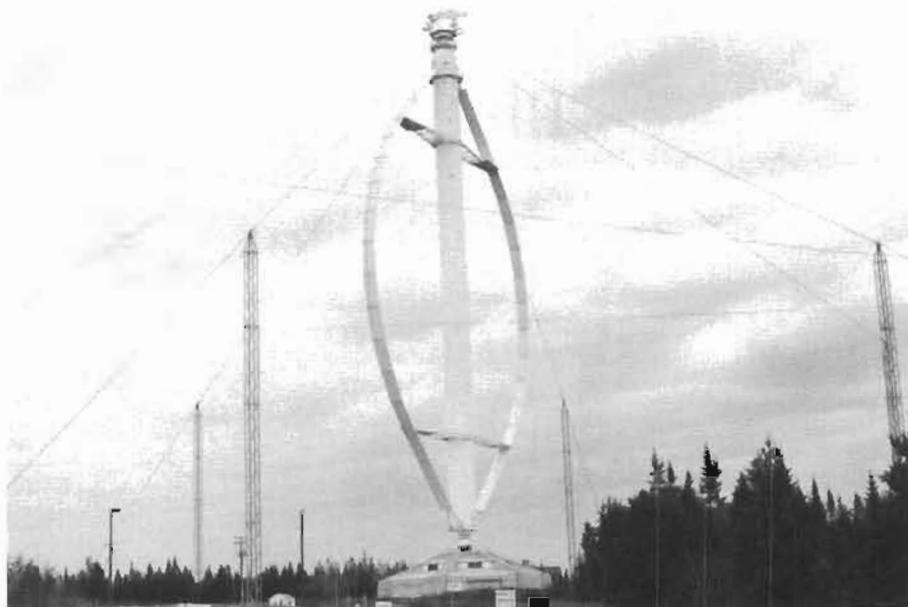
photos



Le chat accroupi.
photo de Jacinthe Paquin



Les Shicks-Shocks et leur décor de blancheur,
mai 1992.
photo de Solange Perreault



L'éolienne « Éole » dans sa majesté.

photo de Jacinthe Paquin



Centre de plein air.

À l'arrière du chalet, les pentes de ski.

photo de Solange Perreault



Le rocher *Devil Pulpit* (chaise du diable)
à l'anse Blanche.
archives Russell



À gauche, le magasin et le bureau,
à droite, l'écurie.
archives Russell



Le *Ronaele*,
le premier remorqueur de J.R.Co. vers 1905.
archives Russell



Construction du caboteur *M.V. Cap-Chat*, en 1928.



La crue soulève les piliers du pont,
printemps 1904.
archives Russell



À la sortie du pont couvert
printemps 1904.
archives Russell



Le lieutenant-colonel R.S. McLaughlin,
associé à la rivière, président de G.M.



Été 1904,
embouchure de la rivière.
archives Russell



Descente du bois de fuseau à Méchins.



Cour à bois de fuseau à Méchins.



Empaquetage du bois de fuseau.
Toute la famille y participe.
L'inspecteur avec col et cravate.



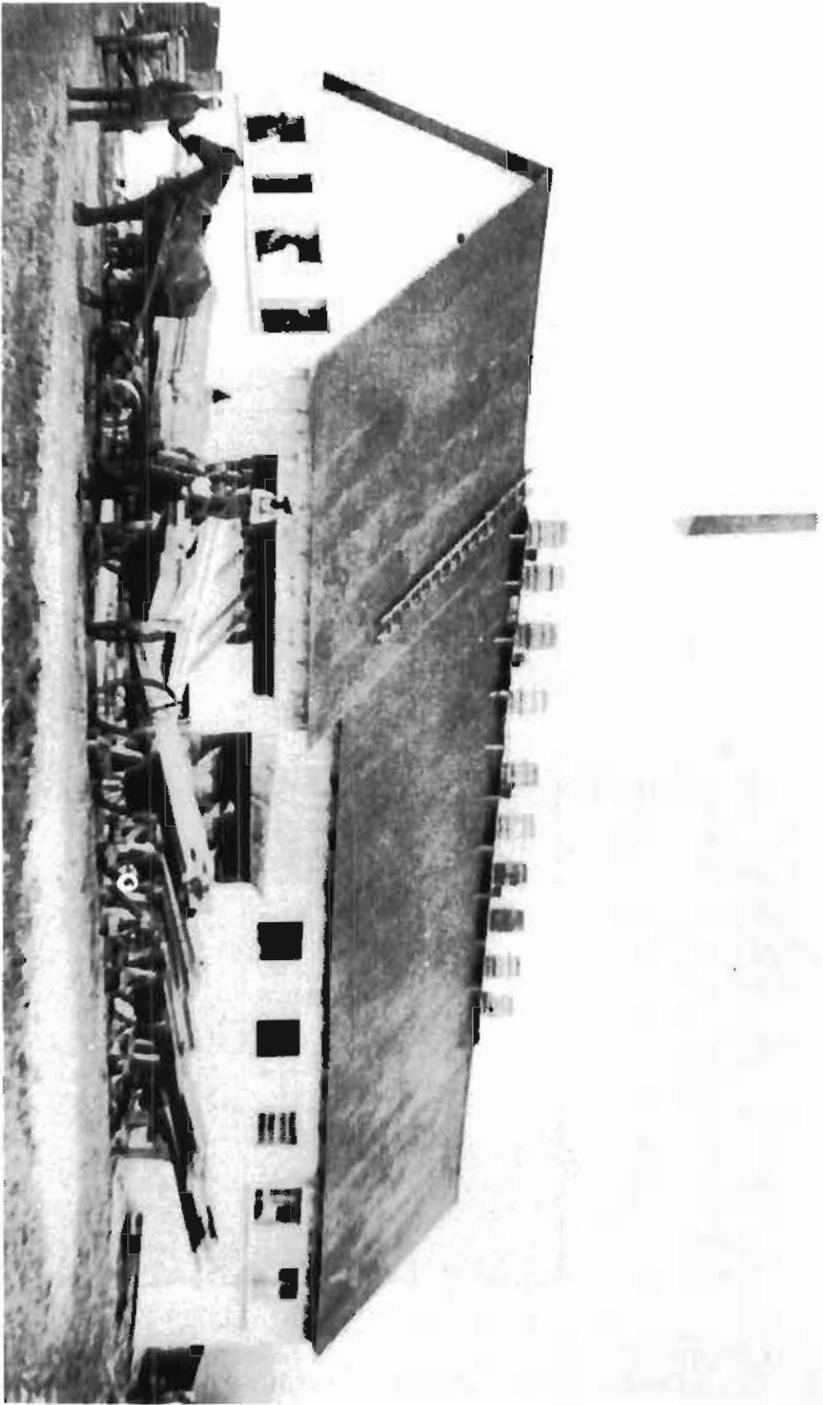
Quai de l'anse de Méchins
bâti par J.R.Co. pour son usage.



Johnie Russell
archives Russell



La famille Johnie Russell
À l'avant, assis : Johnie, Mollie et Jim ; au centre, assise : Gertrud Russell ;
à l'arrière, à l'extrême gauche : William Stewart (Billie) ;
à l'arrière, au centre : le grand-père Gordon.



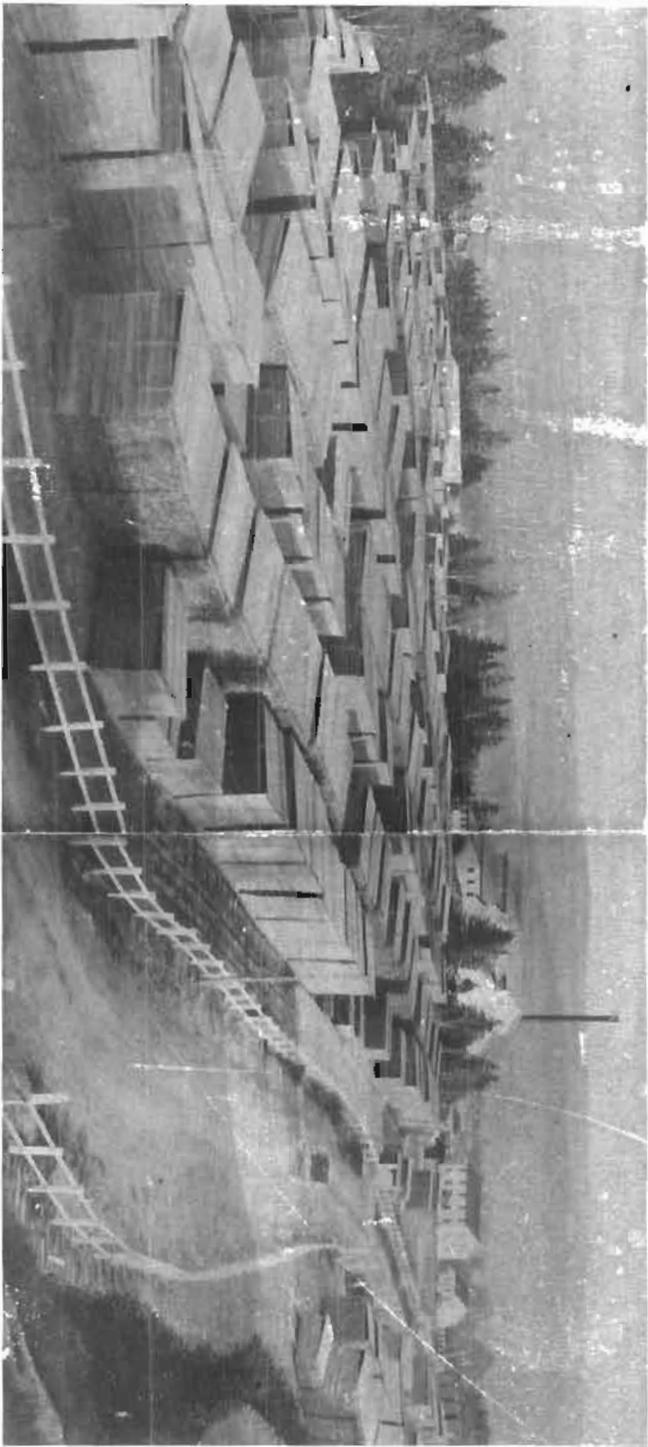
Moulin de Capucins.
Période d'été où l'on sciait du bois mou. Remarquez les barils plein d'eau sur la corniche du toit.



Moulin à bois de fuseau et drave.
1916



Les deux moulins côte à côte, 1946.
À l'avant-plan, le moulin à bardeaux.
À l'arrière, le moulin à épinette.



Moulin de la J.R.Co. à Cap-Chat, 1930.



Moulin à l'estuaire qui servait l'hiver au bois de fuseau et l'été au rabotage.
À l'avant-plan : piles de bois de fuseau.



Jim en 1972 à l'inauguration du moulin de Grande-Vallée.
Un jeune homme de 72 ans !
(photo de la couverture)



Démolition du vieux quai à l'estuaire de la rivière.
photo de Laurent Larose



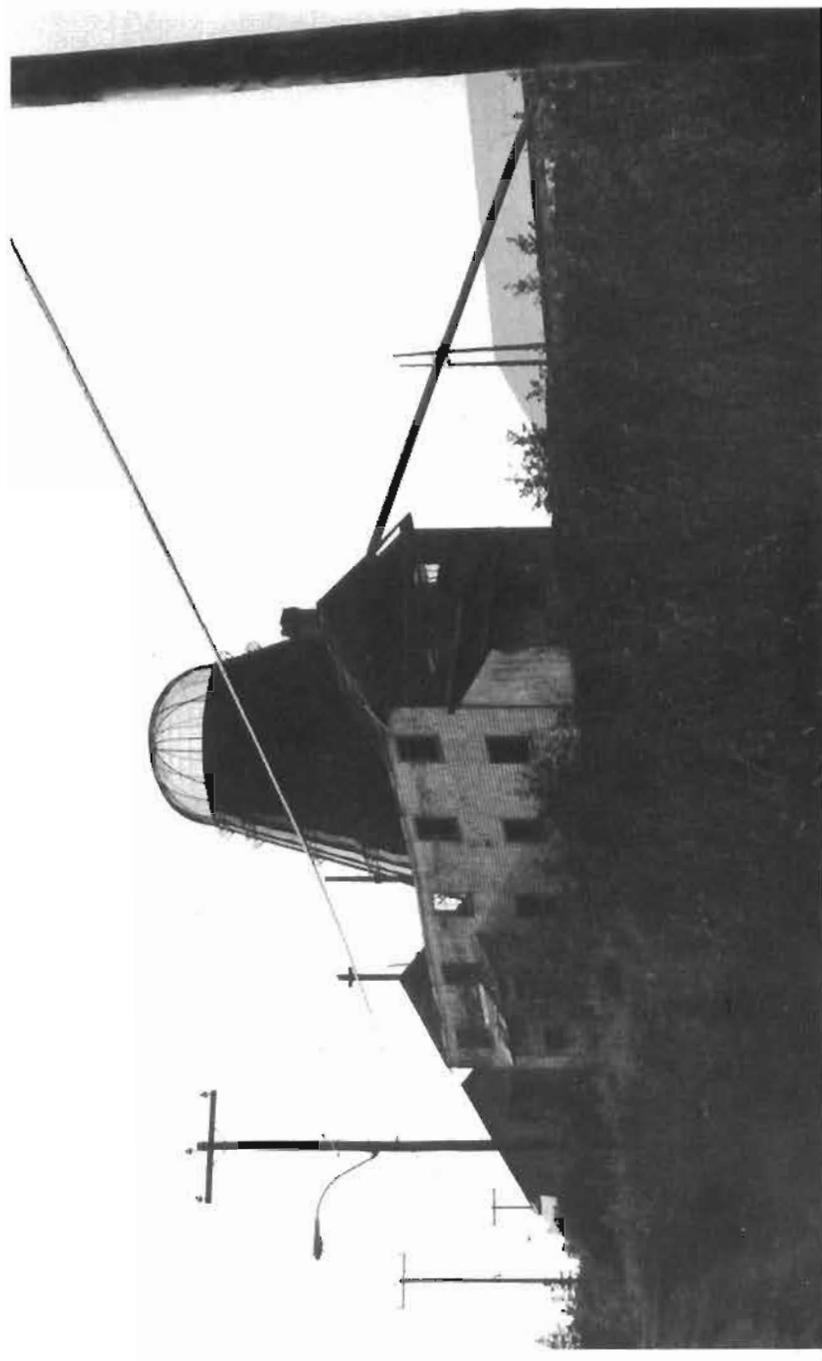
Ce qui le remplace...
photo de Claudette Lemieux



Démolition du quai à eau profonde.
photo de Laurent Larose



Havre disgracieux qui le remplace.
photo de Laurent Larose



· Symbole de l'activité de Cap-Chat, les vestiges des installations de J.R.Co.
photo de Raymond Cyr



Achévé Imprimerie
d'imprimer Gagné Ltée
au Canada Louiseville